UNIVERSITY OF ARIZONA
39001015341707

D76

94e mille.

ROLAND DORGELÈS

LE RÉVEIL DES MORTS

ROMAN

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS - 22, RUE HUYGHENS, 22 - PARIS

With best wishes
for a happy Xmas.
& New Year

3 95

LE RÉVEIL DES MORTS

DU MÊME AUTEUR :

La Machine à finir la Guerre (en collaboration avec M. Régis Gignoux).

Les Croix de Bois (Prix Vie Heureuse 1919).

Le Cabaret de la Belle Femme.

La Boule de Gui (éditions de la Banderole).

Saint-Magloire.

ROLAND DORGELÈS

LE RÉVEIL DES MORTS

PQ
2607
E C4
R 4
1923

ROMAN

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS - 22, RUE HUYGHENS, 22 - PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage :

175 exemplaires sur papier du Japon
numérotés à la presse
de 1 à 175

350 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse
de 1 à 350

500 exemplaires sur papier vergé pur fil des PAPETERIES LAFUMA
numérotés à la presse
de **1** à **500**

L'édition originale a été tirée sur papier d'Alfa

Droits de traduction et reproduction réservés pour tous pays
Copyright 1923 by Albin Michel

À LA CHÈRE MÉMOIRE

DE MES COUSINS PAUL ET RAOUL

TUÉS À L'ENNEMI

LE REVEIL DES MORTS

I

« Ah! la belle blanche! » cria un loustic à califourchon sur un mur.

La fusée, ayant tracé sa courbe, éclata à mi-chemin des étoiles, et tout un coin de paysage sortit soudainement de la nuit. La colline boisée et les champs en pente où s'étageaient quelques bicoques, sur la rive gauche de l'Aisne, parurent se rapprocher, inondés d'un jour cru, puis la lumière, un instant balancée par le vent, redescendit vite, plus vite encore, et l'apparition se renfonça dans l'ombre, emportant au loin le village où les Chinois tiraient le feu d'artifice.

Dès qu'on se retrouvait dans les ténèbres, le froid paraissait plus coupant et, pendant un moment, les yeux éblouis ne distinguaient plus les étoiles. Des voix se cherchaient.

— Tu es là, Maurice?

— Oui, par ici...

La nuit était impénétrable, sans une fenêtre éclairée, sans une lanterne, et c'était seulement à ces appels, venant de-çà et de-là, qu'on devinait des gens groupés.

Les habitants de Crécy se réunissaient ainsi chaque soir sur la promenade d'En-Haut et, tout

en regardant le feu d'artifice, ils parlaient des nouveaux rentrés et des secours qu'on ne voyait pas venir.

Les fusées se suivaient, rouges, blanches, vertes, montées sur un tremblant fil d'or. Avec les centaines de caisses trouvées dans les tranchées, les Chinois avaient de quoi s'amuser longtemps. Parfois il en éclatait tout un bouquet, leurs tiges de feu entre-croisées, et, sous cette brusque aurore, la campagne endormie apparaissait toute nue. Des cris d'admiration s'élevaient. Trompé, un coq chanta...

Jacques Le Vaudoyer serrait sa femme contre lui.

— Tu es bien, lui demanda-t-il tout bas. Tu n'as pas froid?

— Non, ça va...

Pourtant, prenant la cape d'Hélène, il la lui ramena sur l'épaule pour bien l'envelopper. Autour d'eux, des gens qui ne s'étaient pas revus depuis cinq ans se retrouvaient, et nez à nez, tout en riant, ils cherchaient à reconnaître leurs visages. Des enfants se poursuivaient en criant, la nuit leur servant de cachette.

Après une accalmie, une fusée rouge, toute seule, éclata.

— Barrage! dit à voix haute un ancien combattant, se souvenant des tranchées.

Jacques voulut expliquer à sa femme :

— Tu comprends, au front, pour demander l'artillerie...

Mais Hélène, tout de suite, lui saisit le poignet :

—Non, ne parle plus de la guerre, je t'en prie!...

Il se tut et lui pressa doucement la main, comme pour s'excuser. Puis il releva le col de

son pardessus, car le vent fraîchissait. Une autre fusée rouge monta, puis une autre.

— Allongez le tir! reprit dans l'ombre la même voix.

Le vent emportait l'étoile rouge à la dérive. Elle dut tomber dans la rivière, juste devant l'ancienne tranchée qui suivait la berge.

Comme si les Chinois avaient voulu encore ajouter à l'illusion et animer de bruit cette vision de guerre, on entendit, du côté de leur camp, éclater des grenades.

— Bon, les voilà qui recommencent à se battre, maugréa Didier Roger, le fermier de Marouval. L'autre nuit, ils se sont amusés comme cela pendant plus de deux heures, et il a fallu faire venir un camion de soldats pour les séparer.

Une paysanne assise près d'eux sur un tas de planches donna son avis :

— S'ils pouvaient tous se tuer une bonne fois, ça ne serait pas un mal.

Au même instant, on vit un groupe déboucher sur la place, avec des lumières.

— Tenez, en voilà justement une bande! s'écria Hélène.

C'était en effet un cortège de Chinois qui rejoignaient leur camp. Ils se suivaient en procession, tous affublés de capotes trop longues ou de défroques civiles dans lesquelles ils flottaient, les uns coiffés de képis, les autres de calots qu'ils enfonçaient jusque sur les oreilles; un grand arborait même un bonnet de castor enjolivé de pompons.

— Regardez-les donc, reprit la femme assise, si ça n'est pas de vrais mardis-gras!...

Peut-être pour voir clair, ou bien pour s'amuser, quelques Chinois s'étaient façonné de gros lampions où des dragons multicolores étaient

peints, et cela donnait à leur troupe un air de retraite aux flambeaux. D'autres portaient des parapluies ou des cages d'oiseaux. Tout en marchant, ils riaient et jacassaient, le visage tout plissé de malice.

— Ce qu'ils sont drôles! dit Hélène, les voyant s'éloigner à regret.

Le bourdonnement décrut. Bientôt on ne vit plus rien qu'un gros lampion jaune, qu'une main balançait. La place, un instant animée, parut soudain plus triste. Sur la rive gauche, les fusées s'espaçaient, et c'était saisissant ce grand désert nocturne. Un frisson secoua Hélène.

— Rentrons, dit-elle, il n'y a plus rien à voir.

Et, sans attendre, elle prit son mari par le bras et l'entraîna. Didier Roger s'était mis en marche avec les deux époux, chez qui il avait dîné.

— Ah! vous êtes difficile, madame, dit-il en plaisantant. C'est Paris qui vous gâte... Songez que tous les habitants des Régions libérées n'ont pas comme nous des Chinois pour leur offrir le feu d'artifice. Nous sommes encore des privilégiés.

A présent qu'ils avançaient dans une rue étroite, ils pouvaient voir les ruines. La guerre n'avait rien épargné. Des murs branlants, des tas de décombres, de grands trous noirs... De loin en loin, la carcasse détuilée d'un toit était restée suspendue dans le vide, ou bien une façade apparaissait, sans rien derrière, plantée comme un décor, et rageusement percée, en pleine pierre, par le jet d'un obus. Les rares maisons restées debout avaient des airs hagards, avec leurs fenêtres béantes comme des yeux crevés. Et de grandes balafres, par où le ciel passait...

Tout en trébuchant sur les pierres, Hélène,

accrochée au bras de son mari, désignait au passage, d'un mouvement de menton :

— La boutique d'Arcade, le boulanger... Le bureau de tabac.

Plus loin, devant le trou béant d'une cave, avec quatre chicots de muraille, elle dit :

— La villa de Mlle Fargeton. La guerre l'a ruinée, la pauvre femme...

Apeuré, un chat sortit des décombres et traversa la rue d'un bond.

— Vous avez longtemps habité Crécy avant la guerre? demanda Didier Roger.

— Cinq ans... Mon premier mari avait acheté la maison tout de suite après notre mariage. Vous ne pouvez pas savoir comme c'était joli, ce petit pays!...

Jacques Le Vaudoyer regardait autour de lui, le cœur serré. Comment pouvait-elle s'y reconnaître?

C'était de chaque côté le même terrain vague jonché de gravats, le tas seulement un peu plus haut si la maison avait été plus grande. La chaussée même était ravagée, crevée d'ornières, et, comme on n'y voyait pas, on se tordait les pieds à chaque instant. Une vaste décharge publique sur le village rasé...

— Il y a du travail pour vous autres, les architectes, hein? dit le cultivateur.

— Du travail, oui... Trop de travail, beaucoup trop! répondit Jacques.

Il montra le clocher de l'église, dont il ne subsistait que quatre moignons.

— Avant qu'on y sonne la messe!... fit-il en hochant la tête d'un air de doute.

— Mais si, il faudra bien, répliqua Didier Roger. Et cela se fera plus vite qu'on ne croit,

vous verrez... Après tout, il n'y a que quatre mois que la guerre est finie.

— Oui, et on n'a rien fait.

Philosophiquement, le cultivateur haussa les épaules.

— Bah! on a passé la guerre à ne rien faire, et la victoire est venue tout de même.

— Au prix qu'on l'a payée...

Brusquement, Hélène s'arrêta, tendant l'oreille.

— Ecoutez... vous entendez?

Le vent, soufflant du sud, apportait des bruits secs d'explosions.

— Peuh! encore des grenades, la fête qui continue, dit le fermier.

— Non, là, tout près... Vous n'entendez pas?

Ils avancèrent encore un peu et, à cet endroit, en effet, des voix semblaient monter du sol. Au milieu d'un monceau de pierres broyées, une entrée de cave était déblayée et, au bas des marches, une porte aux planches disjointes laissait filtrer de la lumière, comme un filet de nacre. Un marmot hurlait.

— Tu sais, disait une voix de femme, si tu n'te tais pas, je vas faire venir les Chinois...

On entendait aussi moudre du café et l'on sentait une odeur de soupe.

— Ils sont rentrés d'aujourd'hui, ceux-là, dit Hélène penchée. C'est drôle, le pays se repeuple tout de même.

Il se rapatriait ainsi de nouveaux habitants tous les jours. Sans maisons, sans argent, sans ouvrage, ils revenaient quand même, les vieux grimpés dans les camions de la troupe, les hardes et les gosses poussés sur une brouette, ne sachant pas comment ils mangeraient le lendemain. On s'aménageait des tanières, on descendait ses paillasses sous les tôles « métro », où

Allemands et Français avaient dormi, et l'armistice n'était pas signé depuis trois mois que déjà la vie reprenait sous les ruines, comme une mystérieuse germination.

Près du carrefour de la grand'route qui descend à l'Aisne, une dizaine de familles déjà étaient installées dans leurs décombres, les murs rafistolés avec des planches, du papier bitumé en guise de toit. Les plus industrieux ou les moins pauvres avaient aussitôt converti leur masure en débit et les autres vivaient au jour le jour, privés de tout, implorant des secours, arrêtant au passage les petites miss de l'*Y. M. C. A.*, dont les autos dansaient sur les ornières et les soldats des camps voisins, qui portaient aux Allemands ou aux Chinois de pleines fourragères de miches et de frigo. Le ravitaillement belge aussi distribuait des vivres; l'un touchait cinquante kilos de semoule, l'autre trente boîtes de saumon, et c'étaient ceux qui geignaient le mieux qui en recevaient le plus, parfois pour le revendre à de moins favorisés.

— Comment ont-ils le courage de rentrer? dit Jacques en se remettant en route.

— Ça n'est pas du courage, c'est la nécessité, rectifia Didier Roger de sa voix toujours enrouée. Ailleurs, ils étaient des réfugiés, c'est-à-dire des manières de mendiants, tandis qu'ici ils sont chez eux, et c'est leur tour de regarder de travers les pauvres bougres qui viennent gagner leur vie dans les Régions... S'ils avaient été mieux traités dans les villes et dans les campagnes où l'administration les avait relégués, ils ne seraient pas revenus si vite.

— Si, insista Le Vaudoyer, il y a autre chose. Il montrait d'un signe de tête les ténèbres

muettes du village et, plus haut, la crête obscure des coteaux qui se perdait dans la nuit.

— Il ne reste rien, mais c'est le pays tout de même...

Devant la maison des Le Vaudoyer, le fermier détacha son cheval qui dormait entre les brancards et dit adieu à ses amis.

— Pensez à mon plan, cria-t-il encore à Jacques en s'éloignant.

— Soyez tranquille... A bientôt!

On n'avait pas de porte à franchir pour entrer dans le jardin : le mur n'existait plus. Devant la carcasse de la maison détruite, sur l'emplacement de l'ancienne serre, les prisonniers allemands avaient monté une baraque Adrian, et c'était là que les Le Vaudoyer habitaient en attendant que leur villa fût rebâtie. Des arbustes sauvages nouaient leurs branches au travers des allées, et les sapins morts n'avaient plus que quelques arêtes après leur tronc rogné.

Lorsque, cinq semaines auparavant, ils étaient arrivés à Crécy, par un dimanche d'hiver blafard et glacé, Jacques avait été frappé de stupeur devant la maison dont Hélène lui avait si souvent parlé. Il n'en restait que trois murs noircis, sans escalier, sans toit, au milieu d'une friche envahie par les ronces... Certes, pendant ses deux ans de front, il avait vu bien des ruines, de l'Artois à Verdun, et il savait en venant qu'il ne retrouverait pas grand'chose de la propriété, mais, malgré tout, il était stupéfait que cela ressemblât si peu aux photographies qu'il en connaissait. Jusqu'au paysage qui n'était plus le même, les coteaux mis à nu, sans vignes, sans arbres, sans maisons.

— Vous venez dans les pays aplatis, lui avait dit un employé à la gare de Soissons.

C'est bien cela : aplatis. Le village, la contrée n'avaient plus de hauteur, le pilon de la guerre avait tout enfoncé dans le sol.

Hélène l'avait étonné par son énergie. Elle avait seulement un peu pâli et dit à mi-voix : « Ah! bien vrai!... » Puis, tout de suite maîtresse d'elle-même, elle avait envisagé la situation de sang-froid, compris que les absents n'obtiendraient rien et proposé à son mari, qui voulait s'établir architecte dans les Régions dévastées, de s'installer immédiatement à Crécy. De cette façon, il pourrait veiller à ce qu'on ne les frustrât pas, et il aurait l'avantage d'être sur place quand commenceraient les grands travaux. Jacques avait consenti; le dimanche suivant, alors que les outils des charpentiers traînaient encore dans la barque, ils arrivaient avec un camion de meubles, et Hélène elle-même, ayant aidé à monter le poêle, allumait la première flambée.

Cette existence de pionnier avait tenté le jeune homme. Les petites affaires de gérance, les mémoires à corriger, l'encre rouge, la paperasse, tout cela le rebutait à présent. A trente ans, ayant perdu quatre ans dans les tranchées et les hôpitaux, il jugeait impossible de se créer une situation à Paris, tandis que sur l'ancien front, où il fallait reconstruire des maisons par milliers, un homme actif était certain de se faire une place.

La pensée d'être séparé de sa femme l'avait bien arrêté, mais Hélène, que sa maison de commerce retenait à Paris, lui avait promis de venir souvent et de le rejoindre tous les samedis, dès que le petit train de Soissons remarcherait, cela l'avait décidé. Il avait cherché une femme pour tenir son ménage et, depuis, il vivait en ermite,

dans sa maison de planches qui sentait le bois frais.

Les débuts n'avaient pas été encourageants. On ignorait comment serait réglée la question des dommages et, seuls, les industriels, à qui l'O. R. I. (1) avançait sans compter, pouvaient songer à rebâtir; les autres sinistrés, une fois rentrés dans leurs ruines, n'avaient plus qu'à s'asseoir en attendant le miracle. Ce n'était pas à ces malheureux, n'ayant que leurs trente-cinq sous d'allocation pour vivre, qu'un architecte pouvait proposer ses services.

Néanmoins, Jacques Le Vaudoyer s'était obstiné.

Il avait parcouru la région, s'était présenté à tous les notables de passage et, à force de démarches, il avait enfin trouvé à s'employer. Des industriels sinistrés de Crécy, qui voulaient reconstruire une usine à Soissons, l'avaient pris pour architecte, sur la recommandation d'un ami, et Didier Roger, rencontré à Vailly, l'avait chargé de rebâtir sa ferme de Marouval.

Ces deux chantiers, encore en déblaiement, ne l'occupant pas assez, il passait le reste de ses journées penché sur sa planche à dessin et il étudiait en s'amusant des maisons bourgeoises, des fermes, une mairie, toutes dans ce style curieux du Soissonnais qui dresse vers le ciel ses pignons à redans, comme d'insolites escaliers où grimpe le soleil.

Jacques avait cru que cette existence de paysan allait lui rendre la santé, mais, au contraire, il supportait mal l'air humide de la rivière. Depuis qu'il avait été gazé, en 16, le

(1) Office de Reconstitution industrielle.

moindre malaise l'abattait. A son second séjour à l'hôpital, le médecin-chef l'avait prévenu :

— Méfiez-vous du plus petit rhume, cela vous jouerait un tour...

Or, dans cette baraque disjointe où le vent pénétrait par tous les trous, on grelottait dès que le poêle était éteint. Plusieurs fois déjà, ces derniers jours, il avait toussé. Sitôt entré, il sentit le froid s'abattre sur ses épaules, comme un linge mouillé.

— On gèle, dit-il à sa femme qui allumait la lampe.

Elle parut se moquer, gentiment.

— Mais non, secoue-toi un peu. Une fois dans le lit, on est tout de suite réchauffé.

Sans avoir le courage de se déshabiller, Jacques s'assit sur un fauteuil, son manteau jeté sur le dos.

— Tu vas prendre froid, lui dit encore sa femme.

La fatigue le paralysait. Sous l'épaule droite, il sentait comme une grosse aiguille s'enfoncer dans sa chair. Il entendit Hélène, passée derrière le paravent, qui se versait un plein broc d'eau froide et commençait sa toilette sans frissonner. Cette robustesse lui faisait envie.

— J'ai un point dans le dos, se plaignit-il quand elle reparut.

— Tu vois, je te l'avais dit. Tu ne peux jamais m'écouter. Allons, mets-toi vite dans le lit.

Près d'elle, il se réchauffa. Sa douleur parut se calmer. Il s'était fait petit, la tête nichée dans le creux tiède de son cou, le front agacé par ses boucles en désordre. Il la tenait à pleins bras, ses jambes autour des siennes, comme s'il avait

cru lui prendre un peu de sa santé en se collant à elle.

— Tu es bien? demanda Hélène.

Il répondit d'un ronronnement heureux. C'était meilleur que de la volupté, ce délassement de tout son être. Il s'abandonnait, le cœur reposé.

Dès qu'ils étaient séparés, il était inquiet, inquiet pour elle, dont il restait des jours sans nouvelles, la poste ne fonctionnant pas, inquiet pour lui, à la pensée qu'il pouvait retomber malade dans ce pays perdu où le premier médecin se trouvait à des lieues. Son rêve eût été de l'avoir toujours à ses côtés.

— C'est égal, soupira-t-il, ce que je serais content si nous pouvions vivre ensemble ici! On n'y est pourtant pas bien...

Elle ne répondit pas. Son souffle était égal.

— Tu sais que je suis monté à Marouval, continua-t-il. Dans quel état est la ferme, c'est insensé! Il ne reste rien...

Il parla encore un moment, mais Hélène l'interrompit bientôt d'un petit grognement.

— Dodo! demanda-t-elle en se pelotonnant contre lui.

Ce seul mot le ravit, sans raison. Se relevant un peu sur l'oreiller pour mieux la soutenir, il lui prit doucement la tête et lui effleura le front d'un baiser.

— Ta petite tête, murmura-t-il, je l'ai tellement pétrie qu'elle a pris la forme de mes mains.

Déjà, elle ne l'entendait plus. Sa poitrine, sous sa main, se soulevait d'un rythme régulier. Alors il resta immobile, de peur de l'éveiller. Après une journée où elle se dépensait sans arrêt, parlant, gesticulant, ne tenant pas en place, elle s'endor-

mait ainsi, d'un seul coup, passée sans crépuscule du plein jour à la nuit.

Une main sur le sein nu d'Hélène, sa joue posée sur ses cheveux défaits, il la sentait dormir, d'un sommeil reposant qu'aucun rêve ne tourmentait. Au bout d'un moment pourtant, son bras s'engourdit, et il voulut faire glisser la tête ébouriffée sur l'oreiller. Dérangée, elle bougonna :

— Oh! non, ne remue pas, je suis bien...

Et elle fit claquer un baiser dans le vide, comme font les enfants. Aussitôt il la reprit contre lui d'un geste attendri de maman :

— Dors, ma grande...

Il ne bougeait plus. Par instant, le point qui l'oppressait lui donnait sous l'épaule comme un coup de lancette et, malgré lui, il faisait une grimace.

Il s'efforçait de ne penser à rien pour s'endormir. Par instant, il voyait encore une fusée naître et mourir sur ses carreaux, ainsi qu'un œil las dont battait la paupière. Puis plus rien... La nuit boucha la fenêtre.

On n'entendait plus un bruit. Pas un chien dans les fermes, pas une carriole sur la route, pas un train dans les champs... Sitôt les ténèbres tombées, l'angoisse des nuits de guerre reprenait le pays. Tout se tait, tout écoute... L'ombre, dans les ruines, a repris sa veille. C'est le grand silence inquiet du front...

Alors, doucement, Jacques glissa dans le sommeil.

*
**

Quand un sinistré rentrait au pays, quitté en 1914, et qu'il découvrait de la route de Soissons cet immense écroulement, ce chaos de décombres

où disparaissait jusqu'à la trace des rues, il sentait son courage l'abandonner d'un coup.

Déblayer ces monceaux, niveler ces crevasses, reconstruire quelque chose sur ces tas de gravats, allons donc, c'était impossible!

Pourtant, quand on avait dormi quelques nuits dans sa cave ou sous un toit de carton, quand on avait vécu quelques jours au milieu de ces pierres calcinées, on reprenait confiance. On vivait bientôt dans les ruines comme les soldats dans la boue, on s'y faisait...

Ce qui avait rendu l'espoir aux plus découragés, c'avait été la création, à Crécy, d'un Service des Travaux de première urgence, constitué avec les cadres des anciens Travaux du front, et qui promettait de tout faire : déblayer, réparer, construire. Rien qu'en prononçant ces quatre lettres magiques : S. T. P. U., les sinistrés croyaient que les murs allaient sortir de terre tout jointoyés.

Un continuel remue-ménage régnait dans ce grand camp civil. Les derniers baraquements n'étaient pas achevés que déjà près de vingt employés s'y démenaient; mais comme les ouvriers n'étaient encore que douze, on n'en finissait pas de peindre et de clouer.

Le chef du district, un commandant ventru vêtu à l'ancienne mode, avec une culotte rouge et une tunique à boutons dorés, inspirait aux sinistrés la même crainte qu'un colonel à ses soldats. Il avait tous les pouvoirs, on lui en prêtait plus encore, et quand il traversait Crécy à cheval, des sinistrés, démobilisés de la veille, portaient machinalement la main à la visière de leur casquette.

Ce qui réconforta encore les habitants, qui cependant ne passaient pas pour pieux, ce fut le

retour du curé, un vieil homme qui n'avait pas quitté son église en 1914 et que les Allemands avaient emmené comme otage. Aussi, quand ce dimanche-là il célébra sa première messe, tous les rapatriés accoururent.

Comme l'église était réduite à quelques pierres, sans voûte, sans autel, l'arc du portail en équilibre sur un pilier et menaçant de s'écrouler au moindre coup de vent, le prêtre avait fait dégager, derrière le presbytère, une cour où se garaient les camions, et c'est là qu'il officia, en plein air, une pile de moellons pour autel.

Un ciel neigeux d'hiver pesait sur le pays, traversé par des vols croassants de corbeaux, et il faisait si froid que le curé demanda aux hommes de garder leurs chapeaux. On n'avait pas le moindre banc pour s'asseoir. Tous les fidèles étaient entassés, grelottants, les pieds dans une boue collante faite de terre, de neige fondue et de cambouis. Dans la rue, on entendait des gamins qui battaient la semelle.

Il avait semblé à Jacques qu'en assistant avec sa femme à cette première messe on cesserait de le regarder comme un étranger, qu'il serait un peu plus « du pays ». En chemin, des gens qui reconnaissaient Hélène et ne la savaient pas remariée lui criaient :

— Bonjour, madame Delbos.

D'autres, au contraire, la saluaient à peine d'un signe de tête et dévisageaient curieusement son mari.

C'était la première fois que Jacques se trouvait au milieu de ces rapatriés, et il les regardait à la dérobée, cherchant à deviner l'état de chacun. Des vieilles en noir marmonnaient des répons. C'était tout un pays, cette poignée de vivants qui priait pour ses morts.

Par-dessus le mur éboulé, on dominait Crécy : le bourg tenait dans un regard. Quatre années de guerre avaient passé sur lui comme des siècles d'abandon. Des maisons s'ouvraient, sans toit, comme des boîtes vides. Des plafonds effondrés laissaient pendre leur chevelure de lattes et de plâtras. Un escalier à la rampe tordue montait bizarrement vers le ciel, sans rien pour le soutenir et, sur une muraille épargnée, du papier à fleurs dessinait les étages. Çà et là, des inscriptions racontaient la guerre. L'occupation allemande d'abord : *Platz Kommandantur...* Puis l'avance française : *Attention, chambre à gaz, préparez vos masques...*

De l'autre côté, sur la hauteur où naguère s'alignaient les vignes, on ne voyait plus rien, qu'une terre écorchée, la craie à vif. Pourtant le chemin d'autrefois s'y distinguait encore, coulant tout droit, comme une larme sur un visage. Et sur la crête, quelques plumets pelés : tout ce qui restait d'un petit bois.

Le vent qui soufflait par bourrasques faisait battre la chasuble du prêtre. Pour protéger l'hostie, il dut placer la pale sur la patène, comme en mer, sur le pont des vaisseaux. L'enfant de chœur allait et venait, le nez gelé, deux genouillères de boue à sa soutane.

— Si nous partions, demanda Hélène transie.

Mais déjà le curé agenouillé entonnait le *De Profundis*. Toutes les voix reprirent, en sourdine. Au loin, sur le Chemin des Vignes, un soldat ayant entendu le psaume, se retourna, son calot à la main.

— Allons-nous-en, insista Hélène, en tirant son mari par la manche.

Ils n'en eurent pas le temps, car à la dernière phrase tout le monde se pressa devant la porte,

Quelques hommes escaladèrent le mur, pour sortir plus vite. Dehors, les fidèles s'attendaient.

Tous, hommes et femmes, regardaient Hélène et se poussaient du coude en montrant son manteau de fourrure. Les petites filles ouvraient de grands yeux émerveillés. Une vieille, dont le vent tordait le voile de crêpe, s'arrêta même au milieu de la rue, pour mieux la voir. Elle avait les mains croisées sur son paroissien et regardait droit devant elle, gravement.

— Qui est-ce? demanda tout bas Jacques.

Hélène ne le laissa pas se retourner.

— Rien, lui répondit-elle. Une femme du pays avec qui j'ai eu des ennuis. Allons, viens...

Et, s'appuyant sur le bras de son mari, Hélène s'éloigna, sentant derrière elle tous les regards des habitants qui chuchotaient.

II

En arrivant en haut de la côte qui mène à Marouval, Jacques s'assit pour souffler. Devant lui le plateau s'étendait, désertique, jusqu'à la ferme, un long baraquement de planches avec un toit de tôle qui luisait au soleil. A cette distance, on n'apercevait même pas les quelques murs qui subsistaient des anciens bâtiments. Rien n'était cultivé, pas un labour. Le chemin se distinguait à peine, coupant droit parmi l'herbe sèche et les touffes de chardons. A deux endroits, des boyaux le traversaient et le chemin s'y creusait en cuvette, les pluies ayant tout de suite affaissé la terre du remblai.

— On s'y croirait encore, murmura l'architecte.

Le décor saisissant de la guerre n'avait pas changé. Les réseaux barbelés, en tous sens, traçaient de larges allées couleur de rouille; on en comptait dix, quinze, sur le plateau inculte, devant les tranchées clayonnées et le long des boyaux. Çà et là traînaient de grosses tôles, ajourées par des éclats d'obus et tordues comme du carton. Toute une glane hétéroclite jonchait le terrain : des bidons, des outils, des « queues de cochons » en tas, une roue de charrette... Plus loin rampait un long tuyau pour les gaz, pareil

à un serpent. Les trous d'obus se rejoignaient et des plus profonds avait surgi le cran, la marne blanche du sous-sol. Un grand entonnoir, à demi rempli d'eau, regardait le ciel. Et sur le bord, s'y reflétant, une croix...

— Didier Roger a du courage de venir s'installer ici, pensa Jacques en se relevant.

Son regard embrassait le plateau, mais sans trouver où se poser. Ici on s'accroche, là on perd pied...

Le sol, grisâtre et dur, ondule jusqu'à l'horizon en vagues uniformes, figé dans son dernier reflux. Où commencer à défricher? Et pour atteindre quoi? Cette terre empoisonnée où les ronces d'acier entremêlent leurs racines, ces mottes desséchées, toutes criblées d'éclats...

— Non, c'est de la folie, dit cette fois à voix haute Jacques Le Vaudoyer, en se remettant en marche. Il n'y a plus rien à récolter ici, que de la ferraille et des os.

Le sentier côtoyait un large boyau demeuré intact, où, de loin en loin, s'ouvrait la gueule noire d'un escalier tombant à pic : c'étaient des sapes, des abris, des cheminements qui menaient aux carrières. Pas un mètre de terre qui ne fût fouillé. Des obus étaient restés fichés dans le sol, le culot dehors, encore prêts à tonner.

A cinquante pas, dans un réseau, Jacques aperçut une capote grise d'Allemand. Il s'arrêta un instant et regarda mieux. Non, elle n'était pas vide... On distinguait le bras, jeté en avant, comme si le soldat était tombé en lançant une grenade. Son casque avait roulé. C'était pour gagner ce bout de lande qu'il était mort. Mort, il le gardait. Et son bras tendu semblait dire :

— C'est à moi!

Tout près des baraquements, un coin était

dégagé. On transportait là toutes les pierres utilisables de l'ancienne ferme, que les prisonniers allemands enlevaient par brouettées et, à mesure que le monceau de ruines diminuait, on voyait les piles de moellons grandir. Didier Roger comptait ainsi récupérer de quoi reconstruire l'écurie, les étables et les granges. Quand un cultivateur moins entreprenant lui demandait :

— Mais pourquoi faites-vous ce travail sans même être sûr d'être remboursé?

Il répondait, toujours optimiste :

— Bah! le travail fait ne sera pas à faire... Et puis mes prisonniers me coûtent quarante sous par jour, j'en profite. Nous n'aurons pas longtemps de la main-d'œuvre à ce prix-là.

Rien n'arrivait à décourager le nouveau fermier. Lorsqu'on l'avait vu remettre en culture les champs de la zone rouge, — cette zone que l'administration considérait comme morte, — les fonctionnaires du Génie rural étaient venus le chicaner.

— Vous n'aurez pas un sou de crédit pour ces travaux-là. Il y a bien assez d'ouvrage ailleurs. Les instructions du ministère sont formelles...

Et l'un avait même ajouté :

— Nous avons eu assez de mal comme ça à délimiter une zone rouge.

Didier Roger ne s'était pas fâché. Un peu moqueur, il avait seulement demandé au plus malveillant :

— Vous n'exigerez pas que je remette les champs dans l'état où je les ai pris, au moins? C'est surtout à cause des obus que ça m'ennuierait.

Puis, s'adressant à l'autre :

— Croyez-moi, monsieur, votre zone rouge va

fondre comme du sucre. Avant dix ans il n'en restera plus un arpent. Alors, autant s'y mettre tout de suite.

La ferme ne payait pas de mine. C'était un assemblage de déchets militaires. Trois baraques Adrian, dont l'une portait encore sa croix rouge d'ambulance, servaient d'habitation, de grange et d'écurie; une infranchissable barrière de hérissons et de chevaux de frise tenait lieu de clôture; on avait entouré le poulailler avec du treillage de camouflage et, en guise de porcherie, on avait posé de la tôle ondulée sur d'énormes rondins. Un peu partout on apercevait des espèces d'escabeaux : c'étaient des créneaux de mitrailleuse. Il y avait même devant la grange un grand tas de fusils qui achevaient de pourrir et de se rouiller, le district et l'officier de secteur répondant à tour de rôle que cela ne les regardait pas.

A l'autre bout de la cour, grand cloaque aux îlots de gravats, Jacques aperçut Didier Roger qui discutait avec un Kabyle en capote kaki. Devant ce grand diable, le fermier ne paraissait pas sa taille, râblé, le menton bas, les mains dans les poches.

— Allons bon! se dit l'architecte, encore un charretier qui donne son compte.

Aux cris rauques du Kabyle et à ses gestes furieux, on devinait que l'explication tournait mal. A tout hasard, Jacques pressa le pas. Didier Roger, qui l'avait reconnu, fit bien un mouvement pour se diriger vers lui, mais l'indigène ne l'entendait pas ainsi et, toujours vociférant, il saisit son patron par le bras. D'un brusque écart, le fermier se dégagea; alors le Kabyle furieux se jeta sur lui.

Les prisonniers qui, de loin, suivaient le spectacle avaient bien pris leur course, mais ni eux

ni Jacques n'eurent le temps d'intervenir. Ramassé, la garde courte, Didier Roger avait reçu le Kabyle d'un direct en plein visage, et, tandis que l'autre portait de grands coups maladroits dans le vide, sans cesser de brailler, il lui martelait la figure, l'obligeant à rompre pas à pas. Quand Jacques arriva, essoufflé, deux Allemands s'étaient déjà emparés de l'indigène, dont les lèvres saignaient.

Un peu pâle, Didier Roger faisait un effort pour sourire.

— En voilà un de dressé, articula-t-il en renouant sa cravate. Tous les mêmes, ces sales Arbis, ils vous mendient toujours des avances et, quand ils vous quittent, ils ne veulent plus s'en souvenir. Qu'il file et que je n'entende plus parler de lui!

Mais à ce moment, comme on allait relâcher l'indigène qui grommelait des injures dans son sabir, on vit accourir, son fouet au cou, Achille, le maître charretier, brandissant un harnais.

— Il a fait de la belle ouvrage, ce sacré sidi! criait-il.

Le Kabyle, avant de s'en aller, avait tranché à coups de couteau toutes les brides qu'il avait trouvées et éventré deux selles tout du long.

— Cette fois, il me le paiera, s'emporta le fermier. Achille vous allez envoyer votre gosse prévenir les gendarmes.

Puis il toisa le Kabyle, qui le regardait avec des yeux mauvais.

— Oui, mais voilà, réfléchit-il en se frottant la moustache, il n'y a que trois gendarmes pour le canton, avec une seule bécane; ils ne viendront peut-être pas avant demain. Qu'est-ce que j'en ferai jusque-là?

Tout de suite il se décida :

— Walter est ici? demanda-t-il en se tournant vers le groupe des prisonniers.

Un gros Allemand, joufflu et tout rasé, son calot enfoncé ainsi qu'un bonnet de bain, s'approcha en hochant la tête, comme s'il avait déjà compris. Bon à rien, on l'employait à éplucher les légumes de la soupe et, quand il pleuvait fort, à surveiller ses camarades, pendant que les soldats français faisaient une manille, à l'abri.

— Tu vas me conduire celui-là au cachot, hein? Et ce soir, en redescendant au camp, c'est vous autres qui le mènerez à la gendarmerie. Je vais prévenir le caporal.

L'Allemand avait aussitôt passé une corde aux poignets du Kabyle, et il l'entraînait vers la grange, suivi d'Achille qui faisait claquer son fouet.

— Triste retour des choses d'ici-bas, fit Didier Roger en désignant ce singulier trio. Maintenant ce sont les Boches qui font la police. Décidément il faudra tout voir dans les Régions.

Ce dernier incident lui avait rendu toute sa bonne humeur, et il entraîna l'architecte en bavardant :

— On n'est jamais tranquille avec ces sidis-là... S'ils font un mauvais coup, il est presque impossible de les pincer : ils se prêtent leur livret l'un l'autre, ils échangent leurs papiers et ils finissent par s'appeler tous Mohamed... Ma parole, je courais moins de risques au Tonkin.

Ils allèrent ensemble sur les fondations de la vieille ferme qui devaient resservir pour la nouvelle. Des caves voûtées avaient tenu bon, quelques pans de mur aussi, par-ci, par-là, mais le plus curieux, c'était un carrelage rouge, miraculeusement épargné, et qui semblait dessiner sur

le sol le plan de la cuisine et de la salle commune.

Quand Jacques eut tout métré, ils avancèrent jusqu'au bout du plateau. Un grand ravin se creusait là, ses pentes recouvertes d'arbres dont la plupart étaient réduits à un moignon, ou bien déracinés et couchés de leur long dans les broussailles. Les gaz en avaient empoisonné beaucoup, tous les sapins étaient morts; mais quelques acacias et les ormes, plus robustes, avaient résisté, et l'on voyait des bourgeons naître sur leurs branches blessées. Dans le verger, mangé par le chiendent, il ne restait que des squelettes de pommiers, tout noircis, les troncs de certains hérissés d'éclats d'obus, comme les piquants d'un cactus. Au pied de chaque arbre on avait fait, à la hache, une profonde entaille en biseau, ou bien soigneusement enlevé toute une couronne d'écorce. D'autres étaient abattus.

— Vous voyez, montra le cultivateur à son ami, c'est le travail des Boches au moment du repli, en 17. Ils fuyaient, ils devaient être crevés de fatigue, mais ils ont encore pris le temps de détruire, sans raison, pour le plaisir.

Jacques Le Vaudoyer, qui avait toujours douté de ces histoires, lues dans les journaux, s'était penché pour regarder.

— Ils sont tous morts? s'informa-t-il.

— Euh!... Sur cinquante pieds, j'arriverai peut-être à en sauver sept ou huit, mais c'est du cidre qui reviendra cher... Reprendre une ferme dans cet état-là, je vous jure que c'est un rude travail.

— L'avez-vous payée cher? demanda l'architecte.

Cette fois, Didier Roger s'arrêta pour rire.

— Payée? Mais avec quoi? Je n'ai pas d'argent,

moi, et ce n'est toujours pas avec ma solde de lieutenant que j'aurais pu acheter des terres. Je me demandais ce que j'allais faire, la guerre finie. Retourner aux colonies, cela ne me disait rien. Heureusement j'ai eu la chance de me lier au front avec un petit aspirant qui venait d'hériter de Marouval. Nous le blaguions toujours, quand cela commençait à chauffer du côté du Chemin des Dames. « Qu'est-ce qu'il prend votre héritage! » lui disions-nous à la popote. Mais il s'en moquait, il n'avait pas besoin de cela. Après l'armistice, nous sommes venus ici ensemble, et il m'a mis son domaine sur les bras : à moi de me débrouiller.

Didier Roger s'arrêta et montra une creute sur le bord du chemin :

— Tenez, j'ai passé dans ce trou-là mes premières nuits, avec un garçon de cour belge engagé à Laon et un cheval de l'armée que j'avais payé huit cents francs, tous les trois sur la même paille. Eh bien! j'avais confiance tout de même... Je me disais que bientôt j'aurais une baraque. Maintenant que j'ai ma baraque, je pense à ma maison.

— Et quand aurez-vous la maison?

— Une place au cimetière, mon vieux, puisque c'est là qu'il faut finir. Et nous n'aurons même pas le droit de nous plaindre, car ceux qui sont revenus de la guerre peuvent se dire qu'ils vivent du rabiot.

Jacques, à ces mots, se souvint du soldat allemand qu'il avait aperçu en venant.

— Tout le monde ne l'a même pas, sa place au cimetière, répondit-il. Tout à l'heure, au bout du plateau, j'ai encore vu un Allemand qui n'était pas enterré. Vous le saviez?

— Mais oui, fit le fermier ennuyé. Je l'ai déjà

signalé aux exhumateurs, mais c'est encore une de ces équipes! Tenez, ils doivent être en ce moment au pâturage, nous allons y aller.

Les deux hommes durent longer le ravin pendant un bon quart d'heure, sautant les tranchées d'un bond et franchissant par la chicane les réseaux de barbelé; puis ils s'avancèrent sur le plateau. La pâture se confondait avec le reste : une friche désolée où traînaient des bouts de cuir, des bandes de mitrailleuse et des culots d'obus. Un boyau à demi éboulé la traversait dans sa largeur.

A plusieurs endroits, on venait de piocher pour déterrer des corps et les trous étaient restés béants, la tranche du sol encore fraîche. Elles n'étaient pas profondes, ces tombes de soldats : on creuse vite, la nuit, le dos courbé sous les balles perdues. Quelques coups de hoyau, et un lambeau de drap bleu apparaissait.

Les Chinois, qu'on voyait travailler plus loin, avaient ouvert une dizaine de fosses, depuis le matin. Au fond de l'une d'elles, Jacques aperçut de gros souliers... Les croix étaient abandonnées sur place. En se penchant, on pouvait déchiffrer le nom ou un numéro de régiment sur le bois pourri. Ici un fantassin, plus loin un colonial...

— Relève-t-on au moins les inscriptions? s'inquiéta Jacques.

Didier Roger hocha la tête :

— Ça m'étonnerait... Tenez, regardez.

Et, s'étant baissé, il arracha d'une cocarde tricolore une plaque de zinc où un nom était estampé.

Jacques, le cœur serré, s'arrêtait à chaque fosse. La terre, en couche mince, était rejetée sur le bord, comme un drap au réveil. Les soldats s'en creusaient de ces trous-là, tout le long des

tranchées, pas plus larges, pas plus longs, juste la place pour dormir.

Les yeux brouillés, le jeune homme regardait autour de lui. Où avaient-ils été tués? Etait-ce dans ce boyau... Il imaginait les camarades traînant derrière eux le cadavre encore chaud, puis semblant tâter l'air, avant d'aller creuser, comme on tâte l'eau trop froide. « Ça ne tire pas? On peut y aller... »

Peut-être avaient-ils passé leur dernière nuit entassés dans ce gourbi, dont on apercevait tout près la porte étroite? Rien qu'en tendant le cou, ils auraient découvert l'emplacement de leur croix... Qui était-ce? Un homme de corvée qui coupait par le bled, las de patauger dans la boue des boyaux? Un patrouilleur qui rentrait? Un guetteur tué à son créneau, d'un éclat... Ou bien n'étaient-ils pas tous tombés le même jour, la même heure, dans la même tuerie? En effet, on dirait bien une sape d'attaque, ces gradins de sac à terre, cette échelle dressée — « l'échafaud », comme l'appelaient les soldats. Alors Jacques croyait voir la file vaillante du pauvre bétail abasourdi chargeant dans la fumée...

Les Chinois, quand ils avaient sorti un corps, le plaçaient dans une grande toile de tente, dont ils nouaient les coins au milieu d'un bâton, et, l'un à chaque bout, ils emportaient leur charge d'os, comme ils faisaient dans leurs rizières.

— Mais regardez, cria Jacques à Didier Roger qui le précédait. Ils n'ont même pas fini de fouiller cette fosse-ci.

En effet, dans la terre remuée, on apercevait des morceaux d'ossements, des lambeaux de capote. On avait aussi jeté sur le bord de la fosse un gros porte-monnaie, mais on l'avait vidé.

— Et encore des souliers, c'est curieux, remarqua le fermier.

Les deux hommes se dirigèrent plus vite vers l'équipe des jaunes. Penché sur une tombe presque à fleur de terre, sa pelle glissée sous le cadavre, un des fossoyeurs faisait des pesées pour l'arracher au sol. Le caporal qui surveillait le travail, — sorte de gouape imberbe, — loucha du côté des intrus et salua vaguement, un doigt à la visière.

— Ne dites rien, recommanda tout bas Didier Roger.

Le corps du soldat se plia. En l'enterrant on l'avait enveloppé dans sa couverture brune et ce suaire tout rongé lui cachait le visage. Les Chinois l'ayant sorti de sa fosse le jetèrent sur la toile étendue.

— Médaille, demanda le caporal en montrant la plaque d'identité que le mort portait au poignet.

Un Chinois l'arracha et la tendit au Français, qui la mit dans sa poche. Les autres entouraient déjà la fosse suivante et ils en sortirent tout de suite un corps horrible, qu'un obus avait dû broyer. Ils l'étendirent près de l'autre, sans le fouiller.

Le caporal, que les deux témoins gênaient, fit mine de regarder au poignet et au cou si le mort n'avait pas sa plaque. Puis en se relevant :

— Çui-là, c'est un inconnu, fit-il d'une voix traînante.

Didier Roger le dévisagea :

— Qu'en savez-vous? Vous ne l'avez pas fouillé, il peut avoir son livret, des papiers.

— Ah! c'est bien rare, répliqua l'arsouille, l'air ennuyé. Et puis les gars ne veulent pas toujours chercher, ça les rebute.

Un jaune, qui avait dû comprendre, écarta l'uniforme en loques et ramena un portefeuille tout gonflé de lettres, tenu par une ficelle.

— Vous voyez bien, reprit Didier Roger. Et tenez, ce que j'ai trouvé là-bas, au bord d'une tombe.

Il tendit la plaque de zinc qu'il avait arrachée d'une croix. Le caporal la prit, de mauvais gré, et lut le nom.

— Oui, assurément, marmonna-t-il, mais je ne peux pas être partout à la fois, pas vrai.

Après quoi, pour en finir, il mit la plaque dans sa poche, pêle-mêle avec le reste, et donna le signal du départ à ses hommes.

Mais le fermier le retint.

— Savez-vous seulement à quel corps elle appartient, cette plaque que je viens de vous donner?

Le nez du caporal se fronça : on commençait à l'agacer.

— Est-ce que je sais, moi, on cherchera. Vous croyez peut-être que c'est un travail rigolo! Moi, je fais ce qu'on me dit, rien de plus... Allez, vous autres, on a fini pour aujourd'hui.

Et leur troupe s'éloigna, les porteurs allant devant, le bâton plié par le poids. Comme ils arrivaient au chemin, une perche céda, avec un craquement sec, et la toile tomba. Les Chinois qui suivaient se mirent à rire. Puis on les vit se pencher et ils ramassèrent des choses éparpillées.

La glane faite, le cortège repartit. Les premiers porteurs disparaissaient déjà à l'horizon, s'en allant vers Crécy. On eût dit ces bonshommes des paravents qui traversent en ribambelle un paysage de laque, leur ballot de millet après un long bambou.

Quand Jacques et le fermier rejoignirent la

chemin, ils virent des fragments d'os qu'on avait oubliés. Didier Roger poussa un juron.

— Ses souliers! montra-t-il du doigt.

Les Chinois les avaient jetés là et le fermier venait subitement de comprendre pourquoi il avait vu, autour des tombes, tant de godillots. Ces gros souliers cloutés et lourds de glèbe, refermés sur la chair morte ainsi que des étaux, c'était ce qui pesait le plus. Alors, quand ils ne tenaient pas trop, on les abandonnait au fond du trou, ou bien on les jetait dans la plaine, pour se délester. Un fardeau, pour qui le porte, n'est jamais qu'un fardeau...

Ils ne la quitteraient plus, cette terre insatiable qu'ils avaient piétinée tant de mois; tous ces pieds de soldats, elle les garderait, elle en ferait sa chair et son engrais.

Pauvres pieds de biffins, toujours douloureux, toujours à la peine, et dont on ne parla jamais que pour en rire! C'est eux qui gelaient dans la boue glacée de Verdun, dans la neige des Vosges, c'est eux qui s'enlisaient dans les boyaux fangeux d'Artois, c'est eux qui se gonflaient et saignaient dans le cuir racorni, quand il fallait marcher des heures sous le soleil, en guise de repos, sac chargé et cartouchières pleines.

On dormait dans son trou de renard, tout recroquevillé, et c'est dans vos pieds que la corvée qui passait s'accrochait en sacrant; c'est vos pieds que les sabots des chevaux et la roue des caissons frôlaient, quand toute une relève s'abattait, saoule de fatigue, sur le talus de la route. Lorsqu'un brancard emportait un blessé, caché sous sa couverture, c'était toujours ses gros souliers à clous qui dépassaient et, même mort, le soldat montrait encore ses pieds, ses pieds énormes qui sortaient de la tranchée où on l'avait

enfoui, ses pauvres pieds où des copains suspendraient leur musette en disant : « C'est un boche » pour se tranquilliser.

Une pioche et des souliers, c'était cela l'emblème de la guerre, plus que le casque et le fusil.

Jacques allait le front baissé et, dans chaque mamelon, il croyait distinguer une tombe, dans chaque planche, une croix.

Pour quelques fosses retrouvées, combien d'inconnus resteraient pour toujours oubliés dans les champs! Ne devaient-ils pas s'agiter, sous leur couvercle de terre, comme dans ces rêves où l'on se tord, paralysé, sans pouvoir arracher un son à sa gorge. Ne voulaient-ils pas crier, arc-boutés sur leurs pauvres mains grises:

— Ici, les camarades, ici, ne me laissez pas!

Mais les vivants passaient, n'ayant rien entendu...

— Ah! quelle saleté que la guerre! murmura Jacques, remué jusqu'aux entrailles. Et dire que nous y avons cru, que nous avons acclamé l'égorgement de ces pauvres bougres!

Didier Roger, lui, était resté très calme.

— Oui, ce n'est pas très joli, répliqua-t-il de sa même voix voilée. Mais quoi, si les hommes exécraient tellement la guerre, il y a longtemps que le sang ne coulerait plus. On fait combattre les taureaux, pas les moutons.

Presque en colère, l'architecte l'interrompit :

— Non, on ne se battra plus, c'est fini. On en a trop tué.

Le fermier secoua la tête :

— Allons donc!... Attendez seulement quelques années et vous verrez. Les uns prêcheront la guerre civile, les autres réclameront l'alliance avec l'Allemagne pour exterminer les Anglais, et il y en a qui crieront encore : « A Berlin! ». Ne

nous faisons pas d'illusions. Nous ne serons peut-être pas de la prochaine, mais nos fils iront pour nous.

Jacques montra d'un geste le plateau dévasté et les tombes ouvertes :

— Recommencer ça?

— Mais oui, tôt ou tard, répondit le fermier d'un air de tranquille acceptation. Je me cogne bien avec mes Kabyles, les prisonniers se cognent bien entre eux, leurs soldats de garde se flanquent bien des coups pour un manillon mal joué, alors, pourquoi les nations n'en feraient-elles pas autant? C'est dans le sang...

Les deux hommes arrivaient au chemin de Crécy, qui descendait vers l'Aisne en serpentant, et de cette hauteur on dominait le bourg en ruines.

— Il est certain que le pays devait être plus coquet en 14, reconnut Didier Roger. Mais quoi, si la guerre n'avait pas eu lieu, je serais peut-être encore à surveiller les coupes de bois sur la rivière Claire, ou bien mort des fièvres à l'hôpital d'Hanoï; alors je prends les choses comme elles viennent...

Les deux amis n'ayant plus rien à se dire restèrent un moment silencieux, chacun avec ses pensées. Puis, s'étant serré la main, ils se quittèrent, l'un retournant à sa ferme, l'autre redescendant vers Crécy.

*
**

Le premier jour que Jacques aperçut Canivet, celui-ci travaillait derrière sa cabane et c'était un spectacle si singulier que l'architecte ébahi s'arrêta pour le regarder faire. L'air d'un militaire en permission, avec sa culotte à passepoil et ses molletières bleues, ce sinistré méfiant enfon-

çait des pieux dans les gravats et, quand il eut ainsi délimité un arpent de décombres, il tendit soigneusement du fil de fer autour; il n'y avait pas à s'y tromper, il mettait une clôture à son jardin. Ce n'était pour l'instant qu'un dépotoir de détritus et de plâtras, mais c'était son jardin tout de même et personne n'avait le droit d'y entrer; chacun chez soi.

Se sentant observé, le bonhomme s'était retourné vers Jacques. Il avait une bonne figure toute recuite, la moustache trop épaisse pour ses petites joues en pomme d'api et vous regardait ingénument d'un seul œil, l'autre creux sous la paupière fermée.

— Avec tout ce monde qui rentre, vous comprenez, il faut commencer à ouvrir l'œil, avait-il expliqué à l'architecte amusé. Chacun va vouloir se tailler un potager à son idée, ce sera à qui s'endormira sur l'enclos du voisin, alors, moi, je prends mes précautions.

Le Parisien, pris de sympathie, l'avait approuvé d'être si prévoyant; ils avaient fait un moment de causette et, depuis cette rencontre, chaque fois qu'il passait par là, Jacques Le Vaudoyer s'arrêtait pour bavarder avec le jardinier.

C'était un drôle de corps que ce Canivet; il n'avait pas dans Crécy la réputation d'un malin, mais c'était un brave homme, crédule comme on ne l'est pas, incroyablement entêté et se confiant au premier venu. Mutilé de guerre, un œil en moins, la main gauche abîmée, ayant sa mère et un neveu à sa charge, Canivet ne se plaignait jamais de son sort et il répétait volontiers :

— Il y en a de plus malheureux que moi.

La sottise humaine ne le frappait pas — et pour cause — mais la malfaisance non plus. Ainsi il aimait à raconter qu'on l'avait réformé

seulement le 11 novembre, le jour même de l'armistice, et que le général qui présidait lui avait dit en badinant :

— Tu as de la chance, mon garçon, aujourd'hui nous ne sommes pas regardants.

Eh bien, le borgne avait trouvé cela très drôle, et, chaque fois qu'il rapportait le mot du général, il ne manquait jamais d'ajouter :

— C'avait l'air d'un bon vieux.

Il était rentré le premier à Crécy, en plein décembre, sous deux pieds de neige, et il avait vécu seul pendant quinze jours, partageant le rata des soldats et couchant dans une cave. Sitôt sa bicoque construite, — c'était un miracle qu'elle ne s'effondrât pas à la moindre bourrasque, — il avait fait venir sa mère et son neveu, et la pauvre famille vivait là, presque heureuse, croyant connaître l'opulence quand tombaient, chaque trimestre, les cent soixante-dix francs du borgne et la pension du petit.

Jacques Le Vaudoyer, cet après-midi-là, fut content de trouver Canivet, en redescendant de Marouval. Une conversation avec le borgne lui changerait les idées. Celui-ci, comme d'habitude, était occupé à brouetter les plâtras de son jardin.

— Bonjour, m'sieur Le Vaudoyer, fit-il la mine réjouie. Alors, ce coup-ci, ça y est, il paraît qu'on va nous reconstruire.

Jacques le regarda d'un air surpris.

— Je ne sais pas, moi. Il y a du nouveau?

— Probable, expliqua le jardinier en se rapprochant. Je tiens la chose d'un chef américain qui s'est arrêté ce matin devant notre porte pour changer un pneu. Eh bien, il paraît que les gouvernements alliés ont décidé comme ça que les prisonniers de guerre devront reconstruire tout ce qu'ils ont démoli en France avant de s'en

retourner chez eux. C'est une idée de Clemenceau. Elle est fameuse, hein? Vous pouvez être sûr que maintenant les Fritz vont en mettre un bon coup.

Jacques, édifié dès les premiers mots, essaya de lui faire comprendre que ce mode de réparations, imaginé à la cuisine roulante de l'*Y. M. C. A.*, n'était pas sérieux, mais Canivet buté répétait : « C'est une idée de Clemenceau », et n'en voulait pas démordre. Il finit cependant par dire :

— Enfin, des fois que le gouvernement changerait d'idée, je vais toujours agrandir mon gourbi d'une pièce et rafistoler le toit.

On trouvait dans la plaine des matériaux de toutes sortes : planches, tôles, solives, rouleaux de bitumé, amoncelés là en 17 en prévision de l'avance, et c'était dans ce chantier public que venaient s'approvisionner les sinistrés, aussi bien pour monter une baraque que pour se faire du feu. Le jardinier prit donc sa brouette comme d'habitude et descendit avec le Parisien jusqu'à ce parc abandonné. En arrivant, il jeta sur les matériaux un regard de propriétaire.

— Je vais prendre pour commencer quelques beaux madriers, dit-il. A votre idée, celui-ci est-il assez long?

Il le soupesait d'une main experte, quand une voix cria de la route :

— Hé! là-bas! voulez-vous que je vous aide?

C'était le gendarme, celui dont c'était le jour d'avoir la bicyclette. Le jardinier le regarda sans même lâcher sa planche, tant il était sûr de son bon droit.

— Eh bien quoi, répondit-il, je ne fais rien de mal, je viens prendre des madriers.

— C'est défendu, menaça l'autre en faisant mine de s'approcher.

Intimidé, Canivet laissa retomber sa planche.

— Défendu? dit-il avec moins d'assurance. Depuis quand? Je suis encore venu en chercher dimanche...

— Dimanche, c'était permis, mais maintenant ça ne l'est plus, coupa net le gendarme. On a reçu des ordres hier de la Préfecture.

Sans ironie, même sans aigreur, le borgne dit en hochant la tête :

— Alors, si la Préfecture commence à s'occuper de nous, ça va bien...

Et, comme il craignait peut-être que le gendarme n'allât examiner les matériaux de sa bicoque, il reprit prudemment sa brouette et s'éloigna avec Le Vaudoyer, sans autrement discuter la consigne.

— Je reviendrai à la nuit, dit-il avec philosophie. Ou bien j'attendrai qu'on ait reçu le contre-ordre...

Tout de même, chemin faisant, il ronchonna un peu : en moins d'un mois on avait changé trois fois de méthode. Une semaine, chacun avait le droit de prendre dans les anciens parcs de l'armée tout ce qu'il voulait et huit jours après les gendarmes vous faisaient la chasse s'il vous voyaient ramasser seulement un rouleau de fil de fer.

— Toute la misère est pour la campagne, conclut-il. C'est comme pendant la guerre, il n'y en avait que pour nous autres.

Et, s'adressant à Jacques :

— Ceux des villes se sont mieux débrouillés. Ainsi vous, je suis bien sûr que vous n'avez pas dû passer grand temps dans les tranchées, hein?

— Deux ans, répondit simplement l'architecte,

soldat de deuxième classe par protection. Réformé numéro un.

— Ah! fit Canivet tout étonné. J'avais dans l'idée que vous aviez gagné votre croix de guerre dans quelque état-major ou bien dans les autos. Maintenant, ce que j'en disais, hein, ça n'était pas pour vous offenser, au contraire...

Il avança un moment sans rien dire, faisant des crochets pour éviter les trous, puis, regardant devant lui de son œil unique, comme s'il s'était confié à sa brouette, il marmonna :

— Si vous aviez été aux cuirassiers, vous auriez connu de fameux gars... Dans le fond, ça aurait pu se faire... Ç'aurait tout de même été cocasse...

Le jeune homme, distrait, ne lui répondant pas, il réfléchit encore un instant et ajouta :

— Ça n'est pourtant pas ordinaire, cette chose-là, qu'on se fréquente tous les deux...

Jacques Le Vaudoyer pensait à autre chose. Arrivé dans le centre du pays, il suivait curieusement les allées et venues. Des femmes entraient et sortaient de leurs caves, tout naturellement, comme de chez elles. Les quelques maisons à peu près habitables avaient été réparées tant bien que mal avec des planches et du papier goudronné. L'ancienne *Kommandantur*, dont les murs s'éboulaient, était déjà devenue un marchand de vins et, sur le pas de la porte, un prisonnier allemand, le crâne tout rose, tant il était tondu de près, plumait une volaille. Un peu plus loin, des Chinois entraient et sortaient du débit des Vauroux, devenu leur rendez-vous. Au lieu de leur lancer, comme les autres jours, quelque grosse malice, Canivet, préoccupé, ne leur accorda qu'un regard, en passant.

— Alors, demanda-t-il à Jacques, de but en

blanc, vous faites-t'y bon ménage avec Mme Hélène?

Le Parisien, pourtant interloqué, ne se formalisa pas, sachant combien était naïf le sans-gêne du jardinier.

— Mais oui, très bon ménage, répondit-il en souriant.

Canivet ne demanda plus rien. Arrivé devant chez l'architecte, il lâcha sa brouette et regarda longuement l'enclos. Puis, désignant les ruines, il dit d'un ton changé :

— J'y suis venu plus d'une fois, dans le temps.

Jacques Le Vaudoyer ne comprit pas tout de suite :

— Quand cela?

— Du temps de...

Canivet chercha le mot convenable et reprit :

— Du temps de l'ancien patron... André Delbos, quoi... Vous ne l'avez pas connu, bien sûr?

— Non, fit Jacques gêné.

Le jardinier se tenait le nez baissé, grattant l'un contre l'autre ses godillots boueux.

— C'était un homme, je vous jure. Il n'y a pas un copain que je regrette plus.

Puis, après un nouveau silence, il expliqua :

— On s'était connus tout petits; son père travaillait à la gare. Plus tard il s'était fait une situation à Paris, mais on le revoyait tout de même à Crécy et pas plus fier qu'avant... A la mobilisation, nous sommes partis ensemble, dans le même escadron, et on ne s'est pas quittés pendant près de trois ans, jusqu'à Laffaux, quoi, où il a été tué... Ç'a été une fameuse perte...

Jacques Le Vaudoyer ne trouvait rien à répondre.

— Enfin, acheva le jardinier sans que le jeune homme comprît ce qu'il voulait dire, chacun s'arrange à son idée... Au r'voir, monsieur Le Vaudoyer.

Jacques rentra dans sa baraque, mal à son aise, le cœur lourd, l'esprit troublé. Il regrettait à présent d'avoir rencontré Canivet.

Sa femme de ménage partie, il allait rester seul jusqu'au dîner. Il entra dans la pièce qui lui servait de bureau et s'assit devant le poêle. Le dos courbé, les deux mains nouées entre les genoux, il regardait danser les flammes, derrière la petite grille. Il songeait à peine. Quand le feu baissait, il remettait une bûche. Souvent elles étaient trop grosses; alors, sans quitter son fauteuil, il prenait sa hachette et les coupait en deux. Le plancher était déjà tout hachuré à l'endroit où il frappait. Quand la flambée cessait de pétiller, il se sentait plus seul et il tisonnait vite, pour faire tomber le bois dans le foyer.

Il ne songeait vraiment à rien et cependant une idée, une toute petite idée grise, roulait dans son esprit.

Bientôt il eut trop chaud devant le feu et il alla s'asseoir sur son haut tabouret. Un coude sur sa planche d'architecte, la tête dans la main, il dessinait des lettres ornées et des entrelacs en pensant à autre chose. A quoi?... Rien de bien défini. A tous ces morts sans visage et sans nom, qu'il avait vus sur le plateau. Et à un autre aussi... Un autre surtout...

Pour la première fois, la pensée de ce mort qu'il avait remplacé s'imposait à lui. Il entendait encore la voix de Canivet :

— Oui, c'était un homme...

Il ne savait rien de lui que ces quelques mots d'un paysan; pas même les mots : l'intonation,

Pourquoi sa femme ne lui en avait-elle jamais parlé? Ce n'était certainement pas par peur de le contrarier; lui-même l'avait affectueusement questionnée, à plusieurs reprises, et c'est elle, au contraire, qui avait changé la conversation... Jamais il n'avait surpris un soupir, un regret dans sa voix, un regard plus triste, non, jamais... Alors, c'est donc qu'elle l'avait oublié?

Il aurait voulu en être content, et il ne pouvait pas.

L'Oubli... Il le redisait à mi-voix, ce mot terrible, et le cortège du plateau repassait devant ses yeux, les Chinois, la gouape en uniforme, et ces funèbres hamacs où s'étreignaient convulsivement deux morts.

L'Oubli... Cela tombe comme une pelletée de terre, ce mot-là. Sans y penser, le jeune homme l'avait écrit sur sa feuille de calque, et il repassait distraitement les traits, il ornait chaque lettre, avec un O étrange, horrible, troué de deux yeux vides et fendu d'un grand rire.

III

Pendant plusieurs jours, la pensée d'André Delbos poursuivit Jacques. Il eût voulu avoir sur le premier mari d'Hélène d'autres détails, savoir quelle sorte d''homme c'était, comment il avait été tué, aussi; mais cette investigation le gênait, s'exerçant sur un mort, et, craignant qu'on ne prît son inquiétude pour une basse curiosité mêlée de jalousie, il ne questionna personne. Il s'arrangea même, durant toute la semaine, pour ne pas rencontrer le jardinier, redoutant une conversation qu'il paraîtrait solliciter.

Ce que le jeune homme ne parvenait pas à s'expliquer, c'était pourquoi Hélène ne lui avait jamais parlé de son premier mari. Un homme avec qui on a vécu des années ne s'oublie tout de même pas si vite. Il s'arrêta à cette idée qu'André Delbos avait dû la faire souffrir.

Pourtant il se souvenait de leurs premières entrevues, chez des amis, à Montmartre, quand elle n'était pas encore veuve; elle ne paraissait pas malheureuse. Elle était même la plus enjouée de toutes.

Quand elle parlait de son mari, elle disait :

— Oh! il est dans les cuirassiers : il ne se plaint pas.

Et elle attendait ses permissions sans impatience, mais sans appréhension.

Si André avait été fantassin comme il l'était lui-même, Jacques n'aurait certainement jamais courtisé Hélène. Une telle lâcheté lui eût fait horreur. Et puis il était alors en convalescence, à la veille, croyait-il, de retourner au front, il aurait eu peur que cela ne lui portât malheur. Mais un cuirassier, à ses yeux, cela ne comptait pas. Il les revoyait au front, de garde aux issues dans des cantonnements heureux, blaguant avec les filles sur le seuil des maisons, et il avait l'impression de prendre sa revanche. Ah! les cuir' bien brossés qui passaient au trot, soulevant un tourbillon de poussière qu'avaleraient les biffins...

— Hé! dis donc, tu te trompes, c'est pas par là les tranchées.

Chacun son tour...

Hélène était donc devenue sa maîtresse. Puis, pour une vétille, — elle était trop autoritaire, lui trop capricieux, — ils avaient rompu, et c'était seulement quelques mois plus tard, ayant rencontré Hélène aux Tuileries, en grand deuil, qu'elle lui avait appris la mort de son mari, tué aux attaques de mai, à Laffaux.

Il ne connaissait pas André, c'est donc Hélène qu'il avait plainte. Il lui avait proposé de la revoir pour la distraire, la consoler, et bientôt leur liaison s'était renouée comme avant. Jamais elle ne lui avait reparlé de son mari, si ce n'est incidemment, à propos de sa pension, de la succession de leur maison de commerce aussi, qu'il n'avait pas achevé de payer et dont Jacques avait dû verser le solde. Jamais non plus elle ne s'était inquiétée d'aller sur sa tombe. Elle avait répondu un jour à une question :

— On n'a pas retrouvé son corps.

Et elle n'en avait jamais plus rien dit.

De tous ces souvenirs, de tous ces faits, Jacques cherchait à tirer une déduction. Si elle n'avait pas été à proprement parler malheureuse, peut-être n'avait-elle jamais aimé son mari, épousé par raison. Cela aussi pouvait expliquer ce silence, cet oubli... Ou bien encore c'était par délicatesse, pour ne pas lui déplaire...

Cette incertitude lui était désagréable. Pour en finir, il se promit de faire parler sa femme quand elle reviendrait.

Précisément, Hélène resta trois semaines sans pouvoir quitter Paris; c'était la pleine saison, pour les fleurs et plumes, et d'autre part le temps était si mauvais que mieux valait attendre que Didier Roger eût reçu sa camionnette et pût venir, le samedi, chercher la voyageuse à la gare de Soissons.

Peu à peu, Jacques pensa à autre chose. Il revit bien Canivet, mais celui-ci ne lui reparla de rien, assez préoccupé de ses propres misères. Les sinistrés ne pouvaient pas trouver d'ouvrage, et ceux qui n'avaient pas d'argent vivaient à peu près comme des mendiants.

Le district, qui commençait à fonctionner cahin-caha, n'employait guère comme ouvriers que des prisonniers de guerre et des Chinois, et tandis que ceux-ci, bien nourris, chaudement vêtus, flânaient dans le pays, se mettant quatre pour conduire une brouette vide et restant assis des heures sur les tas de décombres qu'ils devaient enlever, les habitants, privés de tout, s'aigrissaient dans le désœuvrement.

Les Chinois étaient devenus les maîtres de la contrée. On en trouvait des camps tout le long de la vallée, à Missy, à Chassemy, à Couvrelles, et, excepté les commerçants qui vivaient d'eux,

tout le monde les regardait comme un fléau. Silencieux, invisibles, ils se faufilaient partout, pas plus gênés pour pousser une porte que pour escalader un mur, et à tout moment, des habitants rentrant chez eux en trouvaient d'installés à leur table, pas menaçants du tout, l'air avenant, au contraire, et qui écoutaient brailler leur hôte avec des yeux plissés d'astuce et une longue bouche qui se moquait du monde. Les déloger était impossible : ils faisaient semblant de ne pas comprendre et babillaient gentiment en chinois des choses qui étaient probablement des insultes, tandis que le sinistré, cramoisi de colère, s'égosillait en vain.

— Que voulez-vous que j'y fasse, répondait invariablement le chef du camp aux plaignants qui se présentaient. Il y a un surveillant par équipe de trente-cinq, et il en faudrait plutôt trente-cinq pour en garder un seul, tant ces rossards-là sont nés malins... Etes-vous mécontents de leur travail? Cela regarde les Régions libérées... Si ce sont des déprédations que vous leur reprochez, il faudra adresser votre réclamation aux Affaires étrangères, car ils ne sont soumis qu'aux lois chinoises. Maintenant, moi, je dépends uniquement de la Guerre. A vous de choisir.

Et, pour finir, il ajoutait en manière de consolation :

— Souhaitez donc qu'ils ne se mutinent pas; j'ai dix soldats pour garder tout le camp, et, comme ils sont onze cents avec des grenades et des fusils cachés dans tous les coins...

Mais se mutiner, les Chinois n'y pensaient pas, ils étaient bien trop heureux en France, et leur seule crainte était, au contraire, de rentrer chez eux. C'étaient pour la plupart des vauriens

racolés dans les ports, des coolies qui n'avaient jamais tenu une pioche, quelques étudiants pauvres, aussi, qui avaient trouvé ce moyen d'apprendre le français et de connaître l'Europe sans qu'il leur en coûtât un taël. Pendant deux ans ils avaient travaillé à Lyon dans les usines de guerre, et il fallait les employer encore un an ou deux pour achever leur contrat.

C'étaient les meilleurs clients du monde, admirant le moindre brimborion, ne trouvant jamais rien trop cher, et tous les débitants de Crécy, aussi nombreux dans ces bourgades rasées qu'autrefois dans les cantonnements du front, enviaient les Vauroux, qui avaient su capter leur clientèle, grâce, disait-on, aux manigances de la patronne, qui avait pris un Chinois pour garçon de salle en même temps que pour amant.

On les voyait, agiles comme des singes, filer sur les routes, montés sur des bicyclettes toutes neuves, ou bien accroupis autour d'une cage d'osier, occupés à apprivoiser des oiseaux. C'était le plus clair de leur travail.

Ils arrivaient bien, pierre à pierre, à déblayer quelques rues, à combler quelques tranchées, mais cela s'accomplissait en quelque sorte malgré eux, par la force du temps, et parce qu'il était physiquement impossible d'en faire moins. Pour l'enlèvement des obus, ils y avaient tout de suite renoncé, trouvant la tâche trop périlleuse, et les explosifs attendaient dans les champs la venue d'artificiers français, à moins qu'ils n'éclatassent au passage d'un brabant, mettant en pièces le cultivateur, le cheval et la charrue.

Quant il faisait beau, les Chinois étendus sommeillaient autour d'un bon feu; dès qu'il pleuvait, ils s'enfuyaient aux premières gouttes, laissant là leurs outils, et ils allaient se cacher dans

les cagnas, où ils jouaient aux cartes jusqu'à l'heure du retour.

Jacques Le Vaudoyer, qui supputait souvent le prix de revient du déblaiement et du défrichage, avait calculé que le mètre cube de terre remué par les Chinois revenait à cinquante francs : les sinistrés l'auraient fait pour vingt sous.

— C'est à vous dégoûter d'être sinistré, répétait Canivet. On nous laisse claquer du bec et ce sont ces macaques-là qui s'offrent les bons morceaux.

Pourtant le borgne s'accordait bien avec eux et il acceptait sans se faire prier des tournées de vin blanc, qu'il ne rendait jamais.

— Depuis quatre mois que je suis rentré, j'ai tout juste reçu vingt francs de l'Etat, expliquait-il; ça n'est pas avec cela que je peux faire des politesses aux gens.

Il avait même failli ne pas les toucher, ces malheureux vingt francs, n'ayant pas pu produire son autorisation de retour. On devait recevoir plus tard mille francs pour achats de meubles, mais en arrivant dans ses ruines aucun rapatrié, si miséreux fût-il, ne pouvait réclamer plus que ses quatre billets de cent sous : c'était ce que les journaux appelaient, avec une pointe d'émotion, « permettre aux sinistrés de se refaire un foyer ».

— Ça ne fait rien, disait le jardinier qui ne désespérait jamais, qu'on me reconstruise ma bicoque, et je serai content comme cela. Avec mes six cent quatre-vingts francs de pension, qu'on finira par augmenter, ce que ma vieille touche pour Amédée et les trente-cinq sous d'allocation, on peut s'en tirer sans rien demander à personne, on est autonome, quoi...

Canivet ne lui en ayant plus reparlé, Jacques avait donc fini par oublier André Delbos.

Hélène arriva enfin, un samedi qu'il pleuvait. Elle était d'une humeur massacrante ayant eu froid dans le train et, tout le long du trajet, mal assise dans la camionnette, sautant sur la banquette à chaque fondrière, elle ne cessa pas de bougonner.

— C'est gai, la campagne! pestait-elle à mi-voix.

Heureusement, le lendemain il fit beau et Didier Roger vint les chercher dans sa voiture pour les emmener déjeuner à la ferme. Un duvet léger verdissait les branches et un peu d'herbe commençait à pousser entre les tranchées. Didier Roger leur montra même dans le ravin, ainsi qu'une rareté, un pied de primevère : c'était la seule fleur qu'on eût trouvée sur les trois cents hectares du plateau.

L'après-midi, Jacques et sa femme voulurent redescendre à pied en se promenant. Ils croisèrent en chemin des Kabyles loqueteux, — ils se ressemblaient tous, la peau brune, les yeux farouches, vêtus des mêmes oripeaux kaki, — et Jacques, se souvenant de la rixe de Marouval, craignit un instant d'être attaqué dans cette lande déserte où chaque sape pouvait servir de repaire. Il se retourna pour s'assurer qu'il n'était pas suivi : on ne voyait personne. Mais, à ce moment, comme il y pensait le moins, il aperçut à l'horizon, sur l'autre versant de la vallée, une longue crête toute nue, sans un arbre, sans une ruine : Laffaux... Il reçut comme un coup en pleine poitrine.

Brusquement toutes les pensées qui l'avaient tourmenté lui revinrent. Le même malaise inquiet lui alourdit le cœur. Il regarda Hélène : faisant

cingler une badine, elle marchait de son pas alerte, buvant l'air du plateau.

— Tu vois, avant la guerre, dit-elle au bout d'un moment, en montrant du doigt les pentes de Condé, tout cela était couvert de vignes...

Jacques ne répondit pas. Maintenant qu'il n'avait plus qu'à questionner, il sentait combien c'était gênant et ne savait par quels mots commencer.

— Ce que c'est triste toutes ces tombes, dit Hélène un peu plus loin, comme ils longeaient le boyau bordé de croix de bois. Est-ce que tu crois qu'on les déterrera tous?

Cette fois il eut une émotion. Etait-ce une coïncidence?...

Lui avait-il transmis sa pensée?... Allait-elle parler?

Mais non, à dix pas de là, ses réflexions avaient déjà virevolté.

— La prochaine fois, tu apporteras ton appareil et tu me photographieras assise sur les ruines du blockhaus, hein?

Jacques hésitait. Les mots étaient dans sa gorge et n'osaient pas sortir. Enfin, sans ralentir sa marche, il tourna la tête et désigna la crête bleue, couchée sur l'horizon.

— Là-bas, c'est bien Laffaux? demanda-t-il d'un air trop naturel qui lui parut forcé.

Hélène s'arrêta pour regarder :

— Juste devant nous, oui, expliqua-t-elle sans que rien eût troublé sa voix. Maintenant, tout au fond, sur la droite, cette tache bleue que tu vois, c'est le fort de la Malmaison. Et là, tous ces arbres dans le creux, c'est la vallée de Sancy.

Jacques avait détourné les yeux comme s'il

avait craint qu'elle ne le devinât. Puis, comme elle se taisait, il demanda, un peu plus bas :

— C'est bien à Laffaux que ton mari a été tué?

Hélène parut surprise :

— Tu le sais bien, répondit-elle.

Dans ces mots secs, il crut sentir de l'irritation. Subitement il se rendait compte qu'il faisait une bêtise en la questionnant ainsi et que cela ne l'avancerait à rien. Pourtant, la voix lâche et presque malgré lui, il insista :

— En effet, tu me l'avais déjà dit... Mais, n'est-ce pas, — et il articula avec plus de gêne, — tu m'en parles si rarement...

Hélène alors haussa les épaules :

— Cela t'aurait peut-être amusé que je t'en parle tout le temps. Tu m'aurais fait taire, oui...

C'était à lui maintenant de se défendre :

— Te faire taire, protesta-t-il doucement, mais non... Pourquoi? Quand dans la conversation cela s'est trouvé...

Elle ne le laissa pas achever :

— Eh bien! si tu es trop délicat pour rien me dire, moi je le suis assez pour me taire. Voilà tout...

Malgré le ton irrité qu'elle avait pris, Jacques se sentit subitement soulagé. Il avait suffi de ces quelques mots pour dissiper son obsession. Mais oui, c'était pour cela qu'elle ne lui parlait jamais de son premier mari : pour ne pas le froisser. L'instant d'avant, il sentait une gêne entre elle et lui; maintenant, au contraire, et sans plus de raison, il était soulevé de gratitude.

— Ma grande, dit-il avec élan en lui saisissant le bras, tu ne peux pas savoir comme je t'aime!

Hélène, qui connaissait ses sautes d'humeur, ne s'étonna pas trop.

— Grand toqué! lui dit-elle en souriant. Non! ce qu'il t'en passe dans la caboche!... Tu n'aurais pas dû te mettre architecte, tiens, tu étais fait pour être poète!

Il la regarda avec des yeux heureux :

– Je ne suis pas poète, je suis peintre, répliqua-t-il en s'amusant. Je veux faire de la grande peinture, de la peinture comme on n'en a jamais fait, de la peinture impérissable avec de la pierre, des tuiles, de l'ardoise, des briques. Quelle palette! hein? Qu'ils y viennent avec leur outremer et leur vermillon!... On me les livrera par camion, moi, mes couleurs. Tu verras comme il sera joli mon tableau : tout un bourg à flanc de coteau, avec une ceinture d'espaliers et la rivière pour y poser ses pieds. Les gammes des saisons le rajeuniront sans cesse, il sera d'un vert frais au printemps, doré à l'automne, tout blanc en hiver, et le ciel se fera une beauté en se mirant dans l'abreuvoir. Tu verras, j'en connais d'avance chaque détail, je sais comment sera l'église avec son clocher, si pointu qu'il n'y aura place que pour une hirondelle; je vois les fermes, les villas, les boutiques et notre maison, surtout, notre jolie maison, avec son haut bonnet d'ardoises enfoncé jusqu'aux yeux. Et c'est moi qui le signerai ce beau paysage, mon nom sera gravé au fronton de la mairie, et les cheminées, au jour tombant, l'écriront sur le ciel avec des lettres de fumée...

Elle le trouvait drôle, et son sourire le lui disait. Mais elle portait en elle une sorte de bon sens narquois qui se défiait de l'idéal, et elle lui dit, comme on gronde un gamin :

— Gros bêta! Tu peux être sûr que si ton

M. Josset t'entendait il en prendrait un autre pour bâtir son usine.

Ses soucis étaient loin maintenant. Il se demandait même comment il avait pu se tracasser pour si peu. Au fait, qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire les relations d'Hélène avec un homme qu'elle n'avait pas aimé? Il lui pétrissait le bras, il la regardait, et son cœur se gonflait à la pensée qu'elle était toute à lui, depuis toujours.

Ils arrivaient sur la promenade d'En Haut. Des ormes magnifiques d'autrefois, il ne restait que deux arbres suppliciés, les bras rognés, le tronc sans écorce. Les maisons, tout autour, étaient abattues, et la petite place semblait englober le bourg entier, par-dessus les ruines.

Des enfants jouaient avec un chien, s'amusant à le faire aboyer, et les parents éprouvaient peut-être autant de plaisir qu'eux : c'était le premier chien qu'on revoyait à Crécy et il semblait vraiment que ces jappements sortaient le pays de sa torpeur.

Des femmes bavardaient à la porte d'une baraque.

— C'est égal, ils font un gentil couple, jugea la bonne du curé en regardant passer les deux époux.

La mère Canivet, tortillant un coin de son tablier, les suivit un instant des yeux. Puis, quand ils eurent disparu, elle marmotta :

— On voit bien que vous n'avez pas connu son premier mari, et celui-là aussi elle l'aimait.

Mais la servante savait depuis longtemps ce qu'il en est des deuils et des regrets.

— Que voulez-vous, ma chère dame, soupira-t-elle, on ne vit pas avec les morts...

*
**

Si étrange que cela pût paraître, les Chinois, le dimanche, parvenaient à travailler encore moins qu'en semaine. Quand une représentation organisée par eux ne les retenait pas au camp, ils envahissaient Crécy, et les rues étaient tout de suite pleines de leurs bandes joyeuses, auxquelles se mêlaient souvent des filles endimanchées.

Taquins, ils se moquaient de tout le monde et tournaient en dérision les habitants qui se croyaient les plus malins. Nos noms sans pittoresque ne leur disant rien, ils décernaient des surnoms imagés à tous les gens qu'ils approchaient. C'est ainsi qu'ils n'appelaient Mme Vauroux que Tatousse, c'est-à-dire « la grosse », et cela convenait si bien à cette personne énorme et courte sur jambes que son mari lui-même ne l'appelait plus autrement.

— Hé, dis donc, Tatousse! criait-il du comptoir.

Et les Chinois riaient, découvrant leurs dents noires.

Ils s'habillaient tous à l'européenne, sans natte, les pieds blessés par leurs belles chaussures, engoncés dans des faux cols et gênés aux entournures par leurs habits de confection. Quelques-uns seulement avaient gardé du costume national le pantalon de satin noir, dont le large fond leur tombait à mi-cuisse. Bien que le ciel ne fût pas menaçant, beaucoup se promenaient le parapluie à la main ou accroché au bras. C'était peut-être par orgueil, en souvenir du parasol des mandarins.

Tous ceux qui croisaient Hélène se retournaient sur elle et Jacques, derrière son dos, les

entendait qui jacassaient. Cela finit par l'agacer et il proposa à Hélène de passer chez eux, pendant qu'il faisait encore jour, pour prendre un peu de linge qu'elle voulait distribuer à des indigents. Il savait que ces tournées de bienfaisance lui plaisaient. A son dernier voyage, elle avait apporté des draps, des langes, des camisoles, des souliers recueillis dans des œuvres et chez des amis, et, grâce à ses démarches, le Bon-Gîte venait d'envoyer une voiture de meubles pour les plus dépourvus.

Elle pensait, au début, qu'on devait la prendre pour une fée dans ces masures et, riche du bonheur qu'elle apportait, elle cherchait des sourires sur le visage usé de ces pauvres gens. Mais les pauvres gens ne souriaient pas, remerciaient à peine, et quand ils avaient déplié leurs draps, ils trouvaient seulement à dire :

— Ça vaut mieux que rien...

Aussi cette fois la proposition de Jacques parut moins la ravir que les dimanches précédents.

— Si tu veux, lui dit-elle sans enthousiasme, mais comme je n'ai pas grand'chose, nous le porterons au curé, et il s'en arrangera.

Le rez-de-chaussée du presbytère était à peu près habitable, sous un toit précaire de feuilles de tôle, clouées sur les solives du plafond. Ils y trouvèrent quelques ménagères, à qui la bonne offrait le café.

— M. le curé est parti pour Paris, leur apprit celle-ci en offrant des chaises. Il espère trouver là-bas un peu d'argent, le pauvre cher homme!

Et, sans qu'on lui ait rien demandé, elle raconta que le prêtre manquait de tout, ne recevant de l'évêché que quatre cents francs par an pour vivre, et que le matin même elle avait encore dû

lui avancer dix francs pour prendre un billet de chemin de fer.

Hélène, qui voulait repartir au plus vite, donna le paquet que Jacques avait déposé sur la table. Curieuse, une des paysannes l'ouvrit.

— Ça n'est pas vous qui payez tout cela de votre poche, comme de bien entendu, dit-elle en comptant les torchons. Vous n'avez que la peine de le donner... Ça ne fait rien, il y a de bonnes personnes.

Et une autre qui n'arrêtait pas de priser ajouta :

— Ce n'est pas grand'chose, mais ça fait plaisir tout de même.

Hélène partit furieuse. Dans la rue elle éclata :

— Et cette vieille teigne de mère Canivet, tu l'as vue, assise près du poêle. Elle n'a même pas levé le nez pour me regarder. Quand je pense que j'ai été assez bête pour lui faire envoyer un matelas. Ça m'apprendra...

***

Quelques jours plus tard, l'architecte rencontra le jardinier qui descendait la côte avec sa mère, tous deux chargés d'outils ramassés sur le plateau. Délibérément il les aborda et tout de suite, leur ayant dit bonjour, il dit à la paysanne :

— Dites donc, madame Canivet, vous n'avez pas été aimable avec ma femme, dimanche dernier.

Toute cassée, appuyée sur son faisceau de pioches, la vieille répondit sans lever les yeux :

— Je n'ai pas été mal polie : je n'ai rien dit du tout, seulement pas un mot.

— Non, pas même bonjour, remarqua Jacques sans se fâcher.

Le jardinier s'en mêla, l'air embarrassé :

— Voyez-vous, m'sieur Le Vaudoyer, la mère a ses raisons.

— Eh bien! dites-les, que diable, on s'explique!

La mère Canivet s'essuya le nez d'un revers de main.

— Mais non, je n'ai rien à dire, se défendit-elle d'une voix enchifrenée. Seulement, n'est-ce pas, j'ai connu son défunt mari quand il était tout petit; je suis restée l'amie de la mère, qui vient des fois me voir ici, alors, c'est plus fort que moi, je ne peux pas lui parler, non, je vous le dis comme c'est, sans m'obstiner, on ne pourrait pas me tirer un mot du gosier pour Mme Hélène.

Le mécontentement de Jacques était brusquement tombé.

— Ah! murmura-t-il, la mère vit toujours... je ne savais pas.

— Naturellement, dit Canivet, votre dame ne vous en a jamais parlé. Elles étaient mal ensemble.

— Et... elle a toujours beaucoup de chagrin, bien entendu, demanda le jeune homme avec une certaine gêne.

— C'est une femme qui ne vit autant dire plus, répondit la paysanne. Et ils ont eu du mérite, avec son mari, d'élever leur garçon comme ils l'ont fait; ils se sont saignés aux quatre veines pour lui donner un peu d'instruction. Par exemple ce n'était pas un ingrat, ah, ça, non! Il les aimait, ses vieux... S'il était resté là, ils n'auraient jamais manqué de rien... Tandis que maintenant...

— Ils sont malheureux? s'inquiéta Jacques.

Canivet leva son œil au ciel.

— C'est la misère en quatre volumes, mon pauvre monsieur. Ils ont juste la petite retraite du père qui travaillait au chemin de fer et la pension d'André. On ne va pas loin avec ça... Surtout que le vieux est cloué de douleurs et n'est plus bon à rien... Ah! c'est une triste affaire!

La vieille, inclinée, renouait sa charge.

— Et qui les aiderait, grommela-t-elle. Pas sa bru bien sûr!...

— Seulement, ajouta vite Canivet pour réparer, il ne faut pas prendre ce qu'on vous raconte du mauvais côté. Il n'y a jamais rien eu à dire sur Mme Hélène, on n'a jamais rien raconté de mal sur elle dans le pays, ça jamais...

Et tout troublé, son œil unique virant sous la paupière, il tendait déjà la main, comme s'il était prêt à jurer.

*
**

Le début de ce premier printemps de paix fut tragique dans les pays dévastés. On eût dit que le malheur s'y était installé, ayant trouvé dans ces champs de ruines un décor à son goût.

Les sinistrés n'avaient rien, ne savaient rien. On attendait.

Tous, en arrivant, étaient pareils à des émigrants qui débarquent dans des terres lointaines. C'était pour eux une vie nouvelle qui commençait. La confiance leur durcissait les bras, et ils voulaient tout de suite se mettre à l'ouvrage, pour en finir plus tôt. Mais leur pauvre effort était si peu de chose dans cette immense chaos que le découragement les prenait vite.

Pour rentrer au pays beaucoup avaient abandonné dans le centre des emplois où ils gagnaient leur vie, et les femmes larmoyaient en parlant

de la maisonnette ou du logement qu'ils avaient quittés pour venir s'enfermer dans une cave.

Plus encore que le dénûment, plus que les intempéries, c'était leur isolement qui les désespérait, cette impression atroce que connurent les soldats au front d'être retranchés du monde, de former, loin du bonheur des hommes, un peuple à part. Personne ne vint à leurs masures pour les encourager, leur dire qu'on travaillait pour eux... Parfois, le dimanche, une file d'autos passaient en cornant sur la route, mais elles ne s'arrêtaient pas. C'était un maréchal ou un ministre qui allaient à la ville distribuer des croix, et les sinistrés couraient le long des voitures, agitant leurs casquettes et secouant les bras, comme les naufragés au navire qui passe...

Un instant, cette France pauvre put croire que la France heureuse l'oubliait. Les journaux de Paris leur apportaient l'écho d'une fête incroyable; on dansait, on s'amusait, on gâchait l'argent. Chaque jour éclataient de nouveaux scandales, avec des gains de dix, de vingt millions. Et eux, gîtés dans des cahutes, se disputaient les boules de pain et les déchets de frigo.

Sous leurs yeux, comme un défi, ils avaient les Chinois, heureux de vivre et les poches pleines, et les gens du district qui ne faisaient toujours rien. Ils auraient pu s'insurger ou bien, à bout de courage, tout laisser là, s'en aller n'importe où... Non. Pas un ne céda, pas un ne repartit.

Privés de tout, se chauffant dans leurs tanières avec des poêles de tranchées, poussant le lit d'un coin à l'autre de la maison quand la pluie avait percé le toit, ne trouvant pas d'eau aux fontaines, la plupart des ruisseaux détournés ou taris, ils s'accrochaient à leur désert avec une sorte de désespoir ou bien d'attente aveugle.

Rien n'eut raison de leur endurance. On rentrait à Craonne, on remuait la terre à Laffaux, Berry-au-Bac commençait à revivre, et à Sancy, où le mur le plus haut se dépassait de la tête, des hommes sortaient les morts des caves pour y dormir.

Voyant ces pygmées s'attaquer aux montagnes de ruines, les paysans déterrer les obus pour faire leurs sillons droits, Jacques se demandait parfois si l'âme des soldats morts ne les animait pas, s'ils n'avaient pas respiré leur courage obstiné, dans le vent du front.

Comme ceux-ci il fallait plier le dos et résister à tout, sans rien savoir. Et le même mot d'ordre résigné : attendre...

Le jour où l'on sut que la loi sur les Dommages de guerre était enfin votée, Crécy fut dans la joie. On se jeta sur les journaux, que les soldats rapportaient de Soissons. Ces colonnes de texte serré que les sinistrés épelaient sans toujours bien comprendre, c'était pour eux la promesse que leurs épreuves allaient finir.

Le jeune architecte reçut bien la visite de vingt habitants qui voulaient se faire expliquer la loi et qui demandaient tous :

— A votre idée, quand est-ce qu'on commencera chez moi?

Chacun ne voyant que sa commune parmi les trois mille cinq cents que les obus avaient ravagées, les gens de Crécy, comme ceux d'ailleurs, étaient convaincus que terrassiers et maçons allaient affluer dès le lendemain, tant il leur semblait impossible qu'on trouvât sur tout le front un bourg plus dévasté que le leur.

Canivet, toujours très bien informé par des « messieurs » de passage » et des « grands chefs américains », généralement motocyclistes, répé-

tait à qui voulait l'entendre que Clemenceau avait dit : « Le Chemin des Dames d'abord » et, pour une fois, tous les sinistrés le croyaient, tant cela leur semblait raisonnnable.

Jacques Le Vaudoyer était si content, — heureux surtout de l'impression qu'il avait eue de travailler, de se rendre utile, d'être quelqu'un, — qu'il ne voulut pas dîner tout seul dans sa baraque ce soir-là et que, pour fêter cette date mémorable, il emmena le jardinier souper à l'auberge.

Pour Canivet, ce repas imprévu prenait des airs de bombance, et il débordait d'une telle joie que, chemin faisant, il invitait tout le monde.

— Venez avec nous, monsieur Etienne, proposa-t-il à un vieux bonhomme assis à l'entrée de sa cave, M. l'architecte paye l'apéritif chez Vauroux.

— Merci bien, mon garçon, répondit le vieux au jardinier, merci bien, mais je ne peux pas...

Il parlait avec difficulté, renversant la tête pour avaler sa salive, comme un canard qui gobe un ver.

— Ça m'ennuie de refuser à un ancien poilu, tu connais mes idées là-dessus, hein? mais jamais on ne me verra chez les Vauroux, ça jamais... Ils ont servi aux Prussiens, ils se sont enrichis avec eux, jamais je ne remettrai les pieds chez ces dégoûtants-là.

— Sacré père La Victoire, riait Canivet à pleine gorge, sa pomme d'Adam, grosse comme un œuf, sautillant le long de son cou maigre. A ! c'est qu'il ne les pas à la bonne, les Fritz!...

— Ne ris pas, continuait le bonhomme qui leva péniblement en s'aidant de deux cannes, je n'avais plus l'âge de tenir un fusil, mais j'en ai vu de dures tout de même... Je lui ai dit, moi, à l'officier, le jour qu'il m'a demandé si j'aimais

le cochon : « Il y en a à deux pattes que j'aime encore moins. » Je lui ai dit ça en face... Et j'ai mangé des glands et des soupes qu'on ne donnerait pas aux chiens, à soixante-dix ans passés. Mais aussi...

Il s'arrêta au milieu de son discours et resta un instant bouche bée, l'œil éteint, se balançant de droite à gauche sur ses deux cannes. Puis retrouvant le fil un instant perdu il acheva :

— Je n'irai pas chez eux, comme je te disais... Et tu vois, ils ont maintenant une belle baraque, eux qui n'avaient avant la guerre qu'une méchante maison de torchis, tandis que moi je dois coucher dans ma cave.

— Allons, ne vous désolez pas, monsieur Etienne, fit le borgne, si heureux de vivre qu'il eût fait ce jour-là des générosités à la terre entière. Votre baraque, je vous la construirai, je vous le promets, toute pareille à la mienne, en attendant que le gouvernement vous rebâtisse... Au plaisir, monsieur Etienne.

Quand ils eurent fait quelques pas, le jardinier prit son air futé, se gonflant la joue avec la langue, comme d'une chique.

— Il retombe en enfance, le père La Victoire, dit-il. C'est dommage, il avait de la conversation, ce vieux-là. Il nous promettait toujours la guerre, par exemple : il a fini par gagner le coquetier.

— Et ce qu'il raconte sur les Vauroux, est-ce vrai?

Canivet ne se compromit pas.

— Euh! s'il fallait écouter tout ce que le monde dit... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont plus aisés que dans le temps... Ceux qui étaient avec eux dans les Ardennes racontent que la femme a fricoté avec les Boches pendant que son mari se la coulait douce dans un camp de

prisonniers civils. Mais hein? je n'y étais pas pour le voir... Et puis voilà, c'est qu'il y a eu de la bisbille entre eux et M. Etienne. Dans le temps il fréquentait la femme Vauroux, c'était sa poule quoi, et pendant la guerre ils se sont fâchés. Alors il n'y a pas moyen de savoir le fin mot.

Autour de la boutique des Vauroux, c'était un va-et-vient de Chinois qui entraient, sortaient et discutaient devant la porte en se montrant leurs emplettes. Les débitants faisaient venir de Paris des bijoux de pacotille, des épingles de cravate, des broches, des petits médaillons en doublé pour les photographies, que les jaunes se disputaient; mais ce qu'ils préféraient, c'était encore la parfumerie. Il y avait sur les rayons, entre les bouteilles d'apéritif, des flacons de toutes les tailles, de toutes les formes, de toutes les couleurs, les plus coûteux enfermés dans des boîtes cachetées et, depuis que les Vauroux tenaient cet article, les souillons de la région, que les Chinois couvraient de cadeaux, empestaient toutes le trèfle rose et le triple extrait de lilas blanc.

A l'intérieur, on s'écrasait devant le comptoir, et la marchande ne savait plus où donner de la tête. Canivet, en habitué, conduisit Jacques dans la pièce du fond, où ils trouvèrent une table. Quelques Chinois buvaient. Généralement ils ne prenaient que du rhum; quelques religieux seuls se contentaient de sirop, mais celui qui faisait le garçon d'auberge connaissait ses clients et apportait à chacun son verre plein, sans qu'on eût besoin de commander.

C'était un gros bouffi, avec de petits yeux sournois, ses cheveux d'un noir luisant séparés par une raie tirée à la règle, et l'on pouvait se demander ce qui, chez ce magot, avait séduit la débitante. On racontait qu'il la battait quand elle ne

lui donnait pas assez d'argent, et le mari, une sorte d'hercule forain, poilu jusqu'aux oreilles, n'avait jamais paru se douter de rien, pas plus qu'au début de la guerre, avant d'être déporté, il n'avait remarqué que son épouse le trompait avec un sous-officier bavarois, ce qui crevait pourtant les yeux du plus indifférent. Quand il avait retrouvé sa femme en 1918, elle avait un enfant de plus, et il n'avait pas compté sur ses doigts, du moins en public, pour contrôler cette paternité. Ses autres enfants, en revanche, quand ils se chamaillaient avec le petit qui n'avait pas quatre ans, ne se privaient pas de l'appeler « sale Boche ».

La petite salle où l'on consommait était ornée de calendriers-réclame et d'estampes chinoises, sortes d'images d'Epinal où des histoires étaient contées. Le jardinier les regarda en détail, demandant des explications au serveur, et celui-ci devait lui répondre des bêtises, car les autres Chinois en riaient aux éclats.

Lorsque la nuit fut complètement tombée, l'affluence diminua dans la boutique, et les deux hommes furent à peu près tranquilles pour dîner, quelques jaunes seulement et quelques sinistrés assis aux tables voisines. On trinquait à la loi nouvelle.

— Place-toi bien, ce soir il y aura foule... dit Canivet en levant son premier verre.

Tandis que leurs concurrents manquaient de tout, les Vauroux, ravitaillés par le camion du camp chinois, étaient montés comme un café de ville. Le jardinier fit honneur à plusieurs marques et, mis en joie, il rappela ses souvenirs. Il ne parla que de la guerre, car, ainsi que tous les simples, c'étaient les seuls événements qu'il eût connus et connaîtrait jamais.

Il fut verbeux, d'abord, mêlant les dates et les gens, et voulant tout raconter à la fois. L'histoire d'un maréchal des logis, qui avait reçu une balle de shrapnell dans le gras des cuisses comme il était aux feuillées, le fit tousser de rire pendant cinq bonnes minutes. Puis il prit de la gravité, et, la tête baissée écrasant les miettes du bout de son couteau, il évoqua sa dernière attaque, à la Maison du Garde. Jacques l'avait entendu dix fois, ce récit du combat de Caumont, en pleine ruée allemande, où le ventre vide, exténués, Anglais et Français chargeaient sur les maxims et tombaient par files entières. Quand il en parlait, le mutilé changeait de mine.

— Mes deux yeux ont vu ça, hein, mais il n'y en a plus qu'un qui se le rappelle...

Heureusement, le pousse-café lui redonna du cœur, et il se mit à imiter toutes les sonneries de trompette de son régiment, attirant le patron par ses « taratata » :

— Alors, on est à la joie aujourd'hui, Canivet, demanda Vauroux, ses manches de chemise retroussées sur ses bras velus.

Aigrement, — la boisson lui chauffait la tête, — le borgne répliqua :

— T'en mêle pas... Tu ne peux pas comprendre, toi, tu n'as pas fait la guerre!

Le débitant haussa les épaules.

— Tu me répètes toujours la même chose, tu sais bien que j'étais prisonnier. Et puis, avec ma classe, j'aurais tout juste gardé les ponts.

La Tatousse, qui allait et venait en essuyant des verres, regarda Canivet de travers.

— Ah! les hommes qui ont fait la guerre ne seront pas commodes, dit-elle à la cantonade. Comme si c'était de notre faute!... Ils voudront

commander, ça se mettra en colère pour un rien, ça sera sanguinaire!

Et s'adressant à Jacques :

— Il y a eu de la misère pour tout le monde allez, monsieur! Quatre ans chez les Boches, ça compte aussi.

— Surtout que nous autres nous n'avons pas touché l'allocation, ajouta le cafetier. Enfin, de vous à moi, est-ce que c'est juste?

Canivet se contenta de secouer la tête sans rien dire, mais, quand les Vauroux se furent éloignés, il railla :

— L'allocation!... Non, ce coup-ci il va fort le cocu.

La grosse revint au bout d'un instant, portant une bouteille de marc qu'elle posa sur la table, avec cinq petits verres, — elle n'oubliait jamais celui de son Chinois, — et annonça :

— C'est ma tournée!

Elle s'assit sur le banc, mafflue, les seins tombants, et regarda le jardinier.

— Ecoute, Canivet, lui dit-elle d'un ton résolu; j'aime mieux te parler franchement que de le garder sur le cœur. Le gamin t'a entendu tout à l'heure, comme tu parlais avec M. Etienne. Tu ne vas tout de même pas construire une baraque à ce vieux saligaud-là?

Jacques s'aperçut à propos qu'il n'avait pas de feu, et il se leva de table pour n'être pas mêlé à la discussion. Il alluma une cigarette et vint se coller le front à la fenêtre, fumant à petites bouffées.

La nuit était funèbre; on la devinait glacée. Lorsqu'il se faisait un instant de répit dans la baraque, on n'entendait plus rien, que des pas sonores sur la route, martelant la terre durcie. Il régnait sur le bourg un grand silence obscur...

— Qu'est-ce que je fais ici? se demanda soudainement le jeune homme, envahi par une détresse sans cause.

Le vent, à coups d'épaule, ébranlait la baraque qui craquait de toutes ses planches. Tout à l'heure, il faudrait s'enfoncer dans cette obscurité, trébucher, tâtonner, et il irait retrouver sa maison vide, son lit froid. Jamais il ne s'était senti si seul.

— Qu'est-ce que je fais ici?

Son sort serait-il donc toujours de vivre à l'aventure, sous des toits branlants, au milieu de pauvres gens que la douleur assomme et que la joie fait brailler. La guerre ne le lâcherait donc jamais... Mêmes hommes, même décor... N'était-il pas au cantonnement, un soir de montée en ligne? Ces pas dans la nuit, n'était-ce pas la rumeur d'une relève? En se retournant, n'allait-il pas reconnaître les camarades, roulant leur couverture et bouclant la musette?...

Cette illusion devint si gênante, si précise, qu'il s'éloigna hâtivement de la fenêtre et revint s'asseoir.

La cantine était encore plus triste que la route. Une lampe au verre cassé l'éclairait en fumant, et l'on ne distinguait que les visages rapprochés du jardinier et de la débitante, tout le reste noyé dans l'ombre. Sur les bancs, des corps étaient tassés, lourds de fatigue... Jacques eut la sensation que son habit de bourgeois devait jurer au milieu de ces hardes d'ouvriers.

— Allons, il est l'heure, dit-il en sortant son porte-monnaie.

Le petit dernier de la Tatousse, accroupi devant le comptoir, dormait à poings fermés, barbouillé de réglisse. Il avait une figure blême d'enfant mal venu, mal allaité et poussé dans les

caves. Vauroux le réveilla en le poussant du pied.

— Certainement, ce petit n'est pas de lui, dit en sortant Jacques au jardinier.

Devenu plus indulgent, sans doute à cause du marc, Canivet eut un geste de pardon.

— Vous savez, elle n'est pas la seule qui ait frayé avec les Boches. C'est triste à dire, mais j'en connais d'autres.

Puis, quelques pas plus loin, essuyant son œil clos que le vent faisait couler, il jugea, débonnaire :

— Que voulez-vous, quatre ans c'est long, et la femme est la femme!

IV

— C'est un pays foutu, je vous dis, archi-foutu!

Et M. Gagneux heurtait le sol avec sa canne, comme pour y planter son idée. Haut en couleurs, les sourcils drus, le visage barré d'une forte moustache blanche, M. le maire de Crécy, gros cultivateur du canton, n'était pas de ceux à qui l'on tient tête. Arrivé du matin, il venait de parcourir les ruines, en commençant par sa ferme anéantie; il avait battu les champs sans seulement arriver à reconnaître la limite des siens, sur le Coteau des Vignes il s'était déchiré à des chevaux de frise, le ruisseau qui alimentait son abreuvoir avait disparu sans laisser de trace, et courroucé, rouge de colère, M. Gagneux aurait voulu envoyer au diable tout ce qui restait.

Il sacrait, ricanait d'un air furieux, et, quand un habitant lui posait une question, il répondait d'une voix rogue en haussant les épaules, comme si tout le monde était un peu responsable de cette dévastation :

— C'est une paix de j...-f... que nous avons signée, grognait-il dans sa moustache. Il fallait entrer en Allemagne et en faire autant, mettre le feu partout.

Puis il s'arrêtait et montrait du bout de sa canne la grande rue bordée de décombres.

— Mais regardez cela! Jamais le gouvernement n'aurait dû permettre aux habitants de rentrer! On ne force pas des hommes à vivre comme des chiens!

Les sinistrés — une douzaine qui s'étaient mis à le suivre — se reprenaient à désespérer en l'écoutant. Depuis qu'ils étaient de retour, cette misère leur était devenue familière; ils s'étaient faits à leurs taudis, ils ne voyaient même plus leurs ruines, tant leurs yeux les avaient regardées; aucun même n'avait dû remarquer qu'avec leurs habits frottés aux murs, leurs casquettes qu'ils ramassaient dans les plâtras, ils devenaient de jour en jour neutres et gris comme leurs pierres. Brusquement tout cela leur apparaissait, et ils comprenaient que rien au monde ne pourrait refaire une commune de ce chaos, des champs de ce désert.

— C'est vrai, approuva Canivet, pour qui le dernier qui parlait avait toujours raison, je me demande ce qu'on est revenu faire ici.

M. le maire se retourna vers lui :

— Eh bien! qu'on nous paye, sacrédié! cria-t-il, qu'on nous rembourse tout et on s'en ira!

Il secoua la tête et promit :

— On va voir ça. Il ne faut pas que les sinistrés se laissent tondre, ah! ça non!

Après quoi, ayant salué son monde, il s'éloigna avec Mlle Fargeton l'aînée, la seule de toute la commune, et peut-être du canton, dont quatre années de guerre eussent, par miracle, épargné la maison.

— C'est encore bon que vous me receviez chez vous, lui disait-il du même ton bougon. Tout le reste est foutu, ma pauvre Malvina, archi-foutu!

Les sinistrés, bras ballants, les regardaient s'éloigner, n'ayant plus de courage à rien. L'un d'eux grommela en montrant la vieille fille :

— Il n'y a jamais eu de la chance que pour elle, cette vieille bique-là. Sa pauvre sœur n'avait qu'un petit pavillon, il est démoli, et elle qui avait hérité de la villa, elle s'en tire avec des tuiles en moins.

— C'est même pas naturel, suggéra un autre.

Et Canivet de renchérir, histoire de dire quelque chose :

— Elle devait faire de l'espionnage.

Cette tournée avec le maire avait démoralisé le jardinier. Il devait, cet après-midi-là, achever de déblayer son jardin pour planter de la pomme de terre, mais il était accablé d'avance, et lui qui, le matin même, parlait de bêcher tous les potagers de Crécy, n'aurait seulement plus voulu déplacer un caillou. A quoi bon?

— Archi-foutu! répétait-il à son tour, s'en allant seul le long du chemin de halage.

Avisant un camarade qui reclouait son toit de carton, grimpé sur une échelle, il lui cria :

— T'en as de la santé!... Il ne faut plus rien faire!... Que le gouvernement nous rembourse, et on s'en ira!...

Il tint les mêmes propos décourageants à Didier Roger, qu'il croisa sur la route, et le fermier de Marouval l'ayant questionné, il lui rapporta tout ce que le maire avait dit :

— Il a raison, M. Gagneux, ajouta-t-il, il n'y a qu'à tout planter là et s'en retourner en France... Enfin, soyez juste, où voulez-vous que je jardine, dans un fouillis pareil?

— Faites autre chose, lui conseilla le cultivateur qui souriait du coin des lèvres. Je vous l'ai déjà dit, pendant plusieurs années il y aura de

l'argent à gagner avec ses bras, dans les Régions. Le jardinage ce sera pour plus tard, c'est moins pressé.

Mais le borgne, buté, secouait la tête :

— Non. Ça n'est pas à mon âge qu'on change de métier. Il n'y a qu'à faire ce que dit le maire : que le gouvernement nous rembourse et on s'en ira...

Plus obstiné à mesure qu'il en parlait, se montant la tête à lui-même, Canivet se dirigea vers le débit des Vauroux. Il n'avait pas un sou en poche, mais il espérait bien trouver un Chinois généreux; sinon il en serait quitte pour aller dire un petit bonjour à M. Etienne, qui avait toujours du vin chez lui. S'offrir seulement un verre, il n'y fallait pas songer : il restait tout juste dix francs à sa mère pour finir le mois.

La Tatousse, en le voyant entrer dans la baraque, manifesta une joie qui le surprit.

— Ah! te v'là, Canivet. Eh bien! tu peux te vanter de tomber à pic. Viens par là qu'on te parle.

Avant même d'entrer dans la pièce voisine, Canivet savait qui il allait rencontrer : il avait reconnu la voix de M. Labadou. Quand celui-ci était quelque part, tout le voisinage était au courant, car, sitôt la porte poussée, au lieu de parler de dommages, de dossiers, d'expertises, comme c'était son état, il se mettait à chanter, un sourire dans sa barbe toulousaine et la main sur le cœur.

Les autres hommes d'affaires sentaient tous l'usure et le protêt : lui respirait la joie. Il faisait rire les enfants, appelait le premier venu « mon bon ami », offrait aux femmes d'apporter les commissions de Soissons sur le guidon de sa bicyclette et, sans se faire prier, sans même

qu'on le lui demandât, il vous chantait tous les morceaux de son répertoire.

Chez ces sinistrés privés de toute distraction, une visite de Labadou était une joie, un événement, et il avait assurément recruté plus de clients avec sa voix de ténor que ses concurrents avec leur jargon de juristes véreux. Il était d'ailleurs le plus madré de tous.

En apercevant le jardinier, M. Labadou, renversé sur sa chaise, le visage éclairé d'un sourire cordial, s'écria :

— Eh! eh! voilà notre compagnon!

Puis aussitôt, levant son verre, il entonna à pleine gorge, comme dans *Roméo :*

Soyez le bienvenu, ami, dans ma maison!

En d'autres circonstances, Canivet eût été ravi de cet accueil, mais il était dans ses mauvais jours.

— Vous l'avez gai, bougonna-t-il. On voit bien que vous n'êtes pas sinistré.

Vauroux, attablé, en bras de chemise, baissa la tête et se gratta la nuque, trouvant que la discussion s'engageait mal; mais M. Labadou, au contraire, jugea ce début excellent. Un homme découragé, il le savait par expérience, se laisse rouler plus vite qu'un autre. Il se garda donc bien de réconforter le borgne. Prenant d'une poignée sa barbiche de Tartarin, il proféra d'une voix dramatique :

— C'est vrai. Ça va mal! Ça va très mal!... Les sinistrés ne sont pas au bout de leurs épreuves!

Ce que Tatousse approuva d'un gémissement. Ayant fait asseoir le jardinier, la grosse se laissa tomber à son tour sur un tabouret qui disparut sous elle, puis, ayant consulté M. Labadou du regard, elle commença :

— Ecoute, Canivet, t'as maintenant deux maisons, la tienne et celle d'Amédée qui hérite de son père et dont tu es le tuteur. Vous n'avez pas besoin de deux maisons pour vous trois, hein? Alors, si tu veux, on t'en achète une avec tes dommages. Ça te va-t-il?

Canivet fut tout de suite sur ses gardes. Il se tourna vers Vauroux silencieux.

— T'as donc besoin d'une maison de six étages que tu veux racheter des dommages aux autres? demanda-t-il d'un ton désagréable.

Le débitant meugla sans lever les yeux :

— Euh!... Qu'on ait de la place, quoi...

— Mais à quoi ça t'avancera d'avoir des dommages en plus si on ne construit personne? insista le borgne.

Cette fois M. Labadou intervint :

— Permettez, mon bon ami, c'est tout à fait différent. Les bâtiments nécessaires à la reprise de la vie économique vont passer avant les autres. Il va falloir des auberges pour nourrir et loger les ouvriers qui viendront.

Le nez de Canivet se plissa :

— Ah! murmura-t-il. Vous allez faire hôtel, maintenant. Il n'y a pas, vous avez de la chance!

Cela lui mettait dans la bouche un goût d'amertume que ce fainéant velu, qu'il avait connu gueux comme l'hospice, parlât maintenant de s'acheter des maisons. Il trouvait le sort injuste.

La débitante avait signe fait à son Chinois d'apporter des verres, mais le jardinier repoussa le sien.

— Non, je ne prends rien.

— Allons, Canivet, insista la grosse, tu ne vas pas nous faire affront. Juste pour trinquer.

Lâchement il se laissa verser du marc. Puis,

ayant bu une gorgée, il enferma le petit verre dans sa main terreuse et se mit à humer l'alcool, décidé à ne pas parler le premier. Ce fut encore Tatousse qui attaqua.

— Eh bien! qu'est-ce que tu dis de ce beau projet?

Canivet ne se livra pas.

— Je ne dis rien. Je ne sais seulement pas quelle maison que vous parlez d'acheter, si c'est la mienne ou l'autre.

— Comme tu voudras, poussa lourdement Vauroux. La tienne si ça te plaît mieux. On te laissera même le terrain, tiens, puisque c'est pour remployer les dommages ici...

L'homme d'affaires fit semblant de s'inquiéter.

— Ne vous emballez pas, monsieur Vauroux. Je vous ai prévenu; la Commission cantonale n'en donnera pas cher de ces bicoques-là.

— Ça c'est sûr, appuya Tatousse. Une méchante maison sans grenier, tu ne perds pas grand'chose, va...

Ces appréciations sur son bien désobligèrent le jardinier.

— Si ça ne vaut rien, il ne faut pas me le prendre, maugréa-t-il. Je ne demande rien à personne.

La débitante rapprocha son tabouret.

— Ne te fâche pas : on discute... C'est pour te dire que ta maison, aussi bien que la nôtre, ça n'est pas des choses à rapporter des mille et des cent.

— Tout de même, discuta le borgne, ça aura son prix, plus tard, une fois reconstruit.

La bouche de M. Labadou prit soudain un pli amer.

— Une fois reconstruit! s'écria-t-il en levant

au plafond ses mains aux ongles noirs. Le verrons-nous jamais?

Canivet le regarda de travers.

— Si je ne dois pas le voir, ils ne le verront pas non plus. Alors pourquoi qu'ils veulent racheter?

— Différent, mon bon ami, tout à fait différent, je vous l'ai déjà dit. Reprise de la vie économique...

Cette formule en imposa à Canivet, qui ne trouva rien à répliquer. L'homme d'affaires mit à profit cet avantage.

— Il faut penser à l'avenir, reprit-il cette fois d'une voix de basse, en joignant deux énormes sourcils noirs. Si le gouvernement fait faillite et qu'on soit obligé d'arrêter les réparations, ça vous fera une belle jambe d'avoir dans votre poche un titre de dommages. Et votre neveu, est-ce que vous y pensez? Il n'a plus que vous au monde, ce pauvre petit Barnabé...

— Amédée, corrigea le mutilé.

— Oui, Amédée, parfaitement... Si vous vendez, il vous reste tout de même une maison pour loger la famille, et, si les affaires tournent mal, vous avez au moins une jolie petite somme de côté qui vous permet de vous retourner.

Ces paroles tombaient sur un terrain bien préparé : Canivet, en quittant le maire, n'était pas dans ses jours d'optimisme.

— Oui, ça sera peut-être long à reconstruire, reconnut-il.

— Si ça sera long! ricana M. Labadou. Ah! mon pauvre ami!

— Ça n'est pas nous qui en verrons la fin, grogna Vauroux.

Debout derrière le débitant, le Chinois eut un rire pointu : il avait des yeux de chat en regar-

dant Canivet. Le jardinier était ébranlé. Il but lentement, puis il parut se décider :

— Alors, dit-il à Vauroux en s'essuyant la moustache d'un coup de manche, M. Labadou parlait tout à l'heure d'une jolie petite somme : dis voir ton prix...

— Il y a somme et somme, hein, commença à chicaner le débitant.

L'homme d'affaires heureusement s'interposa:

— Parlons sérieusement, fit-il en sortant des papiers de sa serviette. A combien évaluez-vous votre maison?

La question embarrassa le jardinier.

— Je ne peux pas dire au juste. Mon dossier n'est pas encore prêt... Il faudrait voir.

— Tout de même, vous avez bien une idée?

Canivet se tortillait. Cela l'ennuyait de donner un chiffre.

— J'en ai parlé à M. Le Vaudoyer, finit-il par dire. Eh bien! il compte dix mille francs valeur 14.

Les deux Vauroux sursautèrent sur leurs tabourets.

— Dix mille! Il se moque de toi ton architecte, s'emporta le mari.

— L'argent ne lui coûte pas cher, railla la grosse.

Le mutilé fut sur le point de se fâcher.

— Si c'est trop cher, laissez-le! J'en trouverai d'autres. Je ne cours pas après l'argent : j'ai ma pension. Parce que j'ai fait la guerre, moi...

— Toujours « ta » guerre, lui reprocha doucement la débitante.

M. Labadou se fit conciliateur.

— Croyez-moi, mon bon ami. Pas d'exagérations! Il y a des milliers de sinistrés comme vous, ne l'oubliez pas... Que chacun enfle ses

dommages seulement un peu, et c'est la banqueroute, l'impossibilité de reconstruire... Soyez raisonnable, nous n'avons pas le droit de saigner notre pays.

Malgré toute son adresse, M. Labadou, cette fois, s'y prenait mal. Canivet n'aimait pas les déclarations patriotiques et surtout dans la bouche de ceux qui ne s'étaient pas battus.

— Le pays, répliqua-t-il sèchement, je lui ai donné mon œil, ça n'est pas une raison pour que je laisse ma maison pour rien.

— Rieng! s'écria le ténor avec un accent du midi qui fit résonner le mot comme un coup de cymbale. Qui vous a dit qu'on ne voulait rien vous donner. Ah! mais non, chacun son dû!... Tenez, nous n'allons pas marchander. On vous donne cinq mille francs...

Canivet se leva si brusquement qu'il fit tomber son tabouret. Sa petite taille redressée, il les toisait tous trois avec colère.

— Cinq mille!... Vous n'avez pas honte?

Mais déjà M. Labadou l'avait repris par la manche et l'obligeait à se rasseoir, tandis que le Chinois, sournoisement, remplissait les verres.

— Quelle soupe au lait, ce bon ami! sourit l'agent d'affaires. On dit cinq mille, mais on peut discuter.

Ils discutèrent en effet, par cent francs, par cent sous, les mares qu'on lui servait coup sur coup rendant le borgne plus lésineur au lieu de le pousser aux largesses. Plus d'une fois il eut envie de se lever, de leur crier ce qu'il avait sur le cœur et de s'en aller en claquant la porte; mais au dernier moment il se souvenait que sa mère n'avait plus que dix francs pour finir le mois, il réfléchissait aussi qu'il ne lui restait seulement pas quarante sous dans sa poche pour

payer ses petits verres, s'il s'avisait de sortir en faisant le fier-à-bras et que Tatousse le rappelât. Alors il grommelait ses injures entre ses dents serrées et il ne se levait pas.

D'ailleurs, peu à peu, il se laissait gagner par la sombre éloquence de M. Labadou, qui ne prédisait que des catastrophes. Le jardinier se souvenait de ce qu'avait dit M. le maire, et il commençait à se demander si, en vendant, ce n'était pas lui qui allait faire une bonne affaire.

Voyant qu'il fléchissait, M. Labadou sortit de son portefeuille un billet de mille francs, qu'il mit sous le nez du borgne.

— Regardez, est-ce que ça ne vaut pas mieux qu'un titre de créance que vous attendez des années?

Le billet de mille éblouit Canivet : c'était le premier qu'il voyait. Il l'examina un bon moment avec respect, puis de plus près, avec un rien de méfiance : il aurait cru que pour la somme il devait être beaucoup plus grand. Il le rendit enfin, à contre-cœur. Puis il se secoua :

— Ça n'est pas tout ça, dit-il en se relevant. Je ne veux rien faire sans demander à la mère.

Sentant la partie gagnée, M. Labadou l'approuva :

— Très bien... il faut consulter la maman... Quel bon cœur, ce Canivet!... Tenez, je vous accompagne.

Ils sortirent, et le ténor, agitant son chapeau, lançait à pleine gorge le fameux contre-ut de *Guillaume Tell :*

Suivez-moi! D'un monstre perfide
Trompons l'espérance homicide,
Arrachons Guillaume à ses coups!

La mère de Canivet avait toujours été d'avis de vendre une des maisons, si l'on offrait un bon prix des dommages, mais devant une offre ferme elle trouvait des objections, et il fallut à M. Labadou toute son astuce pour lui faire accepter le chiffre de six mille deux cent vingt francs.

— On vous laisse le terrain avec, madame, pensez donc!

La vieille demanda au petit Amédée s'il aimerait mieux, plus tard, avoir une maison ou de l'argent; mais le gamin répondit en pleurnichant qu'il voulait toujours rester avec grand'mère.

— Il ne sait pas, c't'enfant! larmoya la pauvre femme.

— Pauvre petit être! s'attendrit M. Labadou. Est-ce que ce n'est pas votre devoir de mettre quatre sous de côté pour lui s'il vous arrivait malheur?

Ce dernier argument fut convaincant : on décida de signer le lendemain.

— Eh bien! vous voyez, dit le ténor d'un air guilleret. Ça n'est pas plus difficile que ça, et tout le monde est content...

Cependant, quand l'agent d'affaires l'eut laissé seul, Canivet fut repris par son indécision. Il alla chez Jacques pour lui demander conseil, mais l'architecte était justement à Vailly. Il serait bien allé consulter M. Etienne, mais, connaissant les sentiments qu'il nourrissait pour les Vauroux, il n'osa pas. Alors il traîna dans Crécy, les mains dans les poches et le nez au vent, tout soucieux, ruminant le pour et le contre. Il s'arrêta un bon moment devant les ruines de sa maisonnette, comme s'il avait cru pouvoir y puiser une inspiration; cela lui faisait tout de même

gros cœur de la vendre. Enfin, tout désemparé, il rentra chez lui.

— Tu vois, dit-il à sa mère, c'est bien malheureux qu'André Delbos ait été tué. Avec un copain comme celui-là, j'aurais été sûr de ne jamais faire de bêtise.

La vieille, accroupie sur son lit, ne leva pas la tête.

— Ah! mon pauvre garçon, fit sa voix chevrotante, si tous ceux qui se sont fait tuer étaient encore là!...

*
**

M. Labadou était arrivé le premier à Crécy pour proposer ses bons services aux sinistrés, entre deux grands airs d'opéra, mais les concurrents ne furent pas longs à surgir.

Dès que la Loi des dommages fut votée, un fumet d'argent se répandit sur la France, sur l'Europe, et les narines se tendirent... Les milliards allaient affluer dans la zone dévastée, il y avait là des centaines de milliers de malheureux qui, subitement, allaient devenir riches et ne sauraient ni comment obtenir leur argent, ni comment rebâtir leurs maisons; il n'était pas de si pauvre diable qui brusquement ne fût bon à tondre.

C'était comme une fabuleuse peuplade d'héritiers qui allait soudainement sortir de la caillasse.

Tous les tripoteurs, les riches comme les claquedents, tout ce que la France comptait d'agents d'affaires marrons, d'ex-huissiers en savates, d'avocats de justice de paix sans pratique, de métreurs sans ouvrage, toute cette lie s'abattit sur l'ancien front avec les gros entrepreneurs qui voyaient poindre la fortune et les

courtiers qui venaient rafler les dommages pour le compte des usiniers. Ce fut comme une pluie de hannetons quand un gamin secoue l'arbre.

Ils se jetèrent sur les grandes villes d'abord, où l'on trouvait à brasser plus d'affaires qu'on ne pouvait; puis les centres débordèrent, et cette écume envahit les campagnes. On les vit dans les chefs-lieux, les bourgs, les villages, et il n'est pas de trou perdu, avec sa douzaine de sinistrés gîtés dans les caves, qui ne reçût un jour son agent-conseil ou son architecte véreux, dont certains arrivaient comme des charlatans, grimpés dans des camions agencés en bureau, les trois meubles vissés au châssis et une enseigne sur calicot ornant la bâche.

Les sinistrés, abasourdis, reçurent tous ces gens-là comme des sauveurs. Le paysan, qui se méfie de tout le monde, se sentit en confiance devant ces hommes de loi; beaucoup les prenaient pour des fonctionnaires délégués par le gouvernement, et ils signaient tout ce qu'on voulait, ils approuvaient, ils s'engageaient, ils payaient même d'avance, eux qui ne possédaient autant dire rien et de qui tout autre n'aurait pas pu tirer un sou.

Partout s'ouvraient d'étranges boutiques et on lisait au-dessus des portes :

Estimation de dommages de guerre;
Constitution de dossiers;
Expertises-Litiges.

Comme ces corbeaux se faisaient donner un du cent pour dresser le dossier, ils ne trouvaient jamais le chiffre des dommages assez élevé. Ils traversaient le pays pour la première fois, ils ne savaient des maisons détruites que ce qu'on

leur en disait, ils pouvaient tout au plus jeter un coup d'œil sur quatre murs en ruines ou feuilleter les titres d'achats et les mémoires d'entrepreneurs, s'ils existaient encore, mais cela leur suffisait pour voir grand.

— Comment, dix-sept mille francs seulement votre maison? Mais c'est insuffisant! Songez donc qu'on vous réduira le chiffre à la Commission cantonale. Nous allons mettre vingt-cinq mille... Les meubles, on peut aller à six mille cinq. Avec les arbres fruitiers nous arrivons à trente-deux mille valeur 14, peut-être cent cinquante mille, valeur de remplacement... Ça vous va-t-il? Vous n'oubliez rien?... Pas de réquisitions, de prélèvements en nature, non? Signez ici... Signez là... Ça va bien... Cela fait trois cent dix francs pour mes honoraires. Merci beaucoup! A votre tour, monsieur...

Les sinistrés, qui faisaient queue comme chez le coiffeur, en avaient les larmes aux yeux, de rencontrer des experts si généreux. Et quand la Commission rognerait leur demande, l'agent d'affaires serait loin...

Jacques Le Vaudoyer constitua bien lui aussi des dossiers, et sans demander un sou d'avance, mais les sinistrés préféraient s'adresser ailleurs : on le trouvait trop juste dans ses estimations. Canivet calcula qu'en demandant à un autre, il aurait pu réclamer le double pour la maison d'Amédée.

Alors que les honnêtes gens hésitaient encore à quitter leurs affaires pour venir sur l'ancien front, tous ceux qui n'avaient rien à perdre, les risque-tout, les mercantis de la basoche, les agioteurs du bâtiment étaient déjà sur place.

Il naquit en quelques mois plus d'architectes que les écoles n'en avaient jamais formé, géo-

mètres d'occasion, commis chassés de partout et de prétendus vérificateurs qui n'avaient jamais tenu un tire-ligne ni ouvert une Série. Parés de leur titre pour seul bagage, ils se répandirent dans les pays dévastés, et, comme ils étaient les premiers à promettre des maisons, des sinistrés naïfs se disputaient leurs services, prêts à signer tout ce qu'on voudrait pour passer avant les autres.

Les trafiquants de dommages aussi battaient la zone rouge. Sur tous les murs on lisait des affiches : « J'achète dommages de guerre »; le moindre chef-lieu de canton avait son échoppe où l'on en tenait commerce, et des vignerons maintenant sans vignes, des champignonniers sans ouvrage, des habitants d'avant la guerre qui ne voulaient pas rentrer se dépêchaient de vendre, croyant que les prix allaient baisser.

L'activité renaissait cependant partout, le district lui-même commençait à s'agiter. Sur la grand'route, on voyait dès le matin défiler des voitures qui amenaient des matériaux aux T. P. U.; puis, la nuit tombée, le roulement reprenait dans l'autre sens : c'étaient alors les camions des pillards qui venaient s'approvisionner d'outils, de tôle ondulée, de rouleaux de fil de cuivre qu'on trouvait par monceaux dans des parcs militaires, sans un soldat pour les garder.

Toute cette clique animait les ruines, après des mois de solitude. Les Kabyles, qui débarquaient par wagonnées, traînaient de ferme en ferme, cherchant de l'embauche; les équipes de monteurs portugais édifiaient partout des baraques; sur les voies détruites de Pontavert et de Reims, les prisonniers allemands reposaient les rails et construisaient les gares; dans la campagne, des terrassiers de toutes les couleurs pel-

letaient et cisaillaient. Seuls, au milieu de cette agitation, les Chinois ne perdaient rien de leur tranquillité. Le parapluie ouvert, assis en rond autour d'un feu de bois, si chaud que fût le soleil, ils regardaient travailler les autres en fumant dans leurs petites pipes des graines d'œillette, qu'ils allaient voler dans les champs, sur l'autre rive de l'Aisne.

Pourtant, malgré tout ce branle-bas, on déblayait à peine et l'on ne construisait toujours rien. Le Service des travaux de première urgence, dont le seul titre devenait une dérision, ne s'était même pas occupé de recouvrir les quelques maisons réparables, et ce qui restait du pays s'effritait un peu plus tous les jours .

Le district n'avait bien fait qu'une chose : ses propres baraques. Quand le commandant estima qu'il avait assez de bureaux et de magasins de toutes sortes et que le bungalow qu'il s'était fait installer à flanc de coteau fut aménagé jusqu'au dernier clou, il trouva encore quelque chose à faire de plus urgent que les retapages qu'on lui demandait : il exigea un atelier de réparations pour ses voitures, puis une forge, puis une scierie pour débiter le bois. Pendant ce temps, les sinistrés attendaient toujours qu'on travaillât pour eux. Il fallait une journée de démarches pour obtenir un cent de clous et si l'on réclamait des travaux sérieux, c'était alors une telle série de formalités et de paperasses que les employés ne s'y retrouvaient plus eux-mêmes.

Comme il en était ainsi tout le long de la zone dévastée, le scandale finit par éclater. Des populations manifestèrent au passage d'un ministre, on signa des protestations, les journaux s'en mêlèrent, et le gouvernement, inquiet de cette exploration, finit par prendre la mesure que tous

les sinistrés réclamaient : on supprima le S. T. P. U.

La joie des habitants ne fut pas de longue durée. Le S. T. P. U. était dissous, c'est vrai, mais on avait créé, par le même décret, le Service des travaux d'Etat, lequel était installé dans les mêmes baraques, avec le même personnel et les mêmes pouvoirs, si bien qu'il n'y avait, en somme, rien de changé, que les initiales sur les paperasses et le titre sur le panneau de l'entrée. A Crécy, la réforme la plus sérieuse fut que le commandant, au lieu de garder l'uniforme, s'habilla désormais en civil.

On construisait bien dans les environs, mais seulement pour les riches, et les beaux blocs de pierre qui sortaient des carrières étaient pour les usines. Les sinistrés en éprouvaient bien quelque amertume, mais quand le fils Josset passait, ganté de clair et tête nue, au volant de son automobile, ils le regardaient seulement avec envie, songeant que sa famille devait toucher plus de dix millions de dommages.

Jacques Le Vaudoyer, qui reconstruisait la première usine de Josset dans le faubourg Saint-Wast, était fier de la voir grandir si vite et dépasser les autres. Souvent, le samedi, il faisait faire un crochet à la camionnette de Didier pour montrer à sa femme la nef rouge des ateliers, dont les minces arceaux peints au minium se détachaient sur le ciel.

Ce qui intéressait le plus la jeune femme, c'était de savoir que son mari toucherait cinq pour cent d'honoraires.

— Dans le fond, lui disait-elle souvent, tu ne gagnes pas grand'chose jusqu'ici.

Elle ne le lui reprochait pas, mais elle le faisait remarquer,

Quand ils constituèrent leur dossier de dommages, Jacques observa combien elle avait l'esprit pratique et tenait à l'argent. S'il l'avait laissée faire, elle eût doublé son évaluation, et, même en diminuant celle-ci, la somme qu'elle demandait était encore exagérée.

— Les autres le font bien, pourquoi ne le ferais-je pas? répondait-elle aux observations de son mari.

Hélène venait régulièrement chaque samedi, restant souvent jusqu'au lundi matin, et les semaines passaient si vite que Jacques n'avait plus le temps de sentir son exil. Depuis l'été, il ne toussait plus et il pouvait maintenant monter à Marouval sans être obligé de s'arrêter à mi-côte, à bout de souffle et le cœur battant.

Plus jamais il n'avait prononcé le nom d'André Delbos. Il avait bien un peu pensé à ses parents, dont la mère de Canivet lui avait dit la misère, mais ce souvenir aussi s'était effacé. En somme, il ne les connaissait pas...

Un après-midi qu'il passait devant l'église, Jacques entra. Tout était déblayé, les matériaux en pile d'un côté, les gravats en monceau de l'autre. Sur le grand chantier nu, les piliers trapus, hachés de cicatrices, offraient encore leurs puissantes épaules, qui ne soutenaient plus rien. L'arc du portail, tendu dans le vide, comme un bras, laissait pendre à son extrémité une guirlande d'herbes sauvages. Tout autour de ces ruines s'étendait le cimetière de Crécy, bouleversé par les obus.

Il ne restait plus trace du calvaire; pas un arbre non plus. Toutes les pierres tombales étaient fendues et l'on apercevait, en tas, des croix brisées, des couronnes, des entourages de

fonte... Au bout, quelques tombes fraîches avaient été creusées : des soldats.

Comme Jacques revenait sur ses pas, une femme agenouillée se releva et se tourna vers lui. Croyant la reconnaître, il lui dit bonjour. La femme, une vieille dont les mèches grises dépassaient la capote, lui répondit d'un mouvement de tête, sans un mot.

Elle dévisagea un instant le jeune homme et ses yeux lentement se mouillèrent, son menton se mit à trembler. Puis, toujours muette, elle montra la dalle où elle venait de prier, et vite elle s'éloigna, presque courant.

Jacques s'était penché sur la pierre, et, d'un trait, il lut l'inscription : « Famille Delbos ». Tout de suite il comprit que c'était la mère, et en même temps il se rappela où il l'avait vue : c'était cette femme en deuil qui les avait regardés un dimanche, Hélène et lui, avec tant d'insistance, comme ils sortaient de la messe.

Il était devenu très pâle, et comme la pauvre femme, arrivée à la rue, se retournait, il la salua bien bas, en s'inclinant.

Le samedi qui suivit, Didier Roger remarqua que son ami Le Vaudoyer était moins gai que d'ordinaire en allant chercher sa femme à Soissons. Durant le trajet, ils se parlèrent à peine.

Hélène arrivait par le train du soir et, en attendant l'heure, les deux hommes se promenèrent devant la gare. La nuit tombait; lentement, l'avenue rapprochait ses deux berges de ruines. Bientôt, tout se confondit. Pas un réverbère ne s'allumait. La devanture d'un marchand de vins faisait seule une tache jaune dans cette obscurité. La ville, à demi morte, cachait ses lumières et taisait ses bruits comme si la discipline des quatre années de guerre durait encore.

Une femme les reconnut :

— Bonjour, messieurs.

C'était la pâtissière, chez qui Jacques achetait parfois des gâteaux. Elle aussi venait attendre quelqu'un.

— Et le commerce, ça va? demanda Didier Roger, pour parler.

— Moins bien que pendant la guerre, répondit naïvement la marchande.

Elle était rentrée à Soissons en 17, après le repli allemand, et les souvenirs qu'elle conservait de cette époque avaient effacé tout le reste dans sa mémoire. Journées animées et terribles.

Elle avait ri dans sa boutique et tremblé dans sa cave, connu l'amusement et le danger, partagé la joie bruyante des popotes, vécu dans le brouhaha, au milieu des soldats, et c'était, dans sa vie fermée de provinciale, quelque chose de fulgurant comme un éclatement d'obus.

— Ce que les soldats pouvaient être gourmands, c'est à ne pas croire! Il fallait les voir, tout tannés, encore pleins de boue, manger de pleines assiettes de babas. De vrais gamins!... Figurez-vous que, des tranchées, les officiers envoyaient leurs cyclistes acheter de la pâtisserie!

Jacques, qui connaissait déjà toutes ces histoires, écoutait distraitement. Elle parlait avec une admiration encore vibrante des représentations qu'on donnait au théâtre. Jamais la petite salle n'avait contenu tant de monde.

— C'était superbe. Et toutes ces autos qui arrivaient avec leurs phares allumés... Seulement, un soir, les boches se sont doutés de quelque chose et ils se sont mis à tirer. La concierge a été tuée par une torpille. C'était bien dommage.

On ne pouvait pas savoir si c'était la mort de la concierge qu'elle regrettait ou sa soirée perdue... Mais on entendit le sifflet du train et, vite, on courut sur le quai.

— Bonjour, ma grande!...

Jacques tendait la main à sa femme pour l'aider à descendre, quand il aperçut Julien Becker qui se levait péniblemnt, et cela le contraria. Il n'aimait pas le frère d'Hélène. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'aspect malveillant, que des ambitions avortées avaient aigri. Il affichait bien une certaine sympathie pour Jacques, mais c'était encore par rancune, en sou-

venir du premier mari de sa sœur, qu'il détestait. Jacques embrassa Hélène sans chaleur et serra rapidement la main de son beau-frère.

Dans la camionnette que la chaussée dépavée faisait sauter, Julien ronchonnait, meurtri à chaque cahot.

— Je suis dans un bel état!... Les reins comme de la pierre ponce!... Leur saleté de guerre!

C'était la guerre, en effet. En 1915, par peur d'être repris dans le service armé, il s'était donné de l'entérite en se gorgeant de moutarde et de fruits verts, il avait augmenté son albumine en ne mangeant que ce qu'on lui défendait, il buvait même du vinaigre pour se donner des vomissements, si bien qu'à sa deuxième visite on l'avait réformé. Mais depuis il ne s'était jamais rétabli.

De chaque côté de la chaussée, on découvrait, comme à tâtons, des façades béantes, des monceaux de décombres, de sinistres bâtisses où dormait le clair de lune, parfois aussi, de loin en loin, un minuscule échafaudage et ses mâts grêles. A présent, on longeait l'Aisne. L'eau s'enfuyait en clapotant, pressée de quitter ces rives tourmentées. Puis on franchit un pont de bois qui craquait.

— Et ici, rien de nouveau? demanda soudainement Hélène.

Jacques hésita

— Non... Rien de bien intéressant.

Puis, sans paraître y attacher d'intérêt :

— J'ai aperçu la mère de ton mari, avant-hier, au cimetière.

Il sentit, contre lui, Hélène faire un mouvement. Dans l'ombre, elle le chercha des yeux.

— Tu ne lui as pas parlé, au moins?

— Non, répondit tout naturellement Jacques. D'ailleurs, quelle importance ça pourrait-il avoir?

Hélène prit cette voix autoritaire qu'il n'aimait pas :

— Une grande, à mes yeux. Je suis fâchée avec elle, tu le sais bien.

Elle se tut un instant, puis, pour expliquer sa rancune :

— Elle m'a rendue malheureuse, ajouta-t-elle plus bas.

Le jeune homme fut étonné.

— Ah! dit-il... C'est drôle, elle n'a pas l'air...

Julien Becker, qui était assis à côté de Didier, se retourna :

— Une vieille carne, dit-il assez fort, à cause du bruit de la voiture. Son fils avait de qui tenir...

Jacques, d'une bouffée, se sentit rougir. Il pensa que Didier avait dû entendre, et il aurait voulu, du tac au tac, répondre quelque chose, pour bien montrer qu'il n'était pas complice. Mais on ne se voyait pas; un bruit de ferraille couvrait les voix; Hélène, à ses côtés, était déjà boudeuse : il retint sa réplique.

Jusqu'à Crécy, on ne se parla pas. La route obscure traversait de loin en loin les ruines d'un village, puis repartait dans les champs dénudés. Les arbres étaient si rares qu'on penchait un peu la tête, au passage, pour les voir plus longtemps.

Leur soirée fut morose et l'on se coucha tôt.

Le lendemain, le fils Josset vint les voir pour parler des travaux en cours. Puis il se fit aimable avec Hélène et s'étonna qu'elle pût vivre dans cette cabane en bois. Il trouva une solution :

— Pourquoi ne demandez-vous pas à l'entrepreneur de l'usine de vous reconstruire? Pour lui, c'est une très petite chose. Il faudra que je lui en touche un mot.

Hélène éclata de joie à la pensée qu'elle pour-

fait bientôt avoir sa maison, mais Jacques, ombrageux, remercia à peine. Cette complaisance inattendue lui déplaisait plutôt.

— Tu n'es jamais aimable avec lui, dit Hélène à son mari, dès que l'usinier fut reparti.

— C'est vrai. Il ne m'est pas très sympathique.

Julien Becker, qui était étendu sur une chaise longue, posa son livre et regarda moqueusement son beau-frère.

— Bien entendu, railla-t-il, parce qu'il n'a pas fait la guerre.

— Pour cela aussi, j'en conviens, répliqua sèchement le jeune homme.

— Je ne vous comprends pas, reprit Julien en haussant les épaules. Vous vous proclamez antimilitariste, vous ne voulez plus entendre parler de guerre, et, dès que vous rencontrez un homme qui ne l'a pas faite, vous lui montrez de l'hostilité. Ce n'est guère logique... Ou alors, vous avouez un sentiment pas très élégant : le regret que tous les hommes n'aient pas souffert autant que vous. Mais à ce compte-là votre ami Canivet ne pourra supporter que les aveugles, et l'aveugle n'aura d'estime que pour les morts.

Jacques évitait généralement cette sorte de discussion avec son beau-frère, mais il en avait assez de toujours paraître en infériorité devant Hélène.

— Ce que je reproche à tous les Josset, dit-il crûment, en dévisageant Julien, c'est de ne pas être des mâles. C'est de n'avoir pas eu, le 14, le geste instinctif de serrer les poings, ou seulement la curiosité d'aller voir.

— Pour ce qu'ils auraient vu de beau! ricana Julien, en tripotant sa barbe roussâtre.

— Ils auraient au moins vu des hommes, et

ils auraient peut-être appris à les aimer... Vous pouvez plaisanter avec un sujet qui, d'ailleurs, ne s'y prête pas, ces hommes qui se dominaient devant la mort et qui tendaient leur vie parce qu'il en fallait une, étaient d'une autre pâte que ceux qui se cachaient.

Julien Becker, les lèvres allongées, niait en secouant la tête :

— Mais non, mais non. La proximité d'un danger ne suffit pas à grandir celui qui l'approche, et ce n'est pas parce qu'un individu aura tremblé de peur devant Verdun plutôt que faubourg Saint-Denis, une nuit de gothas, que je l'en admirerai plus.

Jacques se leva, exaspéré :

— Ne discutons pas, Julien : nous ne serons jamais d'accord. Mais, croyez-moi, si un jour vous avez besoin d'hommes pour risquer leur peau, que ce soit pour un sauvetage ou une révolution, cherchez-les plutôt parmi ceux qui se sont battus : ce sera plus sûr.

Hélène, pour une fois, ne donna pas raison à son frère.

— Moi, déclara-t-elle, je n'aurais pas pu aimer un homme qui n'aurait pas fait la guerre.

Et elle ajouta, presque avec candeur :

— On avait l'air trop bête dans la rue avec un homme en civil.

L'après-midi, ils allèrent au camp chinois, où avait lieu une grande fête. Les jaunes avaient édifié, sous bois, une minuscule cité dont les maisons de papier s'allumaient le soir comme des lampions, et des badauds amusés défilaient devant les baraques, décorées de guirlandes, d'étendards et de banderoles couvertes d'emblèmes. Des musiciens installés sur des estrades jouaient de curieux instruments à cordes, dont

ils tiraient des sons grinçants, et l'on se bousculait pour voir deux Chinois habillés de soie dorée qui dansaient en criaillant.

Les enfants du pays, et même les habitants, fatigués de leur pain bis, s'étaient jetés sur les éventaires de pâtisserie et mangeaient goulument de grosses boules cuites, compactes comme du mastic, que les Chinois pétrissaient avec la meilleure farine.

La soirée fut bruyante à Crécy; des gens étaient venus de Braine, de Vailly, jusque de Soissons, et il y avait tant de monde dans les auberges qu'on buvait dehors, assis sur des bancs.

Fatigué, de mauvaise humeur, Julien Becker passait sa bile.

— Ils sont joyeux, les sinistrés. On voit qu'ils vont toucher de l'argent.

Très tard, les Chinois tirèrent un grand feu d'artifice, et devant ce ciel magique où les fusées nouaient leurs gerbes, les Italiens, groupés au seuil de leur cantine, se mirent à chanter.

Ils avaient de belles voix chaudes de soirs napolitains et plus d'un cœur devait chavirer sous le fichu. Hélène, tout émue, avait couché sa tête sur l'épaule de son mari.

— Je fais un vœu, comme aux étoiles filantes, disait-elle en regardant tomber les fusées.

Avec des ports de voix canaille et des points d'orgue qui n'en finissaient plus, les Italiens modulaient leur romance :

E tu dici : Io parto, addio!
T'allontani dal mio core...

On devinait qu'ils parlaient d'aimer et de souffrir.

Torna a Sorrento
Non farmi morir!

terminaient les chanteurs en un cri passionné.

Et la Tatousse, oubliant son Chinois, s'attardait à servir un grand diable en chapeau de pifferaro qui riait en montrant ses dents blanches.

Cette fin de journée avait rasséréné Jacques. Il était confiant, heureux. Il sentait, entre Hélène et lui, ce tendre attrait qui rapproche les visages et confond les cœurs.

— Comment ai-je pu douter d'elle? songeait-il en lui pressant le bras.

Il était subitement convaincu qu'en quelques mots le malentendu allait se dissiper.

— Ecoute, ma grande, lui dit-il sitôt rentré chez eux, je ne sais pas quels ont été tes différends avec Mme Delbos, mais je sais que tu as bon cœur; alors, ne penses-tu pas que nous pourrions faire quelque chose pour elle? Tu sais qu'elle est très pauvre.

Il suffit d'un regard, le mauvais regard irrité qu'elle lui lança, pour que l'atmosphère changeât autour d'eux. Il en fut presque décontenancé et, précipitamment, il ajouta :

— Remarque que je ne la connais pas, que je ne lui ai jamais parlé.

Mais il était trop tard : le coup était porté.

— Eh bien! puisque tu ne la connais pas, ne t'occupe pas d'elle et laisse-moi tranquille avec ça.

Les traits d'Hélène s'étaient subitement tirés, comme si une main invisible eût serré trop fort les cordons de son masque. Ils restèrent l'un devant l'autre, sans rien dire, elle hostile, lui gêné. Cependant, faisant un effort, Jacques demanda :

— C'est vraiment si grave?... Elle t'a fait quelque chose?

— Oui... Et pas seulement depuis la mort d'André, dès le jour de notre mariage. Elle m'a toujours détestée.

Jacques ne questionna plus; un silence les sépara. Hélène, dont la colère faisait trembler les doigts, jouait avec sa ceinture, serrant et desserrant la boucle. Ses joues étaient brûlantes. Enfin, au bout d'un moment, elle ne se contint plus et, le front baissé, l'air opiniâtre, elle cria tous ses griefs, toutes les rancunes qu'elle réprimait depuis des mois.

La mère d'André avait tout fait pour empêcher son mariage. Hélène travaillait alors dans une maison de fleurs, dont André était le représentant, et Mme Delbos avait rêvé mieux pour son fils qu'une fleuriste à quatre francs par jour.

— Quand elle lui parlait de moi, elle disait toujours « ta midinette ». Un mot qu'elle avait appris dans le journal, cette sale paysanne. Seulement, nous nous aimions tous les deux et tout ce qu'elle racontait ne pouvait rien changer.

Même après le mariage, la mère était restée intraitable, ne voyant sa bru qu'à contre-cœur et, à la longue, les visites de l'une à l'autre s'étaient espacées. Quand André Delbos avait acheté sa maison de Crécy, ses parents, qui, pourtant, aimaient bien ce pays où ils avaient vécu vingt ans, n'étaient presque jamais venus et, mieux encore, quand il leur arrivait de faire le voyage, ils préféraient descendre chez leurs anciens voisins, « pour se faire plaindre par tout le monde ».

— Pendant la guerre, j'ai recommencé à la voir, parce que nous nous montrions nos lettres, mais il me fallait une patience d'ange. Ma parole,

il aurait fallu que je sois en grand deuil depuis le premier jour de la mobilisation. Elle m'en voulait des bons déjeuners qu'on faisait à la maison, au lieu de me remercier, sous prétexte qu'André n'en avait pas autant dans les tranchées; elle faisait la tête parce qu'on chantait dans l'atelier, elle allait épier tous les clients qui venaient et il suffisait qu'un commis acheteur soit là pour qu'elle aille se planter au milieu du magasin, avec ses mains croisées sur le ventre... Ah! elle m'en a fait voir!... Une fois André tué, ça n'a pas pu durer. Je l'ai encore eue sur le dos pendant trois semaines, mais un jour ça a éclaté et je lui ai dit de rester chez elle. Maintenant, c'est fini, je ne lui en veux plus, mais qu'elle ne recommence pas à m'embêter, ah! ça non!

Elle s'était échauffée en parlant et elle lança ces derniers mots d'un air mauvais, en frappant du pied. Puis, tournant le dos à son mari, elle alla s'accouder à la fenêtre, pour respirer.

— Oui, je comprends, fit Jacques qui l'avait suivie. Quand il a fallu régler les affaires, elle a dû te chercher tous les ennuis possibles.

Hélène se retourna brusquement :

— Quelles affaires? Je n'avais pas de comptes à lui rendre. André avait un peu d'argent pour s'établir, c'est vrai, mais moi, j'ai travaillé; je faisais tout à l'atelier, j'ai commencé avec deux ouvrières, j'ai passé des nuits entières devant mon bol de gutta pour finir des commandes pressées. Dans ces conditions-là, il me semble que la maison m'appartenait bien autant qu'à lui.

Jacques l'écoutait avec un peu de gêne.

— En effet, dit-il à mi-voix, tu ne leur devais rien.

Les nerfs tendus, la jeune femme crut sentir un reproche dans ces paroles.

— Mais rien, je le maintiens, absolument rien, s'emporta-t-elle. La meilleure preuve, c'est qu'on n'avait même pas fini de payer le fonds aux anciens patrons et qu'ils m'auraient poursuivie si tu n'avais pas payé l'année dernière. Souviens-toi... Ils ne pouvaient pas me souffrir non plus, ceux-là... Est-ce que tu vas aussi leur donner raison? C'est tout de même fort, tu rencontres une vieille chipie qui ne m'a jamais fait que du mal, et tu as l'air de m'en vouloir parce que je refuse de m'occuper d'elle... Dis-le, si tu trouves que j'ai tort, sois franc...

Elle était si animée que Jacques se rapprocha d'elle pour chercher à l'apaiser, mais elle le repoussa rageusement et s'abattit sur le lit, la tête dans l'oreiller, étouffant ses sanglots.

Jacques la regardait, ne sachant plus que dire. Il pensait à son beau-frère, qui devait tout entendre à travers la cloison, et cela ajoutait encore à son trouble.

— Allons, ne pleure plus, murmurait-il. C'est fou de se mettre dans un pareil état.

Mais chaque fois qu'il se penchait, Hélène le repoussait, le coude en pointe. Pourtant, quand ses nerfs furent calmés, elle se redressa. Elle épongea ses yeux rougis, puis se déshabilla sans dire un mot, et ils se couchèrent.

Côte à côte, ils ne se parlaient pas, le corps raidi, feignant tous les deux de dormir. Les yeux grands ouverts, Jacques réfléchissait. Tout ce qu'Hélène lui avait dit repassait dans son esprit, se classait.

— Ils s'étaient mariés par amour, songeait-il.

Il n'était pas jaloux; il se répétait plutôt ces mots-là avec amertume :

— Comme nous, par amour...

Et cependant Hélène n'avait pas trouvé un regret, pas un mot tendre pour celui qui n'était pas revenu.

*
**

Lorsque sa femme fut repartie, encore fâchée, Jacques resta tout désorienté, ne sachant plus ce qu'il devait croire. Qui avait raison : la mère d'André ou Hélène? Il avait beau se dire que ce désaccord ne l'intéressait pas, il y songeait sans cesse.

La pensée que les parents du disparu se trouvaient dans la misère lui était également pénible. Tant qu'il ne connaissait pas Mme Delbos, cela le laissait à peu près indifférent, mais depuis qu'il l'avait rencontrée, la maigre silhouette de la vieille le poursuivait.

Il aurait pu certainement tirer de Canivet tous les éclaircissements qu'il voulait sur le premier ménage d'Hélène, et l'autre naïf ne se serait douté de rien, mais depuis quelque temps on ne voyait plus le borgne comme on voulait. C'était fini le jardinage et la chasse aux planches : Canivet était sérieux, Canivet travaillait.

Ecoutant les conseils de Didier Roger, il s'était fait embaucher au S. T. E., et c'était à présent un personnage, du moins le croyait-il.

— Je suis ouvrier fonctionnaire, répétait-il sans chercher à faire le modeste.

Canivet n'avait jamais su que bouturer les roses et repiquer la salade, mais, au district, ces connaissances, sans avoir leur emploi, avaient été jugées suffisantes comme références et on avait confié au jardinier la direction d'une équipe volante de monteurs de baraques. Le premier jour, le borgne avait été inquiet, ne sachant pas

comment il s'en tirerait, mais ses deux compagnons en sachant encore moins que lui, il s'était rassuré.

Ayant vu monter des baraques par les Portugais et ayant tant bien que mal construit la sienne, il avait au moins quelques notions, et il apprit aux autres qu'on commençait par poser le plancher sur des dés de maçonnerie, ce qui n'était pas très difficile; ensuite on n'avait plus qu'à dresser les panneaux tout autour en suivant le numérotage, et pour le toit, ma foi, au petit bonheur la chance... Le plus curieux, c'est que cela tenait debout et le jardinier en était le premier ébloui.

Il gagnait pour cela dix-huit francs par jour et son salaire lui aurait paru magnifique s'il n'avait vu des ouvriers comme lui en toucher vingt-sept et recevoir en plus deux mille cinq cents francs d'indemnité d'installation, sous prétexte qu'ils arrivaient de l'intérieur.

Tous ces ouvriers, bons ou mauvais, s'ajoutant aux Chinois et aux prisonniers de guerre, auraient pu, bien dirigés, sortir Crécy de ses ruines, mais, grâce à l'incurie du S. T. E., ils ne servaient autant dire à rien. On embauchait n'importe qui pour n'importe quoi et personne ne surveillait.

Pour une soixantaine d'ouvriers, il n'y avait pas moins de soixante-quinze employés au district, et quand on reprochait aux premiers de ne rien faire, ils avaient leur réponse toute prête :

— Il y en a dans les bureaux qui en f... encore moins que nous.

Ces employés venaient des quatre coins de la France : petits fonctionnaires, secrétaires de mairie, greffiers, expéditionnaires, — on citait même des compétences : le chef du canton agricole qui, avant la guerre, était charcutier, — et tous

n'avaient qu'une ambition : durer. Alors, pour motiver leur présence, ils multipliaient les formalités à l'envi, ils étouffaient le sinistré sous la paperasse, et, comme ils avaient peur des responsabilités, ils s'interdisaient, à force de prescriptions, la moindre initiative.

Gens aimables, d'ailleurs, et qui se montraient d'autant plus prévenants que le dossier était plus gros : au-dessus de cent mille francs, valeur 14, on avait droit à une chaise. Jamais ils ne décourageaient personne.

— Faire recouvrir le toit avant les pluies? Mais certainement, monsieur... — Votre dossier? il est en très bonne voie... — Je vous le promets, madame, les métreurs passeront cette semaine sans faute...

On leur aurait demandé la lune qu'ils auraient répondu « oui » ou au moins « c'est probable », mais leur effort s'arrêtait là : ils avaient fait leur part.

Parfois débarquait un nouvel agent, plein de naïve ardeur et prêt à retrousser ses manches pour faire la besogne, mais son enthousiasme ne durait pas longtemps; il comprenait vite que dans cette pétaudière aucun effort ne pouvait aboutir, qu'un homme entreprenant serait considéré comme un gêneur, et, résigné, il se mettait à noircir du papier comme les autres.

Pour obtenir les outils dont le maréchal avait besoin, il fallait passer une journée au téléphone : on savait bien où étaient les outils, mais on ignorait qui avait le droit de délivrer le bon. Les ouvriers recevaient des varlopes sans lames; ne touchant pas de paumelles pour les portes, ils devaient prendre des charnières de caisses à obus, et on les voyait tailler les feuillures avec la pointe de leur couteau.

Au magasin éclataient chaque jour des scènes comiques.

— De la vitre, mon bon monsieur, vous voulez de la vitre?... Oh! ça n'est pas cela qui nous manque...

En effet, on en avait de tous les modèles, de toutes les épaisseurs, du fin, du gros, du dépoli, du cathédrale. Mais quand le sinistré, ayant fait son choix, donnait les mesures de son carreau, le magasinier se grattait la tête et lui répondait :

— Désolé, mais coupez-le vous-même : nous n'avons pas de diamant.

Et l'on manquait aussi de mastic pour les poser.

Dans les autres services, c'était le même désordre, la même gabegie. Les métreurs de la remise en état du sol refusaient de se rendre sur place autrement qu'en auto et, pour être certains d'avoir leurs tranchées métrées, les cultivateurs aisés allaient chercher ces personnages en voiture; ceux qui étaient finauds s'arrangeaient même pour les garder à déjeuner. Au service des transports hippomobiles on était moins occupé à charrier les planches qu'à promener les dactylographes; le service de récupération n'en finissait pas d'enlever les matériaux que les pillards avaient dédaignés. Quant au service des baraques, qui fonctionnait le moins mal, ses spécialistes allaient si vite à bâcler l'ouvrage qu'il fallait revenir dix fois pour rajuster les planches, retaper, raboter, et que ces bricolages finissaient par doubler le prix de la maisonnette.

Sur les trois cents prisonniers de guerre affectés au S. T. E., une vingtaine déjà servaient de domestiques, une demi-douzaine d'autres, cordonniers dans le civil, ressemelaient les chaussures du personnel, et tous ceux qui savaient tra-

vailler le bois, menuisiers ou ébénistes, étaient employés à fignoler les baraques du district et à tailler des meubles dans le goût munichois.

Les équipes travaillaient chez qui bon leur semblait; on recouvrait ici un toit qui aurait pu attendre et on laissait pourrir la charpente de la maison voisine, qu'une couverture de papier bitumé aurait suffi à préserver.

Les sinistrés grognaient bien entre eux, comprenant que c'était leur argent qu'on gaspillait ainsi, mais une fois dans les bureaux ils n'osaient plus rien dire. On avait déposé un dossier de dommages qu'il ne faudrait pas examiner de trop près, ou bien on attendait une baraque provisoire, ou encore on avait besoin de la batterie de motoculture, alors il était plus prudent de ne se fâcher avec personne.

Malgré tout, plus d'un sortait du district en serrant les poings.

Un sinistré se présentait avec son bon et, tout heureux, voyait s'entasser ses matériaux devant lui.

— Nous avons dit dix mètres de chevrons, les voilà, pointait l'employé. Cinq cents ardoises, voilà. Dix kilos de clous, voilà... Ah! pour le madrier de cinq, nous en manquons, il faudra que vous repassiez dans quelques jours.

Le sinistré, content d'avoir à peu près tout, signait son bon, plein de confiance, et s'en allait avec son chargement. Quand il revenait au bout de la semaine chercher le complément, c'était un autre employé qui le recevait et celui-ci le regardait d'un air méfiant.

— Vos planches? Mais dites donc, vous les avez eues...

— J'ai eu mes planches moi?...

— Tenez, votre bon est signé.

Le sinistré criait comme un écorché, voulait s'expliquer, puis il finissait par comprendre et il faisait demi-tour, la rage au ventre : ses planches n'étaient pas perdues pour tout le monde.

Le commandant d'autrefois avait été remplacé par un fonctionnaire moins bourru, mais rien n'avait été changé pour cela dans les habitudes du district.

Canivet n'était pas mécontent de partager avec ces messieurs du T. S. E. un peu de leur autorité. Quand un habitant dont il avait construit la baraque venait se plaindre d'un plancher qui gondolait et d'une toiture à jour, le borgne lui répondait :

— Comment, vous payez cent vingt francs de loyer pour trois pièces et vous n'êtes pas content? A ce prix-là, il ne vous faut tout de même pas le château de Soupir.

Sa tâche se compliqua lorsqu'il fallut construire des semi-provisoires, avec des murs en carreaux de plâtre et de vrais toits. Un maçon allemand, à qui il s'était adressé, lui avait bien donné quelques conseils, mais, comme le prisonnier ne parlait pas français et que Canivet n'entendait pas l'allemand, il n'en avait retenu que les gestes, ce qui était insuffisant. Plein d'audace il se mit pourtant à l'ouvrage.

Cela marcha à peu près jusqu'au toit, mais, quand on en fut là, les choses se gâtèrent. Il soufflait, depuis le matin, un vent d'orage, et à chaque bourrasque les tuiles glissaient et venaient se briser sur le sol avec un bruit de vaisselle. Canivet, optimiste, avait beau répéter : « C'est le vent », il comprenait tout de même qu'il n'était pas naturel qu'une toiture s'envolât comme un chapeau au moindre courant d'air. Ses deux compagnons, dont l'un était jockey et l'autre chau-

dronnier, discutaient, pièces en mains, pour savoir si la tuile devait se poser d'un sens ou de l'autre.

— Comme ça, je te dis.

— Mais non, t'y connais rien...

Un inconnu, qui passait sur la route portant une vieille valise saucissonnée de grosses cordes, s'était arrêté pour les regarder faire, son long visage éclairé d'un sourire farceur. A chaque nouvelle catastrophe, il constatait d'un air ravi :

— Au temps pour les crosses!

Et les compagnons commençaient à regarder de travers ce grand dégingandé à face chevaline. Enfin, comme pour la cinquième fois les trois spécialistes avaient vu leur ouvrage s'en aller d'un coup de vent, le passant intervint :

— De ce côté-là, tas de nouilles, dit-il, en leur prenant une tuile des mains. Il faut que le nez accroche la latte, sans ça vos tuiles f... le camp à tous les coups. T'as saisi, Anastasie?

Ce ton familier déplut à Canivet, qui toisa le nouveau venu. Depuis peu le mutilé s'était fait délivrer par le centre d'Amiens un œil de verre qui n'était pas du même bleu que l'autre, et cela lui donnait un regard singulier qui fit rire le quidam.

— Ne me vise pas comme ça, lui dit-il, tu me fais peur... T'es du district? Alors on va bosser ensemble, je suis embauché d'aujourd'hui. Il va falloir que tu me tuyautes. Allez, venez tous les trois, je paye le coup.

Autour de la table, on fit rapidement connaissance, et un quart d'heure après le jardinier et le passant étaient une paire d'amis. Il avait suffi d'un mot pour les rapprocher.

Canivet, selon son habitude, s'était mis à par-

ler de la guerre, du Chemin des Dames et de Noyon.

— Comment, s'écria le nouveau venu, tu étais à Laffaux le 5 mai? Alors, c'est vous les cuirassiers qui nous avez relevés? Moi, j'étais des coloniaux... Ah! ça, c'est crevant!...

Il existe entre anciens combattants de ces liens ténus mais impérissables que le temps rend plus solides au lieu de les détruire. On coudoie un inconnu, il parle, on saisit : « La ferme de Berthonval!... Au repos à Tincques... Le chemin des Pylônes... » et c'est fini, on ne le regarde plus avec les mêmes yeux, il n'est plus un étranger. On a souffert au même endroit, on a échappé aux mêmes dangers, on a connu les mêmes colères, les mêmes pauvres joies, et c'est comme si l'on retrouvait un ami. Ainsi Crevel et Canivet fraternisèrent en confrontant leurs souvenirs. A la manière des chefs d'armée, ils échangeaient des compliments qui n'étaient pas que pour eux.

— Sans blague, vous nous en avez bouché un coin, les cuir à pied. Nous autres, on en avait marre du secteur...

— Oui, mais vous en aviez rudement bavé aux attaques du 16...

Ils parlèrent du Ravin des Trous, de la Tranchée du Fer, de la Cote 171, — mots de passe qu'ils échangeaient pour se mieux connaître, — puis ils tombèrent d'accord pour maudire l'offensive d'avril, le Chemin des Dames et le haut commandement.

— Ne t'en fais pas, conclut le nouvel ami de Canivet, si Nivelle avait dû sortir en première vague avec douze grenades pour faire le poids, il n'aurait pas été si pressé de faire l'attaque.

Crevel — c'était le nom du grand diable — travaillait dans la serrurerie et la charpente en fer et

gagnait bien sa vie à Paris, mais, harcelé par une maîtresse qui ne parlait que de le vitrioler, il avait tout laissé, femme et logement, et il venait chercher fortune dans les Régions, ces modernes Amériques.

— Ça n'est pas gai chez vous, conclut-il, mais je respire tout de même mieux. Je n'entendrai plus l'autre souris me courir après en criant : « Tu l'auras, le bol! »

Ce qui lui plaisait le moins, c'était de vivre à la cantine avec les autres et de coucher sur les paillasses sales de leur dortoir; mais Canivet le tira tout de suite d'embarras.

— Laisse-moi faire, j'ai ce qu'il te faut, lui dit-il. Il y a un vieux à Crécy avec qui tu peux t'arranger... Pour commencer, tu coucheras comme lui dans la cave, parce que sa maison est à ras, mais, comme tu es du district, tu te débrouilleras pour qu'on lui construise tout de suite la provisoire qu'il a demandée et tu y demeureras avec lui. Ça te va-t-il?

— Ça colle, Anatole! répondit Crevel qui affectionnait ces propos rimés.

C'est ainsi que le nouveau venu s'installa chez M. Etienne et, à partir de ce jour-là, Crevel et Canivet devenus voisins, on ne rencontra plus l'un sans l'autre.

Le borgne se trouvant ainsi accaparé par son travail et par ses relations, Jacques Le Vaudoyer n'eut plus l'occasion de le rencontrer seul à seul et de bavarder avec lui; mais, à quelque temps de là, la mère Canivet vint voir l'architecte pour se faire expliquer de nouvelles paperasses de la Commission, et il n'eut même pas besoin de l'interroger pour savoir tout ce qu'il voulait.

Par bribes, s'arrêtant pour laisser l'architecte écrire ou pour se bourrer le nez de tabac, la pay-

sanne lui raconta la vie misérable des parents d'André. Ils en étaient si fiers de leur grand fils et il était si bon pour eux!

— « On » n'aimait pas beaucoup les recevoir parce qu'ils n'étaient pas habillés comme des milords, mais André les voyait tout de même en cachette. Ça lui était bien égal, à lui, que sa mère ait les mains noires : il savait que c'était d'avoir trop travaillé... Seulement « on » lui en voulait, « on » lui faisait la vie...

Jacques comprenait que la vieille faisait à chaque phrase allusion à Hélène, mais il feignait de ne pas comprendre, et il restait le front baissé, n'en finissant pas de remplir le formulaire. Comme la paysanne se taisait, il demanda, sans lever les yeux :

— Sa mère vient souvent ici?

— De temps en temps, oui... Pensez, elle espère toujours qu'on va retrouver le corps de son fils; alors elle n'a qu'une idée : c'est de courir les cimetières. A son dernier voyage, je sais qu'elle vous a rencontré. Elle vous trouve l'air bien doux...

Jacques, troublé, pensait au mort. Où était-il couché? Dans quel petit champ de croix? Disparu... Un de ces dormeurs décharnés que les Chinois réveillaient du tranchant de leur bêche... Et si son sort, à lui-même, avait été de mourir au front, quelle femme en noir serait venue chercher sa croix parmi les croix sans nom qui se dressent dans la plaine? Plus de mère, pas de famille... Alors, quelle maîtresse?... Hélène?...

— Qu'aurait-elle dit si, arrivant un soir chez nos amis, on lui avait appris : « Le Vaudoyer est tué... »?

Il la voyait, ouvrant de grands yeux, et disant de sa voix légère :

— Le pauvre garçon!...

Oui, c'est certainement tout ce qu'elle aurait dit. Revenue dans les Régions, aurait-elle, un seul jour, pensé à son amant d'un mois en regardant toutes ces tombes qui bossuaient les champs? Se serait-elle une seule fois penchée sur une croix, ayant cru reconnaître son nom?...

Assurément pas. Pourquoi l'aurait-elle regretté plus que l'autre?... Avait-elle seulement songé à rechercher la tombe du disparu? Jamais. C'était la vieille toute seule qui, exténuée, battait les cimetières, de Margival à Pinon, d'Allemant à Nanteuil.

— Si ç'avait été moi? se demandait-il.

— Eh bien André serait revenu et c'est Jacques qu'elle aurait oublié. Le mort serait dans sa maison, le vivant dans un trou.

Cette idée qu'il habitait chez un mort, qu'il avait pris la place d'un mort, devint bientôt une obsession. Tout était fait pour le lui rappeler. Les pièces qu'il fallait fournir pour le dossier de dommages étaient toutes au nom du mort : contrat de vente, police d'assurances, factures. Il savait que tout cet argent c'était, franc à franc, le travail d'André Delbos.

Un matin, le petit saute-ruisseau qui apportait des papiers cria de la rue :

— M'sieur Delbos, s'il vous plaît?

— Ici, rentre. C'est...

Jacques s'arrêta net comme il allait dire « c'est moi » et son cœur se serra.

Souvent il regardait, sur les lettres d'Hélène, le nouvel en-tête imprimé : « Ancienne Maison Delbos ». Le nom était déjà tout petit. La prochaine fois, on le diminuerait encore, puis il disparaîtrait. Ce serait fini...

Hélène, naguère, le lui avait dit :

— J'aime mieux ton nom, il est plus joli.

La première fois qu'il la revit, après la fête chinoise, elle ne reparla plus de leur dispute, mais elle boudait tout de même un peu. Toujours préoccupée de questions d'intérêt, elle le poussait à faire des affaires.

— Tu es trop bon, lui répétait-elle. Tu te laisses rouler par tout le monde. Tiens, j'ai voyagé dans le train avec un architecte qui, rien qu'à titre d'avances, a touché dix mille francs dans son mois. Est-ce que tu ne devrais pas en faire autant? Ah! si j'étais à ta place, tu verrais ça!...

Sans émotion elle relisait tous les papiers où le nom de son premier mari se retrouvait à chaque ligne. Sur les matrices cadastrales aussi le nom d'avant-guerre était resté : « Delbos ». On eût dit que la maison détruite attendait toujours le retour de son maître.

Jacques, dans ses songeries, revoyait sans cesse la falaise bleue de Laffaux, qu'on apercevait de Marouval. C'est là qu'André était couché... Ce ne pouvait pas être sans raison que le destin avait placé sa tombe si près de sa maison. Une tombe à fleur de sol, dont la dalle friable se soulèverait d'un bras...

Un soir, s'éveillant soudain de son noir sommeil, ne sortirait-il pas de sa tranchée?...

Tends le cou, soldat, voici les coteaux de chez toi, les bois, les fermes, les marais. Là-bas, dans la vallée, l'Aisne coule dans les roseaux et ta maison t'attend toujours, avec son bandeau de glycine... Allons, un effort, soldat, raidis-toi, sors du trou!...

Et, du fond de son rêve, Jacques voyait quelqu'un venir : seul sur la route, traînant son ombre, le mort casqué rentrait chez lui.

VI

Les hostilités, entre Crevel et les Vauroux, avaient commencé dès le premier jour. Ce fut la Tatousse qui porta le premier coup. Avisant ce grand diable en cotte bleue, qui prenait l'air sur le pas de la cave de M. Etienne, elle cria à son mari :

— Dis donc, le père la Victoire n'aura plus besoin de perche pour abattre ses noix.

Le Parisien tourna la tête; un sourire collé au coin de la bouche, comme un mégot, et dévisageant la grosse qui retournait à la fourche la paille souillée de l'écurie, il demanda poliment :

— Madame fait son lit?

C'est ainsi qu'ils avaient fait connaissance et, depuis, leurs relations s'étaient maintenues sur ce ton de courtoisie. Comme les deux demeures se touchaient, — ici une baraque sur des débris, là une cave sous des décombres, — on ne pouvait pas mettre le nez dehors sans se rencontrer et chaque fois éclatait une nouvelle scène.

— Apache! lançait la débitante.

— Poison! répliquait l'ouvrier.

C'était leur façon de se dire bonjour. On avait cru d'abord que le mari s'en mêlerait, mais ce colosse était prudent et, pas rassuré par la haute taille de Crevel, en dépit de son dos voûté, il lais-

sait à sa femme seule le soin de défendre l'honneur du ménage.

La revanche de la grosse c'était de voir, le soir, M. Etienne et son locataire descendre se coucher dans la cave. A la pensée qu'ils grelottaient, son lit lui paraissait meilleur. Aussi, lorsqu'elle apprit que Crevel remuait tout le district pour obtenir d'urgence la provisoire de M. Etienne, son sang ne fit qu'un tour.

Vite, elle courut au S. T. E. et fit la demande en règle d'une nouvelle baraque à l'usage de dortoir, calculant que la construction de celle-ci retarderait toujours d'autant le montage de celle du voisin.

Crevel n'était pas homme à se laisser faire. Dès qu'on l'eût mis au courant de l'intrigue, on ne vit plus que lui au Service des baraques, geignant et réclamant. Quand il était venu le matin harceler les gens du bureau, c'était la débitante qui venait brailler l'après-midi et si, par malheur, ils se rencontraient, c'étaient d'abominables disputes dont on entendait les clameurs de l'autre bout des hangars.

— Un homme de cet âge-là qui moisit dans une cave, ça ne devrait pas être permis, criait le Parisien.

— Et les ouvriers, vociférait la grosse, la trogne enluminée, où voulez-vous que je les couche? Pas dans mon lit, non...

Quand il écoutait cela, Crevel riait hypocritement en regardant au plafond, comme si cet arrangement lui eût suggéré des réflexions gaillardes qu'il préférait garder pour lui.

Chaque fois cela se terminait par des menaces, Crevel, insultant et flegmatique, la débitante ivre de rage et dépeignée.

— Si tous les sinistrés étaient comme ces deux-

là, ça serait à démissionner, soupirait le fonctionnaire assourdi.

Enfin, pour s'en débarrasser et comme ce sont toujours ceux qui crient qu'on écoute, on leur fit monter leurs baraques à tous les deux.

Crevel déménagea triomphalement de la cave, Tatousse ouvrit sa cantine à grand fracas, et chacun se vanta de sa victoire tout en souffrant du succès de son rival.

Dès qu'il fut installé « dans ses bois », comme il disait vaniteusement, Crevel prit ses aises. Le district lui laissant des loisirs — au besoin il savait s'en créer — il se mit à bricoler pour son compte et se monta un petit hangar où travailler tranquille. Il l'avait édifié avec des chevrons bien blancs, du zinc intact, et, bien qu'il affirmât avoir trouvé tous ces matériaux dans la plaine, on croyait plutôt la Vauroux qui criait dans tout le pays que ce « grand vaurien » les avait volés au district.

Crevel, plus ordonné qu'on ne l'aurait cru, n'aimait rien voir traîner et, à tout instant, on le rencontrait avec sa brouette pleine.

— Laisser pourrir ça, disait-il, ça serait du crime...

Et quand on le questionnait sur ses trouvailles :

— Ne t'en fais pas, répondait-il, je liquide les stocks.

Il faisait de la petite serrurerie et réparait les machines agricoles. Comme on manquait de pièces de rechange autant que de matériel neuf, et le tout hors de prix, Crevel entreprenait, le soir, ce qu'il appelait des « tournées d'inspection », et il ramenait des socs, un semoir sans roues, une moissonneuse aux bras cassés, toutes ces épaves restées entre les lignes et dont les

étranges silhouettes, la nuit, servaient de repère aux patrouilleurs perdus. Il rafistolait l'un avec les débris de l'autre, et tout cela se vendait sitôt fini.

Alors qu'une paire de roues se payait deux mille francs, il en fournissait à huit cents. Il suffisait, comme il disait, de savoir acheter, et il « achetait » les siennes dans un camp de l'armée où se disloquaient à la pluie une centaine de fourragères et de prolonges d'artillerie.

Parfois, pensant aux énormes charrues à tracteurs livrées par l'Allemagne et qu'on avait remisée à Pont-Rouge où elles finissaient de se rouiller sans seulement une bâche pour les garantir, — il y en avait là pour plus de cinq millions, — il soupirait :

— Quelle riche affaire, pour un gars qui aurait de l'estomac!

Au district, Crevel était estimé. Lui seul était capable d'entretenir l'outillage et à cause de cela le chef était coulant sur ses heures de rentrée : c'est ce qui perdit Canivet.

Le borgne avait pris l'habitude de venir tous les matins chercher son camarade pour faire route avec lui et quand, en arrivant, il le trouvait limant sous son hangar ou soufflant sur son bol de café, encore en savates, il ne songeait pas un instant à s'en aller tout seul : il prenait un escabeau et sortait sa pipe.

— Comme ça on sera plus vite rendu, disait-il avec philosophie.

Dans le désordre général cela ne se remarquait guère (on connaissait des ouvriers qui ne s'étaient pas montrés de trois jours); mais Canivet n'avait jamais eu de chance et un matin qu'il arrivait, pas gêné, sur le coup de dix heures, on lui apprit qu'il était passé une ins-

pection et que, pour faire un exemple, on venait de le révoquer.

— On travaille, ici! lui dit sur un ton outrageant un fonctionnaire agriculteur qui portait des manches de lustrine.

Canivet se retrouva donc sans emploi. Il avait le cœur gros, mais il n'en laissa rien voir.

— J'aime autant ça, déclara-t-il à la cantine, ici, on n'est pas autonome. En attendant que le jardinage reprenne, je vais me faire embaucher chez Bouzier.

M. Bouzier, comme beaucoup d'autres, était arrivé dans les régions sans programme défini : il voulait gagner de l'argent. Un regard lui avait suffi pour connaître les ressources du pays. Qu'y trouvait-on : des ruines, des morts. C'était donc avec cela qu'il fallait travailler. Pour commencer il prit les ruines.

L'Administration venait alors de se rendre compte qu'avec les équipes du district qui ne faisaient pas grand'chose et les Chinois qui ne faisaient rien, jamais les villes ne seraient déblayées et elle s'était décidée à faire appel à des entrepreneurs. C'était un chantier de près de quatre millions d'hectares qui allait s'ouvrir : le plus grand que la terre eût jamais connu.

Les prix étaient tentants, le double de ce qu'on pouvait attendre, et pourtant, au début, les entrepreneurs étaient si peu nombreux qu'il fallait presque les supplier d'accepter de nouveaux lots.

Ils avaient engagé des manœuvres sur place, fait venir des Italiens, des Espagnols, des Kabyles, des Russes, et, dès l'automne, cette armée bigarrée s'était mise au travail.

On pouvait s'enrichir vite dans les ruines. L'Etat payait dix francs le mètre cube pour les

gravats, quinze pour les moellons, vingt-cinq pour la pierre d'assises, quarante-cinq pour la pierre de taille; or, quels que soient les matériaux, les ouvriers ne touchaient que quatre francs du mètre : tout le reste était bénéfice.

M. Bouzier eut bientôt des chantiers dans vingt communes. Il commandait, sans les connaître, à près d'un millier d'hommes et quand, traversant un village inconnu, il voulait savoir si c'était encore sa zone, au lieu de demander le nom du pays, il criait aux piocheurs du fond de son auto :

— Tu travailles pour Bouzier?

Tout le monde le connaissait, maigre, les jambes en compas, une moustache tombante qu'on eût dit mise en berne et des yeux noyés derrière le binocle. Toujours mal vêtu avec cela, l'air d'un employé pauvre: on se demandait quel besoin d'argent un tel homme pouvait avoir.

Il se trouvait là par hasard quand Canivet se présenta à un chef de chantier.

— Tu as l'œil crevé, dis donc... La guerre, naturellement... Ça ne fait rien, je te prends tout de même... Tu déposeras tes papiers au bureau, comme les autres, pour qu'on te retrouve si tu faisais un sale coup. Ici, en travaillant bien, on gagne ses trente francs.

Mais le jardinier, dont la main blessée s'ankylosait un peu plus tous les jours, n'arrivait pas à en gagner la moitié. Il fallait pourtant rester là : nulle part ailleurs on n'embauchait. Crécy somnolait dans ses ruines.

C'était seulement dans les champs qu'on travaillait vraiment.

Pendant des mois les paysans avaient hésité, comme le cheval qui s'enracine, à l'entrée de la pièce, et ne se décide pas à tirer sur le collier;

puis ils s'étaient mis en route et maintenant, are par are, ils reprenaient leur terre; rien ne les arrêtait plus.

Dès le premier été de paix, ils avaient moissonné. En arrière des lignes, la luzerne et le sainfoin, laissés sur pied depuis la guerre, s'étaient ressemés d'eux-mêmes, dans les clairières où les muletiers du train de combat attachaient leurs bêtes l'avoine avait poussé, et ils avaient tout coupé, à la faucille. On manquait de chevaux, le district refusait ses voitures, tant pis : on avait ramené les bottes comme on avait pu, à dos d'homme, et c'est avec du fourrage de zone rouge qu'on avait rempli les mangeoires du bétail allemand.

Maintenant que les labours étaient venus, on travaillait partout. C'était la dernière offensive et l'on eût dit que, désertes, les tranchées se défendaient encore. Pour chacune, c'était une attaque nouvelle. Le barbelé déchirait les mains, des sapes s'effondraient sous le poids des chevaux et, à tout instant, éclataient des grenades, ou ces invisibles « crayons » dont le sol était criblé.

A peine le réseau cisaillé, sitôt les trous d'obus comblés, on labourait la pièce jusqu'à l'autre tranchée et, au bout du sillon, l'attelage soufflait dans les barbelés roux.

Les cultivateurs allaient plus vite à faire passer la herse, la canadienne et le semoir, que les reboucheurs du district à remplir les tranchées. Ceux-ci, payés à la journée, pelletaient mollement et parfois, après le déjeuner, on les voyait danser au son de l'accordéon. Les prisonniers allemands travaillaient de leur côté, attirant quand ils pouvaient des piocheuses crottées dans

les abris et les Chinois, sans se presser, roulaient le fil de fer en balles.

La tâche, malgré tout, s'accomplissait quand même et la zone rouge reculait lentement ses frontières. Les batteries de tracteurs du Service de motoculture défrichaient, hersaient, labouraient sans relâche, et arrachaient du sol le barbelé qui s'était enfoncé comme une mauvaise herbe.

De toutes les terres que Jacques parcourait, c'était à Marouval qu'il voyait travailler le plus. Chaque fois qu'il remontait sur le plateau il trouvait un autre champ remis en culture, et cela faisait de belles taches brunes dans ce désert caillouteux. L'architecte admirait Didier Roger d'oser ensemencer ces hectares de terre morte et d'y jeter des engrais par quintaux.

— Bah! répondait le fermier confiant, si ça ne pousse pas bien cette année, ça poussera l'autre. Tenez...

Et il montrait un garnement qui courait dans les emblavures en braillant et jetant des pierres.

— La meilleure preuve que j'espère récolter quelque chose, c'est que je donne huit francs par jour à ce petit vaurien pour faire peur aux corbeaux... Huit francs, et après cela on se plaindra que tout augmente!

Rien n'arrivait à décourager Didier Roger, et Jacques, lorsqu'il était inquiet, prenait auprès de lui des leçons d'endurance. Sans doute Didier Roger manquait de subtilité, mais son jugement était net, ses convictions réfléchies, et souvent un simple mot de lui suffisait à éclairer Jacques sur ses propres sentiments.

Ainsi, un jour qu'ils bavardaient derrière le tracteur, Didier lui dit :

— Pendant la guerre, les êtres ont montré ce

qu'ils avaient en eux de meilleur et de pire.

Cette phrase pourtant banale avait soulevé dans l'esprit du jeune homme toute une volée d'idées et de soupçons.

C'est vrai; on ne savait pas, avant la guerre, ce que cachait le cœur des êtres. Brusquement elle éclate, et voici le petit noceur, le boutiquier, l'employé tatillon placés devant la mort, et voici leur femme libre de vivre comme il lui plaît, sans contrôle possible. Que vont-ils faire? Quels êtres inconnus vont se révéler?

Sera-t-il grand? Sera-t-il ignoble? Qui peut le dire? La vie courante n'a besoin que de vertus moyennes, un comptable n'a pas à être héroïque.

Sera-t-elle fidèle? Sera-t-elle abjecte? Qui peut le savoir? Une épouse qu'on surveille a peu de mérite à ne pas trébucher.

Eh bien, les bas instincts qu'ils refoulaient, les vertus qu'ils ignoraient eux-mêmes vont soudainement surgir. On va les voir à nu, tels qu'ils sont, beaux ou laids. Quel dieu farouche eut le caprice d'imposer aux êtres ce terrible examen?

Que de surprises! Ce petit danseur impertinent dont les mines vous agaçaient, il s'est fait tuer sur son parapet, les yeux crevés, et lançant encore des grenades, d'un geste qui tuait sans voir. Cet employé timide qui vivait sans qu'on l'aperçût, et qu'on trouvait sournois, c'est en allant chercher un camarade resté entre les lignes qu'il a reçu sa balle en pleine tête... Ce bon gros papa, aux manières cordiales, toujours pressé d'inviter le premier venu à dîner, c'était une brute : capitaine, il faisait pleurer ses soldats de rage et, embusqué dans un dépôt, il désignait des hommes pour la boucherie, en guise de punition. Les deux jeunes filles de la boulangerie, toutes deux si convenables, si réservées, et que leur ma-

man élevait comme des demoiselles, elles faisaient la noce avec leur mère, dans cette petite ville de la zone, et leur jeune chair a servi de paillasse aux officiers de tous les régiments.

Hein, est-ce étrange? ils étaient tout cela, et on n'en savait rien.

La guerre finie, tous ont vite repris leur faux nez. Le capitaine au ventre rond tend la main à ceux qu'il torturait; les filles maintenant mariées baissent les yeux et font les prudes. On va oublier que c'était un meurtrier, qu'elles étaient des catins, comme on a oublié l'héroïsme des autres. Lâchement on va passer l'éponge. Eh bien, non! Il faut se souvenir. Pas d'excuses à invoquer : les exigences de la discipline, la vie déréglée des villes, le mauvais exemple, les tentations... Non! C'est à ce moment-là seulement qu'ils ont été eux-mêmes... Trop tard pour mentir : on vous a vus!

— Et Hélène? pensait aussitôt Jacques.

Il revoyait tous les hommes qui l'entouraient, cet acheteur anglais en uniforme kaki; il se revoyait lui-même... Combien de jours s'était-elle défendue, s'était-elle refusée?... Si c'avait été un autre, aurait-elle résisté plus longtemps?...

Pour chasser cette idée gênante, il se rappelait l'absolution de Canivet :

— Il n'y a jamais rien eu à dire sur Mme Hélène, jamais...

Il aurait voulu se convaincre que, pour lui, elle serait restée fidèle, qu'elle aurait attendu son retour sans faiblir. Lorsqu'il la retrouvait, le samedi, et qu'il la prenait à pleins bras, il lui demandait parfois avec angoisse :

— Tu m'aimes, dis? Tu m'aimes vraiment?

Mais elle pouvait répondre n'importe quoi, le regard du jeune homme, en fouillant ses yeux

noirs, n'avait pas lu l'ardente réponse qu'il voulait.

Quand vinrent les grandes pluies d'automne, Hélène espaça ses voyages et il n'osa pas le lui reprocher : on était si mal dans ce petit train de Pontavert où s'empilaient les Chinois sans billets; il faisait si froid dans la baraque; il y avait tant de boue dans les rues de Crécy.

Lui-même serait volontiers rentré à Paris jusqu'au printemps, sa santé s'en serait mieux trouvée et ses affaires n'en auraient pas souffert, mais il aurait voulu que l'idée vînt d'Hélène. Or, elle n'y pensa pas. Elle trouvait même étonnant qu'il ne travaillât pas plus, et continuait à lui donner comme modèles les détrousseurs de sinistrés qu'elle entendait discuter dans le train.

Lorsqu'il se remit à tousser, aux premiers froids, et qu'elle le vit souvent fiévreux, elle s'inquiéta, apporta du sirop, lui fit promettre de voir le médecin, mais en même temps elle lui reprocha de ne s'être pas encore fait donner de pension.

— Il n'y a pas de raison, lui répétait-elle, tu es réformé, tu y as droit... Moi, je te jure que je ne lui ferai pas cadeau de la pension d'André... Je ne touche que deux cents francs par trimestre, mais ça paye toujours cinq paires de bas.

C'est par ces petits détails qu'il apprenait à la connaître.

*
**

Sous le ciel bas de novembre, Crécy était comme mort. L'Aisne emportait avec elle un grand fleuve de brume qui submergeait les ruines, et l'on ne distinguait plus, dans le brouillard, que des fantômes de maisons.

Un nouvel hiver de misère s'ouvrait. On s'était

blotti dans les caves, dans les masures aux toits percés, et l'on regardait avec envie ceux qui pouvaient se calfeutrer dans les baraques provisoires du district. Rien n'était rebâti; vingt maisons à peine étaient réparées; et il fallait loger trois cents ménages, des ouvriers, des employés, des gens de passage.

Les nuits de gros temps, on pataugeait dans ces taudis, l'eau ruisselait de partout, et, pendant que la femme cherchait un coin sec où tirer le berceau, l'homme, sorti sous la pluie, dressait un barrage à l'entrée de la cave ou, grimpé sur le toit, reclouait à l'aveuglette les lattes et le carton arrachés par le vent.

Les ouvriers venus de l'intérieur vivaient parqués dans leurs cantines. On leur prenait dix francs par jour pour les nourrir de vieux légumes, de pâtes avariées et de lard rance achetés aux stocks américains, et pour coucher sur d'ignobles paillasses, dans des chenils sans feu, ils devaient donner quatre francs par nuit.

— Allez, ils ne sont pas à plaindre, affirmait le maire. Quand je pense que voilà des maçons qui gagnent des trente-cinq francs par jour...

A cinq heures du soir il faisait nuit noire, et tout ce qui vivait rentrait dans son trou. Plus une âme dans les rues. Alors, fouettés par la pluie, ne sachant où se réfugier, les ouvriers retournaient au débit, et, jusqu'au dîner, empilés dans une salle obscure, ils braillaient en buvant des litres de gros vin qu'on leur faisait payer trois francs. L'argent qu'ils suaient à gagner avait vite changé de poche.

Les étrangers seuls — Italiens, Espagnols, Polonais, vraies natures d'émigrants — savaient se priver, liarder pour envoyer leur argent chez eux. Certains cachaient, dans leur veste en

loques, de grosses liasses de billets et de bons de la Défense, et les Kabyles, qui se cotisaient à quatre ou cinq pour acheter une morue qu'ils mangeaient bouillie, comme un puant emplâtre, faisaient queue à la poste, les jours de paye, pour prendre des mandats.

Heureusement les commerçants avaient les Chinois. Vauroux, non content d'exploiter les siens et de soutirer sou par sou la paye de ses pensionnaires, volait aussi les sinistrés, qui se fournissaient chez lui parce qu'il faisait crédit, mais à qui il vendait tout deux fois plus cher.

Quand il fallut se chauffer, comme personne n'avait de poêles, Vauroux en sortit tout un stock qu'il avait volé dans un camp. Il les cédait comme il les avait pris, couverts de rouille, les tuyaux amincis, mais on était encore bien aise de les trouver et Canivet lui-même, qui par derrière ameutait les gens, dut revenir et faire l'aimable pour que Tatousse consentît à lui en vendre un.

Cette nouvelle canaillerie de ses voisins avait indigné Crevel, qui regrettait peut-être de n'avoir pas eu l'idée le premier; mais ce qui avait soulevé chez M. Etienne le plus grand emportement de sa vie, ce fut d'apprendre que les Vauroux allaient toucher d'un coup quatre années d'allocation en retard. L'ancienne cantinière des dos gris et son lourdaud de mari, qui avait préféré se laisser faire prisonnier que de partir pour la guerre, réclamaient à la Préfecture treize mille sept cent soixante francs, dont plus de huit mille pour les quatre mioches.

— Vous entendez, beuglait Crevel, porte-parole des fureurs de son hôte, ce cocu-là va toucher même pour le môme du Boche! C'est

à se mordre les doigts de pied, que je vous dis, à se les arracher par petits bouts!

Tous les habitants restés en pays envahis avaient droit à ce rappel d'allocation, mais, alors qu'on retenait aux familles des mobilisés le montant du ravitaillement pendant l'occupation, on ne réclamait rien aux familles dont le chef n'était pas soldat, si bien que, de tout le canton, personne ne toucherait autant que les Vauroux.

— Ah! si j'étais sinistré, braillait le Parisien, vous verriez ça. Ils vous possèdent, ces bandits-là!

Ses clameurs ne changeaient rien et n'enlevaient pas une pratique à Vauroux, mais Crevel avait du moins sa conscience pour lui, et aussi la satisfaction de faire plaisir à son père nourricier.

Les habitants avaient bien d'autres raisons de s'indigner. Tout était hors de prix, la viande, les conserves, les œufs, et la seule paysanne qui eût des vaches vendait son lait en cachette aux Chinois, jusqu'à deux francs le litre, plutôt que de le réserver aux enfants, comme l'ordonnait un arrêté. M. Gagneux était exaucé : ces sinistrés-là ne se laissaient pas tondre.

Les sources ne coulant plus, les puits étant contaminés, on buvait l'eau qu'on trouvait et la diphtérie faisait des ravages. Une boue de plâtras recouvrait les rues, se répandait jusque dans les baraques et, par endroits, il fallait passer la chaussée à gué.

Les sinistrés qui avaient signé des pouvoirs à des entrepreneurs marrons s'alarmaient de ne pas voir un seul chantier s'ouvrir, mais ces détrousseurs continuaient leur racolage sans s'inquiéter des plaintes.

— Nous commencerons quand vous serez cinquante, proclamaient-ils, comme les faiseurs de poids sur la place publique. Allons, plus que quarante, plus que trente... Les maçons sont embauchés, le ciment arrive.

Mais les semaines passaient, puis les mois, et l'on ne voyait rien venir...

Pourtant, au plus profond de leur misère, un espoir soutenait les sinistrés, un beau rêve... Dans leur bicoque au toit crevé, bâchés sous une toile de tente où pissait l'eau, ils ne pensaient qu'à la belle maison qu'ils auraient un jour et ils oubliaient tout. Ils la voyaient, avec ses deux étages, son pignon à redans, et deux piliers à l'entrée du jardin, comme aux villas des riches.

— Tu crois que la Commission nous rabattra beaucoup? demandait la femme anxieuse.

— L'architecte m'a dit que non... Il paraît qu'ils sont coulants.

Chacun avait réclamé plus que son dû, par peur de ne pas obtenir assez, et, maintenant que la préfecture commençait à donner des avances, on devenait nerveux, on espérait, on avait peur.

Tout sinistré n'avait qu'une crainte : que son voisin ne touchât plus que lui.

Ils étaient encore dans des masures que ces conflits les séparaient déjà. Pendant les hostilités, déportés dans les Ardennes par les Allemands ou refoulés de l'autre côté de l'Aisne par les Français, ils fraternisaient dans les caves, pleurant sur leurs deuils réciproques et se partageant les provisions, mais sitôt la paix signée, leur guerre avait repris, l'envie, les jalousies de village, et déjà les lettres anonymes pleuvaient à la Commission, comme à la *Kommandantur* pendant l'occupation. On reprochait au garde champêtre, qui possédait autrefois une sorte de masure, de

vouloir maintenant une maison de pierre et, de son côté, le garde champêtre accusait le cultivateur de faire passer son pailler pour une grange et sa loge à porcs pour un bâtiment.

Toutes ces maisons n'avaient pourtant de fondations que dans leur cœur et certains ne verraient jamais le pignon de la leur. Les entrepreneurs n'apportaient que des promesses. L'Etat s'avouait impuissant. On s'installait dans les ruines comme autrefois dans la guerre.

Les sinistrés auraient pu jeter le manche, après tous ces déboires; ce fut le contraire : acculés, ils réagirent. Il avait fallu toutes ces épreuves pour leur faire comprendre qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes pour relever leurs ruines, que les bureaux n'y pouvaient rien, que les lois ne suffisaient pas, qu'on ne construisait pas des murs avec de la paperasse.

Partout ils se liguèrent. Des coopératives de reconstruction se constituaient jusque dans les plus petites communes, et il suffisait souvent d'un seul homme, plus résolu, pour entraîner les autres et faire un faisceau de leurs forces éparpillées.

Alors que tous les chefs-lieux du Soissonnais avaient déjà leur coopérative, Crécy, où l'on était plus divisé, hésitait encore. Une entente semblait même impossible, les cultivateurs voulant reconstruire sur la hauteur, au niveau de leurs champs, et les autres habitants, au contraire, voulant être rebâtis dans le bas, près de la grand'route et du chemin de fer.

Enfin, ne voyant personne bouger, Jacques et Didier se décidèrent.

— Nous ne sommes pas du pays, mais tant pis... On n'arrivera à rien sans coopérative : nous allons la créer.

Le jeune architecte retrouva sa foi exaltée des premiers jours et se mit au travail, révisant les statuts-types du Génie rural, calculant les dépenses, examinant l'ordre des travaux. Bientôt le projet fut prêt.

Les premières difficultés surgirent lorsqu'il fallut grouper les sinistrés. Comme Le Vaudoyer était architecte, on le supposait intéressé.

M. Gagneux, quand les deux amis lui rendirent visite, ne refusa pas son concours mais se montra sceptique.

— Euh! je n'ai guère confiance, leur dit-il de son air bougon. Ma ferme était cinq fois plus grande que celle du Prieuré, me donnerez-vous cinq fois plus d'ouvriers?... Non? Eh bien, vous voyez!... Croyez-moi, toutes vos coopératives, ça n'est que des nids à disputes.

Pourtant, le jour où les sinistrés se réunirent pour la première fois dans la baraque de l'école, M. Gagneux vint présider. Il avait réfléchi que, si la coopérative aboutissait, il ne fallait en laisser l'honneur à personne, les avantages non plus.

Debout au tableau noir l'architecte parla, et les sinistrés, assis sur les petits bancs de leurs gamins ou entassés au fond de la salle, l'écoutaient en fumant. Tout de suite, son langage leur plut. C'était la première fois qu'on leur promettait des maisons sans y mêler « la reconnaissance éternelle du pays » et sans vanter « la grandeur de leurs ruines », toutes ces turlupinades qui depuis longtemps ne les flattaient plus.

— Liguées, vos misères font une fortune... A vous tous, vous représentez près de cinquante millions, vous êtes donc assez riches pour donner des ordres...

Ils riaient, ils criaient « bravo », et le maire était bien obligé d'applaudir avec eux.

Les grandes lignes du projet indiquées, l'architecte s'attaqua à la partie financière; aussitôt leur murmure satisfait se tut, les visages rougeauds se firent plus attentifs.

Le début leur plut : la coopérative se chargerait des demandes d'avances sur dommages faites au Génie rural, et l'on se mettrait immédiatement au travail, le Secours d'urgence ayant promis d'aider la coopérative en attendant l'argent de l'Etat. Un entrepreneur serait plus tenté par la promesse de deux cents chantiers groupés que par quelques maisons à bâtir sous le contrôle de dix architectes différents.

A ces mots, quelques sinistrés commencèrent à se regarder en clignant de l'œil.

— Hé, hé! se disaient leurs regards rusés, c'est donc pour cela qu'il s'est donné tant de mal.

Et le hochement de tête du maire signifiait :

— Il faut voir...

N'ayant rien remarqué, Jacques continuait, les joues brûlantes, pris à la gorge par la fumée des cigarettes qui s'amassait en nuage épais autour des lampes.

Ce qui lui semblait indispensable, c'était la constitution d'un fonds commun, de façon qu'on pût continuer ou achever les travaux d'un sociétaire sans avoir à attendre les avances consécutives de la Préfecture qui pouvaient venir en retard.

Mais, en entendant cela, les dos ronds des assistants se redressèrent, un cri échappa à plusieurs, des mains se tendirent.

— Comment?... Expliquez voir!... réclamait-on de tous côtés.

Didier Roger, qui avait remarqué la fatigue de Jacques, pensa que l'architecte ne parviendrait pas à se faire entendre dans ce brouhaha et,

Un ancien géomètre qui avait quelques terres, le père Noizeux, cognait sur une armoire à coups de bâton, n'ayant plus assez de voix pour brailler, et il disait aux autres pour les exciter :

— Allez-y!... Je vous l'avais bien dit qu'ils voulaient nous voler.

Didier Roger eut beau leur crier qu'il était le plus désintéressé d'eux tous, ayant commencé à reconstruire sans personne et pouvant s'en tirer sans eux, Jacques put se briser la voix à leur expliquer que cela ne retarderait pas d'un seul jour les travaux d'aucun sinistré et ne leur coûterait pas un sou, ils durent renoncer à se faire entendre dans ce charivari.

On se bousculait parmi les bancs renversés. On eût dit une rixe à l'auberge. L'institutrice, qui habitait la baraque voisine, accourut affolée.

Elle eut un tel air de stupeur, en apercevant le géomètre frénétique qui sonnait la charge à coups de trique sur l'armoire en bois blanc, qu'un éclat de rire les réunit tous, et, quand la porte se fut refermée, M. Gagneux ne laissa pas la discussion reprendre. Il demanda qu'on procédât immédiatement à l'élection du conseil d'administration pourvu de pleins pouvoirs, et la réponse fut unanime.

— Gagneux! Gagneux! cria toute la salle.

C'était le premier adversaire de la coopérative qui en devenait le président. Quant au jeune architecte, le maire lui promit, sans rien préciser, que la coopérative ne se passerait pas de ses services.

La déception que Jacques en éprouva, après tant de fatigue, fut une des causes de sa rechute. Un jour, la poitrine prise, tremblant de fièvre, il s'alita et il resta couché toute une semaine, pres-

que sans soins, grelottant dès que le poêle s'éteignait et ne pouvant même pas prendre sa potion, qui gelait dans la bouteille.

— Ah! oui, gazé de guerre, ypéritage. Ça me connaît, lui dit le médecin que la femme de ménage avait appelé.

Ce docteur, un certain Chapard, nouvellement installé à Crécy, était un ancien major de carrière et, depuis quelques mois qu'il était entré dans la vie civile, il ne parvenait pas à s'y acclimater. Il regrettait ses galons, ses bottes, son prestige, ses soldats. Surtout ses soldats.

Tant qu'il avait vécu au milieu d'eux, il les regardait comme des gaillards retors dont il faut se méfier et les soignait de préférence à coups de menaces et de jours de prison, mais maintenant qu'il avait quitté l'armée, ses hommes lui manquaient, il parlait d'eux en soupirant et finissait par croire qu'il les avait aimés.

Ayant fait avec le train régimentaire les trois semaines de campagne du début, de Charleroi à la Marne, avant de s'embusquer dans un hôpital où il jouait le rôle de garde-chiourme, Chapard se prenait pour un combattant, et il ne parlait à ses clients que de la caserne et des tranchées. Rien d'autre au monde ne l'intéressait, surtout pas la médecine.

Les seuls maux capables de retenir son attention étaient ceux qu'on a coutume de soigner dans les infirmeries, de la bronchite aux oreillons, et si on l'appelait M. le major il vous prenait quarante sous de moins.

L'ignorance de ce Chapard était telle, maintenant que l'aspirine et le sulfate de soude ne guérissaient plus tout, qu'il ne rédigeait jamais son ordonnance sur place; il rentrait la copier dans le *Formulaire* et l'envoyait deux heures après par

le gamin de sa domestique, qu'il appelait « son homme de corvée ».

Jacques avait immédiatement compris à quel bas vétérinaire il avait affaire et s'était bien gardé de réclamer d'autres visites, mais le major venait quand même.

— Je sais ce que je dois aux blessés, déclarait-il.

Et chaque après-midi il venait raconter ses souvenirs de Verdun, où il avait tenu garnison vers 1900.

Ayant rencontré Canivet au chevet de son client, — un Canivet moins liant que naguère et que la malchance finissait pas aigrir, — il lui parla rondement, comme un major le doit à un pensionné de guerre.

— Alors, mon garçon, on se plaint, naturellement? On trouve qu'on ne touche pas assez. Tous les mêmes! Et si vous étiez mort, est-ce que vous toucheriez quelque chose, non?

Le borgne, rien qu'au ton du major, se croyait déjà devant la commission, et, machinalement, prit une attitude militaire, les bras tombants et l'air soumis.

— Oui, avoua-t-il d'une voix embarrassée, je veux faire reviser ma pension. Je venais justement demander à M. Le Vaudoyer de me dicter une lettre.

A califourchon sur une chaise, mi-féroce, mi-narquois, M. Chapard le laissait bafouiller. Il n'avait pas été à pareille fête depuis longtemps; cette fois, vraiment, il avait l'impression d'être redevenu M. le Major. Ah! ces belles journées de 1917 où toute une tablée de gaillards solides d'officiers d'intendance et de gendarmes à galons récupéraient en s'amusant des poitrinaires et des bossus. On a beau dire, c'était le bon temps.

— Temporaire? Définitif?

— Définitif, monsieur le Major, répondait Canivet.

— Pas soumis à la visite bisannuelle, par conséquent. C'est le tribunal départemental des pensions que ça regarde. Approchez-vous...

M. Chapard se leva, retroussa sans douceur la paupière du mutilé, où l'autre n'avait pas mis son œil du dimanche, et il grommela, d'une voix particulière que Canivet crut reconnaître :

— Eh bien! qu'est-ce que vous réclamez? Il est très bien, cet œil-là...

Son ton se fit plus sévère.

— Ça ne suppure pas. L'intérieur est très beau. Alors? Vous n'allez pas prétendre que vous êtes plus borgne qu'avant?

Le jardinier tendit sa main couturée, dont deux doigts restaient crispés.

— C'est pas mon œil, c'est pour ma main, expliqua-t-il. Je ne peux plus m'en servir, ou tout comme...

Le major, cette fois, eut un éclat.

— Enfin, mon garçon, il faudrait s'entendre. Etes-vous borgne ou bien manchot?

Cette étrange conversation parvenait à Jacques à travers le brouillard de sa fièvre, et il ne savait plus si l'on parlait vraiment près de lui ou si c'était un mauvais rêve. Il se revoyait avec un troupeau d'éclopés dévêtus, dans la salle du conseil de réforme. Les blessés défilaient, peureux, et les majors les palpaient avec des mines méfiantes, bien décidés à ne pas donner cher de toutes ces peaux d'infirmes. Accroupis à même le parquet pour quitter leurs nippes, les soldats bavardaient.

— Ils sont rosses aujourd'hui.

— C'est le grand barbu qui examine.

On attendait, le ventre serré. Chacun son tour. Il faut faire constater qu'on n'est plus bon à tuer.

Allait-on appeler son nom?

Tournant la tête sur l'oreiller mouillé de sueur, Jacques regardait Chapard et s'étonnait de ne pas l'entendre crier :

— Apte!

Pour un peu, il lui aurait soufflé. Mais non, le major s'était radouci, peut-être reconnaissant au jardinier de lui avoir procuré cet instant d'illusion, et il lui promettait de dire un mot au médecin principal.

— Entre nous, hein, vous n'êtes pas à plaindre? 65 pour cent d'invalidité... Avec la nouvelle loi, cela fait quinze cent soixante beaux francs de rente, c'est joli. Vous ne direz pas le contraire?

Et Canivet, abêti, ne savait plus qu'approuver de la tête, prêt à remercier d'avoir un œil de moins.

Jacques était heureux que Canivet vînt le voir. C'était avec Didier Roger et parfois M. Etienne les seules visites qu'il reçût. Le jardinier avait dû quitter le déblaiement, à cause de sa main percluse : plus un ouvrier ne voulait de lui dans son équipe.

— Je les comprends, disait-il sans rancune, on est payé au mètre.

Alors, maintenant, il faisait le fossoyeur. Des familles qui retrouvaient dans les champs les tombes de leurs morts voulaient faire transporter ceux-ci au cimetière ou les ramener dans leur pays, et chaque jour il y avait, ici ou là, une fosse à ouvrir.

— On est deux, on se fait ses vingt francs chacun. L'autre jour, on nous a même donné cent francs : ce n'était pourtant qu'un caporal.

Au début, ils travaillaient la nuit, car tout cela se faisait sans autorisation, mais peu à peu, comme l'officier de secteur ni les gendarmes ne disaient rien, ils s'étaient enhardis et ils opéraient maintenant en plein jour.

— Ça ne fait de mal à personne, pas vrai? Mais quel commerce, c'est à n'y pas croire! Pensez donc que pour ramener les corps à Paris dans leurs camions, ces bandits-là demandent deux mille francs, vous entendez : deux mille!

Jacques les avait souvent aperçus, ces gros camions macabres qui faisaient leur tournée sur le Chemin des Dames et ramenaient chaque fois cinq, six cercueils. Et la femme en noir qui sanglote à côté du chauffeur, paye-t-elle sa place en plus?

A tout moment, Canivet et ses camarades se rencontraient dans la campagne avec les équipes de Chinois qui continuaient leurs fouilles, groupant en petits cimetières les tombes isolées. Pas un enclos, pas un ravin qui n'eût la sienne.

Les morts se levaient, des Flandres jusqu'aux Vosges, et ils allaient rejoindre cette tranchée sans guetteur d'où l'on ne revient pas, emportant dans les plis bleus de leur capote une pincée de ta craie, Craonne, un peu de votre glaise, champs de Souchez!

Sous ses paupières fermées, Jacques sentait rouler deux larmes. Combien compterait-il des siens, dans les rangs de cette suprême relève, combien de parents, combien de camarades? Il ne voulait en oublier aucun. Rien qu'en se disant leur nom, il croyait les défendre, les arracher à l'horrible néant. Oui, s'en souvenir sans tristesse, comme s'ils étaient encore vivants et qu'on dût, le soir, arrivant au repos, retrouver leur sourire

à l'entrée de la grange. Ils ne meurent pas tant qu'on les aime...

— Parle-moi d'eux, Canivet, délirait Jacques, se penchant au bord de son lit.

Comme ils étaient nombreux, ses morts! Génération maudite où des hommes qui n'avaient pas trente ans comptaient déjà moins d'amis sur cette terre que dans les limbes éternels. Et pourquoi, mon Dieu, pourquoi?

Voici qu'ils se levaient de leurs tombes perdues, tous ceux que le canon de l'armistice n'avait pas secoués d'un surhumain bonheur. Allons, plus qu'une étape, c'est la dernière...

Y songiez-vous, à ce retour atroce, le dernier soir? On avait quitté le cantonnement à la tombée du jour, entendant mieux le chant des coqs que le canon grondant. Puis la nuit était venue, les fusées lointaines, la halte au bord d'un fossé... Sur la route encombrée d'hommes, de cuisines, de caissons, vous avez croisé le bataillon heureux qui descendait au repos et vous avez compté sur vos doigts terreux combien de jours il fallait attendre avant de revenir. Vos pauvres doigts dont les os s'en vont en poussière...

— Parle-moi d'eux, Canivet...

Le borgne, avec de pauvres mots, rappelait tous ses tués, ceux de Laffaux, qui s'en allaient confiants à leur première attaque, ceux de l'Ailette, ceux de Noyon. Il reparlait d'André Delbos, son camarade, et les paroles de Canivet s'embrouillaient, dans la tête fiévreuse de Jacques, avec ses souvenirs.

Il se revoyait à l'hôpital, auprès d'un blessé qui se mourait. Il réclamait sa femme, en hoquetant : c'était la mère qui était venue.

Vacillante, elle s'était approchée du lit de son

enfant et lui avait posé sa main glacée sur le front.

— Ma petite femme, avait murmuré le moribond...

La vieille mère n'avait rien dit, ne l'avait pas détrompé. Les yeux affreusement creusés, la lèvre tremblante, elle n'avait pas retiré sa main et, jusqu'au bout, elle avait caressé le front chéri, sous lequel sa pensée n'était pas.

Quel nom murmurait-il, en mourant, le soldat de Laffaux? Sa femme ... Sa mère—... Pour qui son dernier sanglot?...

— Parle-moi d'eux, Canivet, parle-moi d'eux...

VII

Vers le milieu de l'hiver, les prisonniers allemands partirent. On eût dit d'un défilé de forçats tous ces hommes en gris, portant leur petit baluchon, avec des soldats en serre-file, mais quand ils approchaient, rien qu'à leur démarche, à leur visage transfiguré, on comprenait que c'était fini et qu'ils rentraient chez eux.

Quelques-uns, cependant, avaient fini par se plaire dans les familles qui les employaient; les jours de marché, à Soissons, c'était Fritz qui menait la carriole, on le faisait manger à table, on lui parlait de sa bonne amie ou de ses mioches; aussi, tout en suivant la route de Crécy, plus d'un cherchait des yeux cette ferme qu'il ne reverrait plus.

Sur la corniche toute neuve d'une maison réparée, un prisonnier avait écrit, avec son gros crayon de chantier : « Adieu la France! » et l'on se demandait si c'était seulement l'assemblage maladroit de trois mots ou bien un regret confus.

Les Allemands partis, le district travailla encore un peu moins. On ne trouvait d'animation que sur la promenade d'En-Haut, où piochaient, malgré la neige, les équipes de M. Bouzier. Les ouvriers alignaient les pierres en piles régulières, où l'on traçait de grands numéros au pinceau : c'était la mobilisation des ruines.

Hélène n'avait pas épargné ses moqueries à Jacques lorsqu'elle avait appris son échec à la coopérative.

— Je t'avais pourtant prévenu, lui avait-elle reproché. Je les connais, ces paysans-là. Tout ce que tu feras pour eux leur semblera naturel, et, au lieu d'être reconnaissants, ils te prendront pour une poire.

Comme ils ne pouvaient espérer être reconstruits de sitôt, avec Gagneux à la tête de la coopérative, et que l'administration refusait des avances pour cette catégorie de bâtiments qui n'étaient ni des granges ni des auberges, Hélène poussait son mari à démissionner et à faire rebâtir leur maison par l'entrepreneur des Josset. Si la villa avait été à lui, l'architecte eût refusé, mais, comme elle appartenait à Hélène, il finit par céder. Il ne démissionna pas de la coopérative, mais il fit traiter la reconstruction au nom de sa femme.

Quand les voisins virent le Parisien mesurer les fondations et discuter sur place avec l'architecte du district, ce fut une manière de scandale.

— Tout de même, glapirent les commères, on ne les laissera pas reconstruire avant nous autres!

Et elles se mirent à monter la tête aux hommes, leur reprochant d'être trop mous et de se laisser manger la laine sur le dos. Il fallait se plaindre, il fallait écrire, il fallait réunir la coopérative.

— Parbleu, j'en étais sûr, fit le maire prévenu des premiers; mais que voulez-vous que nous y fassions? Il est libre.

Noizeux, l'ancien géomètre, tenait des palabres dans la rue :

— Hein, il vous a bien refaits avec ses belles paroles. Ça ne coûte rien de promettre. « Je suis

pour tout le monde, mais moi d'abord! » Vous verrez le château qu'il se fera reconstruire, personne ne reconnaîtra la maison du petit Delbos. Et nous autres, on nous rebâtira en torchis, c'est bien assez bon pour les paysans.

Tous ces propos vinrent aux oreilles de Jacques et, dans un mouvement de colère, il déchira les plans de sa maison qu'il avait dessinés avec tant d'amour. Puisque tous les habitants allaient avoir les yeux fixés sur ses travaux, il leur réservait une surprise : il ferait reconstruire exactement la villa d'avant-guerre, pierre pour pierre, telle qu'elle était sur les anciens plans.

Quand Hélène l'apprit, elle commença par crier, mais cette fois Jacques tint bon.

— Enfin, consentit-elle, que cela soit vite reconstruit, je ne demande pas autre chose. S'il reste de l'argent sur les crédits, nous ferons bâtir une grande volière ; ça les embêtera autant.

Le conseil de la coopérative bouda bien quelque temps et parla même de chercher un autre architecte, mais M. Gagneux lui-même dut convenir qu'il valait mieux s'entendre avec Le Vaudoyer qu'on avait sous la main.

Cette dizaine de cultivateurs et de petits commerçants se perdaient déjà dans tous ces décrets, ces circulaires, ces états, qui pleuvaient du district, de la Préfecture et de la Commission cantonale. Ils avaient besoin de Jacques pour le moindre détail, mais comme ils étaient soupçonneux, ils contrôlaient tout de même ses actes, quitte à n'y rien comprendre.

Serrés autour du maire, ils écoutaient celui-ci lire :

— La demande doit être adressée à l'Office de Reconstitution agricole pour transmission au ministre de l'Agriculture... Conformément aux

dispositions de l'arrêté interministériel du 23 décembre...

M. Gagneux s'arrêtait en grommelant, et ils se regardaient l'un l'autre, tout de suite démontés : d'où sortait-il encore cet arrêté-là? Qu'y disait-on?... On cherchait, on discutait, on perdait du temps, et, quand on s'était mis d'accord, on tombait trois phrases plus loin sur l'article 15, paragraphe 1er de la loi du 25 octobre 1919, si bien que tout était à recommencer. Le maire congestionné s'emportait contre la paperasse et donnait des coups de poing sur la table, les autres se disputaient, on mettait tous les dossiers en l'air, et, pour finir, le maire demandait à l'architecte d'un ton rogue :

— Qu'est-ce que vous en pensez?

C'était à chaque séance la même comédie.

On eut surtout besoin du jeune architecte pour discuter les conditions du traité avec l'entrepreneur qui offrait de prendre à son compte tous les travaux de la coopérative. Cet entrepreneur, nommé Amoretti, était disposé à se mettre au travail sans même attendre le versement des premières avances promises aux sinistrés : il lui suffisait de connaître l'évaluation provisoire du Génie rural pour chaque habitation. Les fonds, il les avancerait.

Quand on sut cela dans Crécy, quand les sinistrés se virent si près d'être reconstruits, une fièvre nouvelle s'empara d'eux.

Tous avaient dans l'idée que c'était trop beau, que cela ne durerait pas. On racontait que l'Etat n'avait pas d'argent, que quelques-uns seulement seraient reconstruits et que les autres n'auraient qu'à se débrouiller en attendant que l'Allemagne payât. Alors il fallait aller vite, passer avant les

autres et, pour gagner huit jours, ils auraient piétiné leurs meilleurs amis.

C'était à qui intriguerait le plus. On se disputait ces messieurs du Génie rural, pour la plupart clercs d'huissiers ou avocats de justice de paix, et, comme il était bon de joindre à la demande d'ouverture de crédit un devis approximatif des travaux, on faisait des sourires et des grâces à Jacques Le Vaudoyer, qu'on ne saluait pas la veille.

Comme il n'était pas possible d'étudier tous les avant-projets à la fois, les sinistrés qu'on remettait à plus tard perdaient la tête. Ils se voyaient brimés, persécutés, ils menaçaient de porter plainte ou d'écrire aux journaux, et M. Gagneux, vite dégoûté de ses fonctions, ne pouvait plus se débarrasser de ces forcenés qui venaient réclamer le renvoi de l'architecte qu'ils accusaient de toucher des pots-de-vin.

D'après l'ordre d'urgence, on ne devait travailler, pour commencer, qu'aux maisons réparables, mais il suffisait qu'un sinistré eût encore deux pignons debout, ou une poutre en travers d'un mur, pour qu'il prétendît en faire une maison neuve, comme Jeannot de son couteau. Les agents du Service d'Architecture auraient dû contrôler, mais, comme ils n'étaient que deux pour plus de cinquante communes, ils ne pouvaient tout vérifier. Noizeux, qui mettait son nez partout et épluchait les dossiers de tout le monde, se chargeait bien de les renseigner, mais s'il avait fallu tenir compte de toutes les lettres anonymes!

Ceux qui avaient enfin leur devis accepté ne tenaient plus en place. Le jour même qu'ils avaient reçu de la Préfecture le chèque de leur première tranche, ils auraient voulu voir arriver les maçons, et ils couraient en hâte aux bureaux

d'Amoretti ou chez Jacques pour demander ce qu'on attendait pour commencer.

Beaucoup de sinistrés n'avaient aucun espoir de voir leurs maisons rebâties avant longtemps, et, plutôt que de continuer à vivre dans des masures ou dans les caves, beaucoup se faisaient construire par le S. T. E. des maisons semi-provisoires en carreaux de plâtre, remboursables sur leurs dommages de guerre. Ces poutres apparentes et ces volets verts, ces murailles d'un blanc tout neuf sortaient des ruines comme de jeunes pousses, et le pays changeait d'aspect.

Près de l'Aisne, dans une sorte de ravin, les brouettes et les tombereaux déchargeaient à longueur de jour des gravats de toutes sortes, débris de tuiles roses, fragments de moellons, plâtras, bois calciné, bouts d'ardoise. C'était tout le Crécy d'autrefois qu'on enterrait dans ce grand trou.

Le jour où arrivèrent les ouvriers d'Amoretti, — tchéco-slovaques, polonais, russes, certains encore vêtus d'uniformes en lambeaux, — on put croire un instant que c'étaient les prisonniers de guerre qui revenaient. Ils avançaient en ordre, presque au pas, flanqués de surveillants, et on les mena tout droit aux baraquements qu'on leur avait construits, avec défense d'en sortir après la soupe du soir.

M. Gagneux, qui n'aimait pas les ouvriers, admirait hautement cette façon de les mener.

— A la baguette! disait-il, il n'y a que cela de vrai. C'est seulement en France qu'on laisse les ouvriers faire leurs quatre volontés. Ah! si vous aviez vu ça, en Prusse!

Car ce chauvin, depuis qu'il avait été en captivité, ne tarissait pas d'éloges sur la Terre d'Empire, où tout marchait bien mieux qu'ici.

La lutte pour la main-d'œuvre commença bientôt, de chantier à chantier. Les terrassiers de Bouzier passaient chez Amoretti, ou bien c'était le contraire. Les petits entrepreneurs qui reconstruisaient les isolés offraient cinq sous de vie chère par heure afin de garder leurs hommes et, comme le moindre gâcheur de plâtre se faisait des journées de vingt-cinq francs, les Kabyles quittaient les fermes l'un après l'autre pour travailler au bâtiment.

Il devenait presque impossible de recruter du personnel pour la culture. Les charretiers, qu'avant la guerre on payait quarante-cinq francs et nourris, en exigeaient maintenant deux cents, et il fallait en faire venir de Pologne, en payant leur voyage d'avance et sans être sûr de les garder longtemps.

On se mit à baragouiner toutes les langues, dans les Régions. Quand on apercevait un nouveau compagnon, on se demandait dans quel idiome il fallait lui parler. Un Tchèque faisait équipe avec un Arabe, sous la conduite d'un Italien ou d'un Français, et tous, croyant mieux se faire entendre, se mettaient à hurler, chacun dans son jargon, s'expliquant la besogne avec de grands gestes et se traitant réciproquement de tous les noms. Il y avait bien un moment de désarroi, mais, comme le travail est la seule langue universelle et que le geste éternel de remuer la terre ou d'assembler les briques est le même pour tous les pays, il se trouvait qu'au bout de cinq minutes tout le monde avait compris.

Le cheval, le premier jour, marquait bien de l'étonnement quand s'approchait le nouveau charretier et se demandait, en pointant les oreilles, ce que pouvaient bien signifier ces cris-là; puis, comme la guerre l'avait rendu

philosophe et qu'il portait déjà les marques au fer de deux patries, il ne cherchait pas à comprendre et, secouant sa lourde tête indulgente, il tirait tout de même sa charge, devinant qu'on lui disait : « Hue! ».

— La Tour de Babel, non, quelle blague! plaisantait Didier Roger. La vérité, c'est que les ouvriers de l'entreprise Noé fils en ont eu assez de travailler à cent lieues de chez eux et qu'ils ont tout laissé en plan : c'était en somme la première grève. Mais si ces gaillards-là avaient vraiment tenu à finir leur bâtisse, la confusion des langues n'aurait rien arrêté du tout. Devant l'ouvrage, deux hommes se comprennent toujours.

Toutes les races du monde grouillaient sur l'ancien front. La France dévastée était devenue un exutoire pour la misère du monde entier. Les riches, à coups de milliards, avaient tout détruit : les pauvres venaient reconstruire.

Un homme pouvait arriver de n'importe où, même sans métier, il était certain de gagner sa vie. Canivet seul ne parvenait pas à gagner la sienne, refusant de s'engager comme garçon de culture à Marouval, ce qui, à ses yeux, eût été déchoir.

— C'est à cause de tous ces Arbis pleins de poux, de tous ces Boches déguisés, de ces saloperies de neutres qu'on ne trouve pas de travail chez nous! s'emportait-il. Il y a des espèces de Polonais qui connaissent ces pays-ci aussi bien que moi, et le Chemin des Dames et la Malmaison, et tout, est-ce que c'est naturel? Ils y sont venus se battre, voilà la vérité, et maintenant ils viennent manger le pain des Français qui ont fait la guerre. Si les députés n'étaient pas tous des vendus, c'est une chose

qui n'existerait pas... Et tout ça parce que j'ai eu la bêtise d'aller me battre. J'aurais dû faire comme Vauroux, tenez, j'aurais des sous maintenant!

Si M. Etienne, son confident ordinaire, essayait de le raisonner, et lui parlait de la France, il répliquait :

— Je m'en fous... Ma patrie, c'est le pays qui me nourrit!

Ainsi il devenait à la fois xénophobe et antipatriote, ce qui, en dépit d'une antinomie apparente, ne se contredit pas tellement.

Le borgne, ainsi que M. Chapard l'avait prévu, n'avait pas obtenu d'augmentation de pension. A titre de compensation, les majors de Sedan l'avaient engagé à se faire rééduquer, mais au centre de Tourcoing on faisait de la bourrellerie, à Hirson de la brosserie, et pour ces métiers-là il faut des doigts agiles, à défaut de bons yeux. Sur le conseil de Jacques il avait alors adressé une demande pour être nommé facteur et maintenant il attendait une réponse.

Didier Roger le faisait bricoler à Marouval, l'architecte le prenait toutes les semaines pour nettoyer à fond la voiturette qu'il venait de s'acheter et Crevel lui demandait des journées de temps en temps, histoire de le secourir. Le locataire de M. Etienne aimait bien le borgne, mais, sans y mettre de méchanceté, il le blaguait plus que de raison, quand ils allaient ensemble au *Café de la Marine.*

— Je vous présente un champion de la Civilisation, disait-il aux buveurs goguenards, un des héros qui ont établi la liberté des peuples sur les ruines du militarisme prussien. Quinze cents francs de rente et un œil amovible. Allons, l'autonome, dis bonjour à la société.

Et les clients en veste de treillis noir riaient de son bagoût sans que lui ni eux soupçonnassent le désespoir qui rongeait Canivet.

— Il n'y a que vous qui me compreniez, confiait-il souvent à Jacques.

Malchanceux jusqu'au bout, on venait de lui refuser la première avance d'un cinquième sur ses dommages, sous prétexte que sa maison n'était pas réparable. A présent qu'elle était rangée dans les bâtiments neufs, Dieu sait quand la maison d'Amédée serait reconstruite! Sou à sou il mangeait ce que lui avait rapporté la vente de ses dommages.

— Il y a trop de misère pour les uns, trop de bonheur pour les autres, soupirait-il. C'est comme la vieille mère Delbos: pensez donc, à soixante ans, travailler comme une mercenaire... Elle se prive de manger pour payer son chemin de fer.

— Toujours pour rechercher son fils?

— Dame, ça peut se trouver, on en déterre tellement!

Or, un jeudi qu'il allait à Leuilly pour son usine, Jacques Le Vaudoyer aperçut devant lui, sur la route de Nanteuil, deux femmes qui cheminaient. La plus jeune le salua : c'était l'institutrice de Crécy, une blonde, à l'air délicat et doux. L'autre, il l'avait reconnue tout de suite, et il sentit qu'il pâlissait. Sans réfléchir, brutalement, il freina.

— Bonjour, monsieur Le Vaudoyer, lui dit gentiment l'institutrice. Le mauvais temps ne vous fait pas peur?...

— C'est à vous qu'il faudrait dire cela.

La vieille femme avait répondu d'un petit signe de tête au salut du jeune homme. D'un seul regard il avait tout saisi d'elle, sa démarche

accablée, ses grosses chaussures boueuses, son visage raccorni de pauvresse, et ses yeux surtout, ses pauvres yeux éteints. La pensée que cette femme allait ainsi marcher pendant des lieues, sous la bruine, fut insupportable au jeune homme.

— Où allez-vous? demanda-t-il. Me permettez-vous de vous conduire?

La pauvre vieille était si lasse, l'institutrice si faible, qu'elles acceptèrent en remerciant. Aussitôt qu'elles furent dans sa voiture, Jacques se dit qu'il venait de commettre une sottise. Certainement ils allaient rencontrer des gens de connaissance, on s'étonnerait de le voir en compagnie de la mère d'André Delbos, cela se répéterait dans Crécy, sa femme finirait par l'apprendre et les pires scènes s'ensuivraient. Un moment il regretta d'avoir cédé à sa première impulsion, et il en voulut à Mme Delbos du service qu'il lui rendait. Il se retourna et dit sèchement aux deux femmes :

— Enfoncez-vous bien.

De cette façon, cachées par la capote, on ne les verrait peut-être pas.

L'institutrice et la maman ne disaient plus rien. Elles regardaient défiler de chaque côté de la route un panorama misérable de champs incultes, de boqueteaux ravagés. Une pluie grise brouillait le paysage. Entre les tranchées on voyait, de loin en loin, des roues de charrette, les restes tordus d'une herse, un grand réservoir de tôle tout déchiqueté, transporté là on ne sait comment ni pourquoi. On n'avait pas encore cisaillé le fil de fer ni comblé les trous : c'était la pleine zone rouge. Plus loin, ils traversèrent les vestiges d'un bois, grand espace hérissé de troncs d'arbres, pas plus hauts que des pieux,

le bout mâchonné par les obus. Quelques jeunes bouleaux plantaient çà et là leur longue perche blanche. Entre les buissons de barbelés, des entonnoirs tout remplis d'eau ouvraient au ciel pluvieux leurs grands yeux tristes. Et, au milieu de ce bois anéanti, on découvrait soudain la carapace lézardée d'un blockhaus, rendez-vous de chasse de ce hallier funèbre.

Les deux femmes se taisaient toujours et ce silence qu'il sentait dans son dos commençait à troubler Jacques. Il avait peur d'avoir été trop dur, l'instant d'avant. Tendant l'oreille, il crut entendre un sanglot étouffé derrière lui et vite il se retourna. Non... Mme Delbos regardait les champs, le visage immobile.

— Nous arrivons, dit-il.

En effet, ils tournèrent et, en bordure du chemin qui monte vers Pont-Rouge, devant l'entrée éboulée des carrières, ils aperçurent quelques croix et des tombes ouvertes : le petit cimetière de Vauveny.

Sur toutes les croix on lisait les mêmes dates, les mêmes numéros de régiment : tous des tués de Laffaux, rien que des victimes de la criminelle offensive de 17.

Les deux femmes s'approchèrent d'un sergent qui commandait l'équipe des fossoyeurs.

— Desbos? Un cuirassier? répondit-il à leur question. Non, je n'ai pas ce nom-là.

Puis, d'un mouvement de menton, il désigna une rangée de croix :

— Seulement, il y a les inconnus...

La vieille regardait les tombes sans répondre. Elle ne pleurait pas. Son visage jaune, tout couturé de rides, n'avait pas changé d'expression. Ses yeux fixés sur les croix ne semblaient même pas les voir. Peut-être regardait-elle plus loin,

beaucoup plus loin, où les mères enterrent les morts perdus.

— Je la connais, dit tout bas le sergent à Jacques. Je l'ai déjà vue au cimetière de Margival.

L'institutrice, grelottant sous son manteau mouillé, allait de tombe en tombe et se penchait pour lire chaque inscription. Parfois, les croix étaient si rapprochées que leurs bras se touchaient :

« Un soldat français inconnu... Un soldat français inconnu... Un soldat du 24e colonial... »

Ils dormaient l'un contre l'autre, bien serrés; une seule fosse pour l'escouade, comme autrefois un seul lit.

A ce moment un fossoyeur qui s'était arrêté de piocher dit au sergent :

— Delbos, ça me dit quelque chose... Il faudrait regarder une tombe pas bien loin d'ici, sur le sentier du Fruty. Je crois bien que c'est ce nom-là.

— Alors, c'est lui! s'écria la mère sortant subitement de sa torpeur. Je suis sûre que c'est lui... André Delbos, n'est-ce pas? Un cuirassier?

Et, tout agitée, elle tendait vers l'ouvrier ses mains gantées de fil noir. Mais l'autre n'en savait pas tant.

— Il faudrait voir, dit-il d'une voix qui se rétractait déjà.

Le sergent paraissait ennuyé. Pour échapper à la corvée qu'il prévoyait, il déclara :

— On doit faire tout ce coin-là l'autre semaine, je vous promets de regarder moi-même.

Mais la vieille femme, fébrile, ne pouvait plus attendre.

— Oh! non! monsieur, supplia-t-elle. Allons-y tout de suite... Pensez, cela fait plus d'un an

que je le cherche... Il est là, tout près, je veux le voir... Je vous en prie... J'aimerais mieux m'asseoir à côté de sa croix et ne plus bouger, ne pas le laisser tout seul.

Elle s'était mise à pleurer et le sous-officier perdait contenance. Jacques insista :

— Allons-y maintenant. Qu'est-ce que cela peut vous faire?

Le fossoyeur, qui sentait venir un pourboire, approuva à demi-mot :

— Que ce soit aujourd'hui ou plus tard, ça sera toujours de l'ouvrage de fait.

Enfin, bon garçon, le sergent céda :

— Prends ta pioche, dit-il à l'ouvrier.

Enfonçant jusqu'aux chevilles dans la terre détrempée, le groupe se dirigea vers le chemin de Fruty, qui suit en lacet le bas de la côte. Il ne pleuvait plus, mais un vent glacé durcissait les habits et gonflait la robe des deux femmes. Jacques et le sergent allaient devant.

— C'est un de vos parents? demanda le militaire.

Interloqué, le jeune homme bafouilla :

— Non... Un peu... C'est-à-dire que je le connaissais très bien.

— Oui, je comprends, un ami.

Puis, après un instant de silence :

— Ça peut être lui, ajouta le sergent. Un hasard, on ne sait jamais.

Au loin, près des marais de la Quincy, on voyait des reboucheurs au travail.

— Ils doivent retrouver des corps à tout moment, ceux-là? demanda l'architecte.

— De temps en temps, oui. Mais jamais ils n'en laissent un avec une bague au doigt, vous pouvez être tranquille... Tenez, dans mon ancien secteur, j'ai arrêté un Espagnol qui avait fait sauter

les dents en or d'un officier avec la pointe de sa pioche.

Sur les pentes dénudées de Mennejean, trouées d'énormes entonnoirs, quelques bicoques se blottissaient, luisantes de pluie, pareilles à des cambuses de chiffonniers. On entendait, par intervalles, de sourdes explosions, et l'on voyait surgir sur une crête comme un grand arbre de fumée noire : c'étaient des obus que les artificiers faisaient éclater. Chaque fois, l'institutrice sursautait.

L'ouvrier qui marchait le premier quitta le sentier bourbeux et s'avança en plaine. A vingt pas il se retourna en criant :

— C'est là.

Quand on l'eut rejoint, il dit :

— Vous pouvez regarder, c'est presque le nom.

Sur la croix pourrie on lisait en s'efforçant :

— Desbros... cuirassiers.

La mère, dont la mâchoire tremblante hachait les mots, montra la tombe.

— C'est lui, je le sens, articula-t-elle d'une voix saccadée qui faisait mal. Il a disparu tout près, à la Motte. On s'est trompé dans le nom, mais c'est lui. Vite!... Regardez vite!...

L'ouvrier arracha la croix et la planta un peu plus loin, puis il y accrocha sa veste.

— Allons-y, dit-il en prenant sa pioche.

Jacques sentit ses jambes défaillir, et tout son corps se mit à grelotter. A la pensée qu'André Delbos allait lui apparaître, une émotion intense s'emparait de lui. Ayant levé les yeux, il aperçut le visage décomposé de l'institutrice, et il lui sembla qu'il devait être encore plus livide qu'elle. Tous se taisaient. On n'entendait que le bruit mou de la pioche dans la terre grasse. Puis les coups devinrent plus sonores : on atteignait le

sol dur. Soudain l'ouvrier s'arrêta et, du bout de son outil, il écarta une mince couche de craie. Un lambeau de drap bleu apparut.

— Sa capote, dit-il.

Et plus doucement, à petits coups, il se mit à dégager le corps. Quelque part, dans le ciel, un chant d'oiseau passait... Dans son bouleversement, il parut à Jacques que la campagne se faisait plus vaste et recueillie. Les sanglots de la mère redoublaient.

— Eloignez-la, demanda le sergent.

Et l'institutrice qui pleurait la prit entre ses bras, pour l'entraîner à quelques pas.

— Non, laissez-moi, suppliait la vieille femme. Je serai raisonnable. Je veux voir.

Le fossoyeur piochait toujours, remontant vers la croix, et le coffre à demi béant de la poitrine fut bientôt dégagé. La mère eut le geste de s'élancer.

— Sa tête! cria-t-elle d'une voix déchirante. Prenez garde, vous allez blesser sa petite tête...

Ce cri traversa Jacques. Il se rapprocha encore, vacillant, les yeux brouillés de larmes. Le cœur battant il se pencha... les épaules étaient découvertes et l'on devinait déjà la tête sous la gangue de terre... L'idée que la pointe de l'outil allait atteindre le visage lui fit mal.

Il étendit d'abord le bras, comme pour ralentir l'ouvrier, mais ce fut plus fort que lui, il se jeta à genoux, il repoussa la pioche, et, de ses mains tremblantes, il écarta lui-même le voile friable qui recouvrait le mort.

La terre glissa... L'homme apparut.

Appuyé de ses deux mains, sans peur, sans dégoût, le jeune homme regardait le soldat.

On distinguait à peine les traits... Un visage gris, comme rongé, dont le squelette ne gardait

qu'un peu de chair... Un visage d'enfant... Oui, sa jeunesse, malgré tout, éclatait et, face au ciel, ce jeune mort accueillait le jour avidement, de ses yeux creux.

Un cri désespéré redressa Jacques :

— Mon Dieu! Mon Dieu! ce n'est pas lui!

La vieille mère, que l'institutrice soutenait, s'était approchée jusqu'à la fosse, et son premier regard ne s'était pas trompé. Maintenant, effondrée, elle divaguait, sa pauvre figure défaite et ruisselante.

— Pourquoi te caches-tu, mon petit enfant? gémissait-elle... Je me donne tant de mal pour te retrouver! Où es-tu, mon petit?... Il ne faut pas m'en vouloir, je fais tout ce que je peux, pourtant.

Le sergent tout remué détournait les yeux. Jacques s'était relevé, encore tremblant.

Le fossoyeur, ayant repris sa tâche, déchira la capote du soldat et lui prit ses papiers.

— Desbros, lut-il à regret. C'était bien le nom.

Mais la vieille femme n'écoutait plus. L'institutrice l'entraînait, et elle se laissait faire, sans force, désespérée.

— Où est-il? où est-il?

Le jeune mort, dans sa tombe entr'ouverte, écoutait s'éloigner ces sanglots. Et ses larmes à lui, quand les entendrait-il? La terre allait se refermer... Pour toujours, alors?... Oh! la lumière, la lumière!...

— Est-ce qu'on l'emmène maintenant, demanda l'ouvrier.

— Puisqu'on y est, fit le sergent. Profitons qu'il ne pleut pas.

Dans la direction de Malmaison, on entendait tonner des obus, dont le grondement emplissait le ciel gris.

— C'est égal, dit le fossoyeur, ils auraient pu me donner quelque chose.

Jacques arrêta sa voiture à Crouy. La pauvre femme pleurait toujours, et l'institutrice bouleversée pleurait avec elle, tout en cherchant à l'apaiser.

— Vous avez pris froid, dit le jeune homme. Il faut que vous buviez un grog bouillant. Descendons ici.

Ils entrèrent dans une baraque, à la fois épicerie et estaminet. Par le cadre étroit de la fenêtre, on apercevait un triste bouleversement de murs en ruine, de fondations béantes, de toits croulants; devant le débit, un grand tas régulier de pierres récupérées.

— Ça se reconstruit, dit sans ironie l'aubergiste.

La pluie tambourinait sur la baraque. Bientôt un petit filet d'eau coula du toit et fit une flaque sur le comptoir.

— Vl'à que ça recommence, fit seulement le marchand. Eugénie, la casserole.

Et sa femme, d'un geste accoutumé, vint placer le récipient à l'endroit voulu. On n'entendait plus que ce petit bruit d'eau, continu, agaçant.

Mme Delbos tenait son verre brûlant entre ses mains, pour se réchauffer. Elle regarda Jacques et, silencieusement, elle se remit à pleurer.

— Votre mère a de la chance, à vous, murmura-t-elle.

— Ma mère est morte, répondit Jacques, la gorge serrée. Mon père aussi. Je suis tout seul.

La vieille femme se tut un long moment, l'air absorbé; puis, relevant les yeux:

— Votre femme ne me fera pas d'ennuis, si je retrouve le corps d'André? demanda-t-elle.

— Des ennuis? mais pourquoi? Il n'y a pas de raison.

Mme Delbos frottait ses mains rêches.

— Je sais bien, mais tout de même... Ainsi, quand les papiers sont venus pour dire qu'il était disparu, et aussi pour sa médaille militaire, elle ne m'a jamais prévenue. Elle disait: « C'est moi la femme », je n'avais rien à répliquer. Alors, si elle voulait, elle pourrait aussi réclamer son corps.

Le visage de la malheureuse se fit suppliant:

— Mais il faut me le laisser, hein, monsieur? Je me donne tant de mal pour le retrouver. Et je n'ai plus que cela au monde, moi!

Jacques lui prit les mains :

— Je vous le promets, madame, fit-il d'une voix assourdie. Et tenez, comme je me déplace beaucoup dans la région, je vous promets de surveiller les exhumations, de passer voir dans les cimetières et de vous tenir au courant.

Elle murmura ce remerciement :

— Vous êtes un brave garçon.

— Mais non, dit Jacques. C'est un ancien soldat comme moi. Et puis, aussi...

Et son geste vague voulait faire comprendre, sans mots gênants, la parenté tragique qui l'unissait au mort.

Le filet d'eau tombant dans la casserole semblait mesurer le temps. Puis, l'averse calmée, les gouttes s'espacèrent. On n'entendait plus rien... C'était angoissant ce grand silence. La mère d'André pourtant ne le remarqua pas : il y avait aussi un grand silence en elle.

Sans redresser la tête, elle murmura :

— On ne l'a pas toujours rendu heureux, le pauvre enfant.

Jacques sentit son cœur se serrer. Il savait bien

quelle allusion cela cachait. Il redoutait les mots qui allaient suivre, mais il n'osait pas se lever, payer, faire sortir les deux femmes en prétextant l'accalmie. Non, il n'osait pas; une curiosité plus forte, un besoin de savoir l'obligeait à rester.

— A sa dernière permission, continua la vieille femme, il est venu chez nous, et il a pleuré, monsieur, comme je n'ai jamais vu pleurer un homme. Et c'était un gaillard, pourtant!

Jacques ne questionna pas. Il toucha la mère d'un regard et détourna vite les yeux. Ce fut elle qui demanda :

— Vous « la » connaissiez depuis longtemps?

Il eut honte d'avouer qu'il fréquentait Hélène avant la date tragique. Il mentit :

— En 17... 18... je ne sais plus. Elle était en deuil...

La mère fit seulement :

— Ah! en deuil... Il l'aimait tellement, monsieur, tellement...

Puis, ayant essuyé ses larmes, elle reprit de la même voix unie :

— Lui parti, nous n'avions plus besoin de vivre. Pourquoi les vieux resteraient-ils quand les jeunes s'en vont?... J'ai dit à mon mari : « Mon pauvre vieux, nous allons ouvrir le robinet du gaz en nous couchant, et après on ne se réveillera plus, nous serons bien tranquilles... » C'est lui qui n'a pas voulu. Les hommes, n'est-ce pas? c'est plus dur que les femmes, plus résistant. Il tenait encore à la vie. Alors, je n'ai plus eu qu'une idée : retrouver mon André, pour qu'il ait sa tombe, comme tout le monde.

Son regard terne s'éclaira :

— Si je vous disais que j'ai déjà de l'argent de côté pour le faire revenir... Et c'est dur, vous savez, il faut économiser sou à sou, se priver de

tout. Même sans manger beaucoup, on dépense. Mais tout de même on y arrive.

On sentait qu'elle était contente de se priver, parce que c'était encore souffrir pour son petit, lui montrer encore son amour, le gâter comme s'il était toujours vivant et qu'il fût là pour dire : « Merci, maman... »

Elle remontait maintenant ses souvenirs, vers les sources bleues.

— Quelle fête, quand il venait en permission... Nous ne l'avions pas beaucoup chez nous, à cause de sa femme qui l'aurait chicané, mais ce qu'il nous faisait de plaisir!... Si franc, monsieur, si gai... Il ne souhaitait qu'une chose, c'était de nous rassurer, de nous faire croire qu'il ne se battait pas. Jamais il ne s'est plaint dans une lettre, au contraire...

Un nuage gris passait sur le cœur de Jacques. Un souvenir odieux, le sentiment d'une sale action... Il revoyait Hélène lui lisant les lettres d'André, dans leur lit défait... C'est vrai, il ne se plaignait jamais. Il parlait de cantonnements tranquilles, de ses camarades, de leurs corvées. Et lui, renversé sur l'oreiller, disait à sa maîtresse :

— Eh bien, il est très heureux ton cuirassier, c'est la bonne vie. Qu'il ne vienne donc pas en permission; on pourrait lui prendre sa place...

Où était-elle à présent sa place? Le long de quelle tranchée, au fond de quel ravin? Non, personne ne la lui avait prise sa place étroite, au pied d'une croix sans nom.

La vieille continuait à dévider son écheveau :

— C'est seulement quand il est venu en permission, après Tracy-le-Val, qu'on a su qu'il avait la croix de guerre. Et il nous a encore menti,

il nous a dit que c'était pour une bêtise, qu'il n'avait rien risqué du tout.

Jacques n'écoutait qu'à moitié. Il cherchait à s'imaginer le visage d'André, mais, malgré ses efforts, une autre image s'interposait et il revoyait, sous le casque, les traits décharnés du mort de Vauveny. Enfin, il n'y tint plus :

— Vous avez une photographie de lui, demanda-t-il.

— Oh! oui, sa dernière! fit la maman heureuse.

Et, vite, elle sortit de son sac, puis d'une enveloppe, une photographie toute fendillée qu'elle tendit. Il avait un bon visage loyal, une tête solide sur qui le casque ne pesait pas.

— Il y en a une meilleure, qu'il avait fait tirer sur émail, en permission, mais sa femme n'a pas voulu me la donner.

Elle rangeait avec précaution son petit portrait.

— Avec son prêt de sous-officier, il lui faisait encore des petits cadeaux comme ça, continua-t-elle, la voix un peu rancuneuse. Je me souviens qu'il lui avait envoyé, au début, une belle bague en aluminium. Jamais elle ne l'a portée. « Ça fait poilu », disait-elle. C'était son embusqué de frère qui lui avait encore appris ce mot-là! Tenez, monsieur, on n'avait pas grand'chose avec mon vieux, l'allocation, sa retraite de chemin de fer et les quatre sous que je gagnais, eh bien! c'était nous qui lui envoyions des colis. Sa femme n'y pensait pas. Et même, un jour, elle m'a attrapée en me disant que j'envoyais des paquets exprès pour paraître en faire plus qu'elle...

Jacques sentait sur lui le regard de l'institutrice, et cela le faisait rougir. Il savait qu'elle devait penser : « C'est cette femme-là qu'il

aime », et il était honteux. Pour cacher sa gêne, il regardait fixement par la fenêtre.

Mme Delbos continuait :

— C'est une femme de tête, on ne peut pas lui retirer cela. Elle menait la maison, c'était bien juste qu'elle en profite, mais tout de même, c'est mon garçon qui avait acheté le fonds, amené la clientèle, c'est lui qui en avait fait une patronne. Alors, est-ce qu'elle n'aurait pas dû être meilleure, plus donnante? Mais il était trop bon pour rien dire, trop fier pour se plaindre... « Mais non, maman, ne t'inquiète pas, je suis heureux comme ça! » disait-il. Heureux, le pauvre petit!...

On devinait que c'était cela qui la rongeait, la pensée qu'il était mort désespéré, que ses yeux s'étaient fermés sur des larmes.

Avançant ses coudes sur la table, et tendant son visage plus dur, elle continuait :

— Il savait qu'elle s'amusait, monsieur, qu'elle sortait avec des hommes, qu'elle dansait...!

Jacques baissait la tête. C'était avec lui qu'elle dansait. Il songeait, atterré, que le soldat avait peut-être pensé à lui, la nuit, dans sa sape aux parois de glaise, et qu'il l'avait haï, et qu'il avait souffert... Un poids l'étouffait. Il n'osait plus lever les yeux.

La voix de la vieille faiblissait, dans un souffle mouillé :

— Le dernier jour, je ne l'ai pas accompagné à la gare, pour les laisser seuls... Quand Hélène est revenue, elle qui n'est cependant pas tendre, elle était toute drôle, et elle m'a raconté que, sur le quai, de loin, il s'était retourné, et qu'il l'avait regardée d'un air triste, monsieur, triste, et qu'il lui avait fait adieu de la main... adieu..., comme s'il savait qu'il ne reviendrait plus!...

La tête tombée dans ses deux mains, elle s'était

remise à sangloter. Jacques se leva, puis se pencha sur elle, tandis que l'institutrice murmurait :

— Madame Delbos!... Voyons, madame Delbos!... tout en cherchant à lui soulever le front.

On ne voyait qu'un dos maigre secoué par les larmes, convulsivement. Le jeune homme se sentait impuissant à la consoler, et, dans son désarroi, il ne trouvait à dire que des choses banales.

— Vous pouvez être fière de lui. Il est mort en faisant son devoir...

Alors, le corps affalé se redressa à demi et la vieille mère articula :

— Non... Ne dites pas ça... J'aurais donné la France, moi, pour que mon garçon revienne!...

Jacques se tut, décontenancé. Il regardait cette pauvre tête pitoyable où la capote noire avait glissé, et il imagina André, penché comme lui sur la maman en larmes.

Que penserait-il, s'il revenait?... Maintenant, la fièvre héroïque est tombée, le mâle orgueil du risque ne soulève plus les hommes, les canons tonnants se sont tus, et l'esprit apaisé a retrouvé ses doutes.

Où est le devoir?... Des multitudes inconnues ont changé de patrie, on a tracé d'autres traits sur la carte du monde, mais il reste un père, une mère sans soutien, qui, un soir, accablés, le ventre vide, ouvriront le gaz ou allumeront le réchaud, pour que leur sommeil soit enfin le dernier.

Qu'est-ce, après tout, que le devoir?... N'est-ce pas une tromperie magnifique que l'âme invente pour mener le corps où il ne veut pas?

Et puis l'autre devoir, le devoir sacré d'élever

des petits ou de soutenir des vieux, qui le remplira désormais pour celui qui n'est plus là?

On hésite... On ne sait plus... Est-ce dans l'exaltation ou dans le recueillement que le cœur a raison?

Un poteau frontière qu'on déplace empêchera-t-il une seule mère de pleurer? Quelles consolations trouverait-il à dire, le mort casqué, s'il poussait soudain la porte de la baraque?

Personne ne parlait plus... La pluie s'était remise à crépiter, chassée par le grand vent, et, dans le sanglot de l'orage, le sanglot de la vieille ne s'entendait plus.

VIII

Jacques regardait sa maison. Les murs atteignaient à présent le premier étage et les maçons venaient de remonter les planches après les mâts de l'échafaudage. La façade se dessinait déjà, avec son soubassement percé de soupiraux, ses deux fenêtres et son perron. Tous les habitants stupéfaits avaient immédiatement reconnu la villa d'André Delbos.

— C'est calqué, avait dit M. Etienne, planté sur ses deux cannes au milieu du jardin.

Et montrant au Parisien le petit porche par où l'on pénétrait dans la salle à manger :

— Tenez, c'est là qu'il prenait son café le dimanche.

On s'était demandé dans Crécy pourquoi l'architecte reconstruisait exactement la maison d'avant-guerre, au lieu d'en faire bâtir une plus belle, et seule la femme Vauroux avait trouvé une raison acceptable.

— Il va à l'économie, le malin, et il s'arrangera avec l'entrepreneur pour mettre le restant dans sa poche en donnant de faux mémoires. Ni vu ni connu, je t'embrouille.

Jacques, maintenant, se demandait, lui aussi, à quelle inspiration singulière il avait obéi en relevant, pierre par pierre, la maison du mort,

Adossé à sa baraque, il la regardait sans rien dire, et les ouvriers, qui se croyaient surveillés, travaillaient sans flâner, coupant le mortier du tranchant de leur truelle.

— « Il» arrivait par l'allée, songeait Jacques, « il » montait ces cinq marches... « il » devait s'accouder à la balustrade.

Il y pensait avec une telle intensité qu'il finissait par projeter la silhouette transparente d'André sur l'étroite terrasse. Très étroite, juste assez large pour deux, en se tenant serrés... Et Jacques voyait alors Hélène penchant vers son mari sa belle tête brune. André était en soldat, avec une capote d'un bleu flétri, comme le petit mort de Vauveny. Malgré tous ses efforts, Jacques ne parvenait pas à l'imaginer autrement.

Le matin, lorsqu'il se levait, l'esprit dispos, prêt à l'ouvrage, cette idée persistante ne le gênait pas.

— J'ai bien fait, disait-il en regardant le pavillon naissant.

Cela prenait dans son esprit une symbolique noblesse d'avoir relevé, tel qu'il était, le foyer détruit d'un soldat mort. Mais quand, la journée finie, il rentrait fourbu, fiévreux, les choses n'avaient plus le même aspect, et il regardait avec inquiétude cette maison béante ouverte à tous les vents.

Un manœuvre kabyle y couchait, et, chaque soir, après dîner, on l'entendait chanter. C'était une interminable mélopée, comme en improvisent les nomades, coulant sur quelques notes, avec un cri rauque pour refrain. Une longue plainte plutôt qu'une chanson... Jacques l'écoutait en frissonnant, ses draps remontés jusqu'aux lèvres.

Que lui voulait-elle cette voix gutturale qui tous les soirs, venait se plaindre dans sa maison?

Sitôt les murs dressés, sitôt qu'on avait pu reconnaître la villa, ses lamentations avaient commencé... Ce n'était pas naturel... Qui était-ce? Qui était-ce donc?...

Il ne laissait pas la réponse lui venir à l'esprit, il refoulait cette crainte absurde tout au fond de lui-même, mais son cœur bondissant ne s'arrêtait pas de battre, il écoutait, les tempes moites, ces litanies qu'il ne comprenait pas, et c'était seulement quand le Berbère, enroulé dans ses loques, s'était étendu près de son feu éteint que Jacques pouvait s'endormir.

Le lendemain, au réveil, lorsque la lumière glissait sa lettre dorée sous la porte, il ne s'expliquait pas ses angoisses de la nuit, mais il les retrouvait le soir, quand l'ombre le laissait seul avec ses songeries.

Tout d'ailleurs contribuait à le rendre nerveux, sa mauvaise santé, le surcroît de travail, ses discussions quotidiennes avec le maire, et surtout la pensée qu'Hélène allait bientôt venir et qu'il faudrait lui expliquer sa rencontre avec la mère d'André. Il aurait pu ne rien lui dire, mais il craignait qu'elle ne l'apprît par d'autres, ce qui eût été pire, et puis un tel mensonge le rebutait.

Le samedi arrivé, comme il connaissait le caractère d'Hélène, il se garda bien de paraître s'excuser en lui racontant sa visite à Vauveny; il prit au contraire un ton résolu, presque fâché, pour bien marquer qu'il avait accompli cela comme un devoir pénible, une corvée et que lui seul eût été fondé à se plaindre.

— Je n'avais pas le droit d'agir autrement, tu comprends... Un ancien soldat, sa mère sans soutien... Et puis, il a été ton mari...

Hélène comprit cette fois qu'il eût été inconvenant de montrer sa mauvaise humeur; elle ne

l'interrompit donc pas, mais ne put s'empêcher de hausser les épaules quand il parla avec pitié de Mme Delbos.

Peut-être crut-elle surprendre un reproche dans les yeux de son mari, car elle dit vite, pensant tout racheter :

— Pauvre André! s'il avait pu savoir les ennuis que tout ça me causerait!...

Elle ne reparla plus de rien ce jour-là, ni le lendemain qu'ils passèrent dans leur maison inachevée, cherchant déjà comment ils la meubleraient. Elle se montra même plus prévenante que les autres dimanches, parut s'inquiéter pour une poussée de fièvre que Jacques eut vers le soir, et elle lui dit brusquement, comme suivant une idée :

— C'est vrai, dans le fond, tu as bon cœur.

Jacques, malgré cette gentillesse soudaine, ne se sentait pas heureux. Il la regardait et il n'arrivait pas à reconnaître son Hélène d'autrefois, cette Hélène tendre et enjouée qui n'avait existé peut-être que dans son esprit. Il lui trouvait parfois un air de dureté, et il imaginait l'expression, la voix qu'elle devait avoir en chassant la mère d'André. Assis près d'elle, sur un mauvais divan qu'il avait fait avec des caisses vides et des coussins d'auto, il s'était laissé prendre la tête, et, le front dans le creux de son épaule, tandis qu'elle lui caressait machinalement la joue, il songeait à leurs journées de Saint-Honoré-les-Bains, quand il était en convalescence et qu'elle le dorlotait. Comme c'était loin, déjà!... Il lui semblait qu'il n'avait pas assez joui de ces jours de bonheur, et il éprouvait, à les revivre, une triste délectation.

Le soir, il reconduisit sa femme à Soissons, et, comme ils étaient en avance, ils entrèrent dans

un petit café, près de la gare. Devant le comptoir, des soldats faisaient du tapage, et cela rappela à l'architecte ces débits bruyants où s'entassaient les permissionnaires pendant la guerre.

Ils s'attablèrent dans un coin, face à face. Une lampe à pétrole, posée entre eux, semblait mettre à nu le visage d'Hélène, et Jacques la regardait avec un singulier mélange d'amour et de colère. Oui, elle était belle... C'était pour cela qu'il l'aimait, rien que pour cela... Il avait conservé le même sentiment un peu admiratif qu'il avait éprouvé le premier jour, lorsqu'elle lui était apparue, assise sur un pouf, le dos au feu, jouant du bout des doigts avec ses fétiches de laine : Nénette et Rintintin, petits dieux burlesques de ces années de vertige. Cela l'irritait de l'aimer tant, quoi qu'il fît et comme malgré lui.

Des buveurs la lorgnaient, en se cachant. Ce qu'ils devaient en supposer des choses, en regardant ce masque de Phèdre, cette bouche ardente et ces grands yeux battus qu'on prête aux amoureuses. Il savait bien, lui, que ce visage mentait, que ce masque ne cachait rien. Elle était toute dans son regard : de larges yeux mystérieux, mais sans secret au fond...

Jacques revit subitement la petite institutrice de Crécy et sa figure sans éclat, dont toute la douceur tenait dans les yeux gris. Celle-ci non plus n'avait pas reçu son vrai visage. Le destin les distribue donc aux êtres, avec les âmes, sans souci de les apparier?

Hélène regardait autour d'elle d'un air distrait, ne trouvant rien à dire. Elle attendait l'heure...

— Alors, cela ne te fait rien de me quitter?

Il lui demanda cela si brusquement qu'elle sursauta.

— Tu m'as fait peur, dit-elle.

Puis d'un air tranquille :

— On se quitte comme cela presque tous les dimanches, tu sais, ça n'est pas un drame.

— Surtout pour toi.

— Que veux-tu dire? fit-elle sèchement. Tu ne voudrais pourtant pas que je pleure parce qu'on se quitte pour six jours.

Jacques sentait qu'il n'avait pas absolument raison, mais il conservait un goût de rancune au fond du cœur.

— Je sais, murmura-t-il, tu n'es pas très sensible, ça n'est pas ta faute.

Hélène avait froncé les sourcils. Lorsqu'elle avait de ces emportements, ses joues se tiraient, sa peau dorée devenait subitement comme bise, en un clin d'œil, c'était une autre femme, avec des traits durcis et presque masculins.

— Si je ne suis pas assez sensible, toi tu l'es trop, répliqua-t-elle. Je commence à croire que tu as les nerfs malades, sans cela tu n'aurais pas de ces accès-là. Maintenant, si c'est pour me dire des choses pareilles que tu me fais venir de Paris, tu pourras m'écrire quand tu voudras me voir...

Elle ne se donnait pas la peine de couvrir sa voix, et Jacques, gêné, avait peur qu'on n'entendît. Des buveurs se retournaient.

— Allons, viens, fit-il en se levant. Il va être l'heure.

Dehors, il voulut lui prendre le bras, mais elle le lui retira.

Marchant à ses côtés sur la place obscure, il se mit à songer à André, quand sa femme l'avait reconduit à la gare le dernier jour. Lui donnait-elle le bras? Certainement non.

— A un soldat, c'est ridicule, lui avait-il souvent entendu dire.

Elle avait dû l'accompagner jusque sur le quai,

impatientée par ces étreintes et par ces « à bientôt » qui n'en finissaient pas.

— Il lui a fait adieu, monsieur, adieu, comme s'il savait qu'il ne reviendrait plus...

Combien de temps avait-elle mis à s'effacer de ses beaux yeux, l'image du soldat qui agitait la main?

Maintenant, c'était son tour de la quitter sur un quai de gare; ils allaient se séparer sans un mot. il allait rester seul... Si au moins le Kabyle pouvait être endormi quand il rentrerait...

Encore une semaine à passer dans sa hutte, avec ses mauvais songes, et du travail et des ennuis... Peut-être Hélène n'allait-elle plus revenir avant longtemps? A cette pensée une telle désolation l'envahit que, sans réfléchir, il reprit le bras de sa femme d'un geste suppliant.

— Tu reviens samedi, ma grande, tu me le jures?

Elle résista bien un instant, mais elle finit par promettre, en faisant remarquer qu'elle avait pourtant du travail à ne savoir où donner de la tête.

— Qu'est-ce qui t'a pris, tout d'un coup? lui demanda-t-elle, nous avions passé une si gentille journée.

— Oui, je sais bien, j'ai tort. Je suis trop nerveux.

Il ne trouvait plus rien à dire. Il l'embrassa avec tristesse, la fit monter dans un compartiment bondé où des hommes fumaient, et, resté seul, il regarda fondre dans la nuit mouillée la lanterne rouge du train. Tout au loin, la machine poussa son long cri déchirant... C'était fini... Plus rien.

Il lui sembla brusquement que c'était le cœur douloureux d'André qu'il portait dans sa poitrine,

et il fut alors pris d'une telle angoisse, sur ce quai noir, qu'il rejoignit la place presque en courant.

⁂

Existait-il de par le monde une seule Terre d'aventure plus attirante que celle-là? Les Régions libérées, pays anéanti où l'énergie des hommes faisait sortir des ruines des moissons et des villes... Aucun effort qui demeurât stérile, aucun travail qui ne portât son fruit. On lutte, on peine, mais on voit les champs s'élargir, les villages se repeupler, les matériaux broyés reprendre forme sous l'outil.

Une tâche surhumaine s'accomplissait de jour en jour, dans dix départements de l'ancien front, et le reste du pays paraissait l'ignorer.

— On ne fait rien dans les Régions, naturellement! s'entendait dire Jacques Le Vaudoyer chaque fois qu'il allait à Paris.

Comme ils auraient tous admiré ce miracle s'il s'était produit ailleurs que chez eux!

Pendant toute leur jeunesse, les Français d'avant-guerre auront eu les oreilles rebattues de ces histoires d'Amérique où l'on voyait pousser, ainsi que dans un rêve, des cités fabuleuses, bâties en quelques mois, dans les savanes de l'Utah ou du Colorado. Et pourtant qu'avaient-elles de si merveilleux, ces capitales de sapin, avec leurs édifices qui sentaient la résine et leur millier de bars, de comptoirs, de cambuses, qu'un incendie dévorait en une nuit?

En France, il y avait sept cent mille maisons à rebâtir, trois millions et demi d'hectares à défricher, et, un an après le dernier coup de canon, des cheminées d'usines fumaient déjà au milieu des bourgades rasées, et l'on sortait la

pierre de taille des creutes du Soissonnais, où des cadavres étaient encore couchés.

Furent-ils moins vaillants que les autres, les pionniers du Vieux-Monde?

Des hommes s'en allaient chercher l'aventure bien loin, et ils l'avaient près d'eux, à vingt-cinq lieues de Paris, avec ses hasards, ses périls, ses coups de fortune... Toutes les races grouillaient dans cette brousse, on croyait parcourir le monde rien qu'en traversant un hameau. On voyait les Piémontais jouer, en sacrant, à la morra, les sidis se battre, les Chinois flâner, les Russes chanter en chœur, les Espagnols fumer des cigarettes en croquant des oignons, et les Américains de l'*Y. M. C. A.* donnaient à tout cela un air de cinéma, avec leurs chapeaux de cow-boys.

L'Aventure, ce n'était pas dans les ports du Pacifique qu'ils la rencontreraient, c'était dans les mornes plaines de Champagne, dans les ravins désolés de Verdun, où l'on piétinait encore des armes et des os, sur la route de Béthune, où poussaient comme des champignons des villages de tôle et de carton, tout un immense placer où affluaient des quatres coins du monde de faméliques chercheurs d'or.

Combien de fois, s'étant éloigné des coteaux, au delà d'Aizy et de Braye, Jacques ne se crut-il pas transporté dans un continent inconnu! Quelle apparence de civilisation subsiste sur ces pentes crayeuses? Pas une route, pas un arbre, pas une cahute.

Cette trace de sentier, qu'on reconnaît quand même à son usure, bouleversé par les entonnoirs, c'est le Chemin des Dames. Cinquante mois on se l'est disputé, on s'y est égorgé, et le monde anxieux attendait de savoir si le petit sentier était enfin franchi. Ce n'était que ça, ce chemin

légendaire : on le passe d'une enjambée... Si l'on y creusait, de la Malmaison à Craonne, une fosse commune, il le faudrait dix fois plus large pour contenir les morts qu'il a coûtés. Ils sont là trois cent mille, Allemands et Français, leurs bataillons mêlés dans une suprême étreinte qu'on ne dénouera plus, trois cent mille sur qui des mamans inquiètes s'étaient penchés quand ils étaient petits, trois cent mille dont de jeunes mains caressèrent le visage.

Trois cent mille morts, cela fait combien de larmes?

Ces croix où le nom ne se lit plus, ces baïonnettes enfoncées dans le sol jusqu'à la poignée, ces tumulus de la largeur d'un corps, tout cela, ce sont des tombes. On marche, on piétine dans la mort. La terre est comme pétrie de cadavres.

Sur les versants, de larges trous d'obus se suivent, ainsi que les foulées d'une bête géante. On n'aperçoit que des cavernes éboulées, des ferrailles tordues, d'étranges lianes emmêlées, que la pluie rouille.

Puis on rejoint la route de Laon, bordée de cimetières et de tranchées, on longe ce démoniaque Bois des Buttes, dont les arbres rognés vous viennent au genou, puis la Miette effarée qui cherche en vain son cours dans les roseaux, et soudain, devant quatre bicoques pourries qui s'épaulent l'une l'autre, on découvre un immense écriteau :

Messieurs! N'oubliez pas les gens du Désert, jetez des journaux, s'il vous plaît!

On regarde, saisi... C'est l'île perdue des planteurs de croix... Une quinzaine de fossoyeurs et de reboucheurs y vivent, ne sachant rien des

Événements qui bouleversent le monde, se nourrissant de conserves, se lavant au ruisseau. L'hiver, les sangliers, par bandes, grumellent devant leurs huttes. Et Paris est là, tout près, à deux heures d'auto, Paris lumineux, Paris toujours en fête...

Non, même si la promesse qu'il avait faite à la mère du mort ne l'avait pas retenu à Crécy, Jacques ne se serait plus décidé à quitter les Régions. Il y avait maintenant ses racines.

Sa tâche, cependant, était loin d'être aisée. La coopérative dirigée par le maire n'avait qu'une existence illusoire; l'entrepreneur faisait ce qu'il voulait et l'architecte devait soutenir des deux côtés une lutte constante, Gagneux et Amoretti s'accordant à trouver qu'il se donnait trop d'importance. Ce n'était pas que M. Gagneux fût malhonnête, mais il n'aimait pas à sentir sur tous ses actes le contrôle du jeune homme. Il voyait bien que l'architecte devinait son manège : passer dans les premiers devant la Commission cantonale, faire accepter, grâce à son gendre, qui était expert, son évaluation de trois cent mille francs, valeur 1914, ce qui lui ferait plus d'un million et demi au coefficient du moment, puis ne faire reconstruire que l'essentiel et attendre, pour bâtir le reste, que le taux de la construction eût baissé de moitié.

— Un million et demi, combien ça fait-il de pierres? demandait parfois le maire, l'air goguenard, à Noiseux, l'ancien géomètre, qui, le soir, en se cachant, allait métrer les murs avec sa canne pour éplucher le dossier de chacun.

— De quoi vous faire un beau château, monsieur Gagneux, répondait hypocritement le vieux maniaque.

Mais le dimanche, au *Café de la Marine*, on

il prenait son apéritif, le géomètre se rattrapait. Il sortait son calepin bourré de chiffres, et les clients, petits sinistrés pour la plupart, en avaient pour le prix de leur consommation.

— Avant la guerre, savez-vous pour combien il était assuré, votre fameux président? Pour cent vingt mille francs, récolte comprise... Si tout avait brûlé chez lui en juillet 1914, voilà ce qu'il touchait, pas un maravédis de plus... Heureusement, il y a eu la guerre et avec toutes ses manigances, il va avoir la plus riche ferme de tout le canton. Et ce n'est pas tout... Il va encore toucher par hectare dix-huit cents francs d'indemnité physique et chimique, quatre cent soixante-dix francs de premières façons culturales, trois mille francs pour remploi de cheptel mort ou vif, ce qui lui fait encore un beau million tout rond... Qu'est-ce que vous en pensez?

Les autres cultivateurs, qui devaient toucher beaucoup moins, faisaient bien la grimace, mais, pratiques, ils finissaient par dire :

— Pourvu qu'il y en ait pour tout le monde!...

Le jeune architecte n'avait pas beaucoup d'estime pour M. Gagneux, mais il coudoyait tous les jours trop de véritables gredins pour s'indigner de la cupidité du maire.

L'agio des ruines s'étalait au grand jour. Des centaines d'individus, courtiers sortis de prison et industriels sans scrupules, attendaient la fortune des pays dévastés. C'était à qui trairait cette bête tarie.

On pouvait multiplier les décrets, l'administration pouvait rendre sans se lasser de nouvelles ordonnances, les trafiquants de dommages trouvaient immédiatement le moyen de tourner la loi. Ainsi, pour empêcher l'exploitation des sinistrés, on avait décrété que les cessions de dom-

mages ne pourraient plus se faire que devant le tribunal civil. Aussitôt, afin d'éviter ce contrôle, les acheteurs s'étaient mis à constituer de soi-disant sociétés anonymes, où quelques sinistrés groupaient leurs dommages pour les remployer en commun à la construction d'une usine ou d'une maison de rapport : comme il ne s'agissait plus de vente, mais d'association, le tribunal n'avait rien à y voir. En réalité, la société n'existait pas, on rachetait au sinistré pour un prix dérisoire ses titres, qu'il n'avait jamais vus, et l'industriel ingénieux, resté seul maître de l'affaire, n'avait plus qu'à demander à l'Etat toutes les avances dont il avait besoin pour bâtir sa fabrique.

Les marchands de biens ne se cachaient même pas. Les affiches : *Achat de dommages de guerre*, se lisaient sur tous les murs; on discutait des ventes jusque chez le marchand de vins et, comme on pouvait remployer dans un rayon de cinquante kilomètres, on voyait s'élever dans Soissons et dans Laon, — comme ailleurs dans Arras, Reims, Dunkerque ou Verdun, — des raffineries, des filatures, des villas luxueuses, bâties avec l'argent de mille bicoques calcinées qu'on ne relèverait jamais.

Avec cent mille francs de dommages valeur 14, achetés au bon moment, et payés la moitié, on se faisait construire un hôtel ou une usine d'un demi-million.

Le père Josset, un gros homme perclus qu'on ne voyait jamais, mais qui dirigeait ses affaires de loin, trouvant son fils tout juste bon à transmettre ses ordres, n'avait pas laissé passer cette occasion de s'enrichir encore plus. Il avait fait entreprendre le déblaiement de la fabrique de Crécy, qui employait avant la guerre une cen-

taine d'habitants, puis, dès qu'il eut reçu l'avance de l'Office de Reconstitution industrielle, il arrêta les travaux, ne conservant sur le chantier que trois ou quatre manœuvres à titre de figurants, et les douze cent mille francs de l'O. R. I., placés en Bons de la Défense lui assuraient maintenant soixante-douze mille francs de rentes.

Les Josset n'étaient pas pressés de reconstruire leur usine : ils savaient que, pour le moment, il leur serait impossible de recruter du personnel, du moins aux salaires qu'ils voulaient. Alors, ils attendraient que la reconstitution touchât à sa fin et quand leurs anciens ouvriers ne trouveraient plus d'ouvrage dans les entreprises, ils les embaucheraient à dix francs par jour : ce serait à prendre ou à laisser.

C'est à Hélène que le fils Josset avait expliqué cette double opération, un après-midi qu'il avait rencontré la jeune femme dans un thé, et c'est peut-être à cause de cette rencontre, qui l'avait irrité, plus encore que pour le tripotage lui-même, que Jacques avait pris les usiniers en aversion.

Il avait été d'abord ennuyé de voir la construction de leur seconde fabrique remise à des années : c'était sa plus grosse affaire qu'il perdait. Mais comme cela lui laissait tout son temps libre pour la coopérative, il était consolé.

On sortait maintenant des possibilités et des promesses : on réparait, on bâtissait, et il semblait bien, cette fois, que la reconstruction ne s'arrêterait plus.

Les sinistrés commençaient à passer devant la Commission cantonale pour la fixation de leurs dommages, et ils vivaient tous dans l'attente anxieuse de l'expert. Leur sort était entre ses mains; il pouvait, d'un coup de crayon bleu, faire de chacun un riche ou un miséreux. En effet, si

baroque, si injuste que fût son rapport, la Commission l'approuvait sans discuter, à moins, bien entendu, qu'il ne s'agît d'un parent ou d'un ami, ou au contraire d'un adversaire dont on était d'avance résolu à tondre le dossier aussi ras qu'on pourrait.

On ne tripotait pas dans les Commissions, on ne recevait pas d'argent, mais comment empêcher un président ou un expert de favoriser qui leur plaît et brimer les autres? Le grainetier retiré à qui l'on aurait dit qu'il se rendait coupable de népotisme en faisant passer sans rabais le dossier honteusement grossi de son neveu n'aurait certainement pas compris.

On avait d'abord pris comme experts des architectes, des entrepreneurs; mais les gens compétents étant venus à manquer, on avait engagé des avocats, d'anciens fonctionnaires, des gens de loi sans l'ombre de connaissances et dont l'unique souci était de gagner sans trop de mal leurs trente-six francs quotidiens de vacations.

Ils arrivaient, sans prévenir, à bicyclette ou en carriole, avec dix dossiers sous le bras, faisaient en coup de vent le tour de la bicoque, sabraient au petit bonheur le devis de l'architecte, et quand le sinistré accourait, prévenu par un voisin, l'expert était déjà reparti, emportant dans sa serviette le secret du malheureux qui passait dès lors ses nuits dans les transes, se demandant s'il allait obtenir assez pour se construire une ferme modèle ou simplement de quoi retaper sa bicoque éventrée.

Dès les premières décisions, on se rassura : la Commission estimait largement et cela donnait confiance à ceux qui attendaient leur tour.

Le vieux Noizeux faisait pourtant l'impossible pour désespérer le monde; il harcelait les sinistrés

de prédictions effrayantes; il n'était pas de rumeur pessimiste qu'il ne recueillît, il en inventait même, pour son plaisir, et, quand il quittait une masure, il laissait les paysans accablés, bouche bée, les oreilles cramoisies, avec le poids d'un sac de grain sur les épaules.

— Ça ne durera pas, ricanait-il. Le gouvernement va reviser tous les dommages et réduire de moitié.

Ou bien encore il assurait :

— A ce prix-là, on ne pourra payer que les premiers, je vous le dis, et les autres ne verront jamais un sou. C'est la course au plus malin...

De sourdes haines levaient dans le cœur des sinistrés et l'on regardait de travers les heureux ou les débrouillards qui allaient déjà recevoir leurs titres. On essayait de gagner un tour, on intriguait, on se glissait à l'oreille des renseignements ou des cancans :

— Fais appuyer ton dossier par M. Untel... Tu passeras tout de suite sans qu'on te rabatte, et ça ne coûtera pas cher.

M. Labadou, entre autres, était considéré comme influent, à cause de ses relations avec un agent de la préfecture, dont la fille prenait chez lui des leçons de chant, et les affaires du trafiquant prospéraient.

Un samedi qu'il avait accompagné sa sœur, Julien Becker aperçut précisément, dans un café de Soissons, le ténor attablé avec quelques cultivateurs devant des coupés de champagne. Les autres insistaient pour le faire chanter, mais Labadou se défendait, l'air empesé : c'était bon autrefois... Tout de même sa vanité de ténor avait fini par l'emporter sur sa dignité de fraîche date et, à mi-voix, filant la note, il leur avait chanté la romance de *La Favorite*, son triomphe,

tandis que les autres battaient la mesure à contre-temps en dodelinant de la tête.

Le lendemain, à déjeuner, Julien Becker en parlait encore, la bile aux lèvres :

— Ah! ils prennent la vie du bon côté, les joyeux sinistrés, raillait-il.

L'année précédente, il affirmait que jamais on ne sortirait des ruines, que nous n'en aurions pas la force; à présent, il s'indignait qu'on reconstruisît trop.

— Enfin pourquoi rebâtir tout cela à nos frais? questionnait-il. Pourquoi s'intéresse-t-on aux industriels des régions libérées plus qu'aux fabricants d'absinthe ou aux marchands de porte-or? Ceux-ci également ont été ruinés par la guerre.

Puis, ses paradoxes épuisés, il reprenait, comme un refrain, en tripotant sa barbe rousse :

— Gaspillage! gaspillage!...

Le fermier de Marouval, qui déjeunait chez Le Vaudoyer ce jour-là, avait répliqué, tout souriant :

— Il faut gaspiller, monsieur Becker... Quand je jette dans mes champs des quintaux de nitrate ou de la poudre d'os à cinquante francs le sac, je gaspille, car je récolterais sans cela. Eh bien! l'argent, c'est encore de l'engrais. Si l'on n'en distribuait pas tant dans les Régions, on ne récolterait rien. Tenez, prenez mon exemple, — et le cultivateur ne cessait pas de sourire, mi-figue, mi-raisin, — si je n'avais pas cru m'enrichir un peu en venant m'établir dans les Pays dévastés, je n'aurais pas consenti à dormir dans une hutte, à manger du pain dur, à me casser la tête sur des états de pertes et les jambes dans des trous d'obus, je n'aurais pas cisaillé un hectare de barbelé ni fait le coup de poing avec les Kabyles, je serais tout bonnement allé m'installer en Pro-

vence, pour surveiller la cueillette des olives et l'arrosage des pommes d'amour. Cela vous scandalise que les maisons détruites soient rebâties plus belles qu'avant la guerre; moi, c'est le contraire qui m'indignerait...

Julien Becker prit un ton sarcastique :

— Les Boches paieront...

— Mais, je l'espère, monsieur Becker, continua calmement le fermier : j'aime mieux que ce soit eux que nous. Les sinistrés se contentaient autrefois de leurs bicoques; il n'y avait qu'à ne pas les leur démolir : ils ne l'ont pas demandé... Vous n'auriez pourtant pas voulu que, par amour de l'équité, on reconstruisît avec de vieilles pierres et de la charpente pourrie, sous prétexte que la maison rasée n'était plus neuve? La reconstruction va profiter des progrès faits depuis cent ans. Eh bien, rien de plus normal... Il en serait de même si un ras de marée détruisait Marseille ou Le Havre : la ville reconstruite serait forcément plus moderne... Et, si les habitants des régions dévastées peuvent tous avoir une maison un peu moins misérable pour y finir leurs jours, ma foi tant mieux : ils auront payé cela d'assez d'années de souffrance...

Julien Becker trouva tout de suite une riposte blessante :

— Alors, reconnaissez que vous faites une bonne affaire et que les sinistrés ne se posent plus en victimes, qu'ils ne nous demandent pas plus longtemps de les admirer.

Le sourire de Didier Roger disparut d'un coup, et son petit œil bleu saisit le regard soudain gêné de son contradicteur.

— Me faire admirer, monsieur Becker, c'est un goût que personnellement je n'ai jamais eu et, d'ailleurs, la guerre aurait suffi à me le faire

passer. Croyez-moi, la démobilisation a donné à ceux qui se sont battus une leçon de muflerie dont ils ont fait leur profit. Nous ne réclamons la reconnaissance de personne, rassurez-vous. Quand des hommes sont contraints d'en admirer d'autres, ils ne le leur pardonnent jamais.

Puis, ayant senti la gêne que ses paroles avaient causée autour de la table, le fermier ajouta vite, en se levant :

— Moi, j'admire tout le monde... Et, si vous voulez m'acheter sur pied ma récolte de cette année, je vous admirerai plus que personne. J'ai du chiendent, de la moutarde sauvage, des chardons magnifiques, du pas-d'âne à des prix très avantageux et du laiteron qui promet également d'être très beau. Dommage que le blé l'étouffe par endroit.

Le fermier n'exagérait guère : malgré les labours successifs, malgré l'engrais prodigué, il avait poussé, sur le plateau, plus de mauvaise herbe que de blé. Dans l'avoine clairsemée, on voyait le sol recouvert de craie et l'on suivait des yeux la cicatrice encore fraîche des tranchées. La moitié de Marouval était toujours en friche, avec sa brousse de barbelé, ses trous d'obus, ses boyaux; pourtant la terre ravagée commençait à revivre, et il fleurissait, sur les tombes perdues, des touffes jaunes de chrysanthèmes sauvages.

Bien que ce fût dimanche, les reboucheux travaillaient quand même, profitant du beau temps, et ils ne s'arrêtaient qu'un instant, pour regarder passer les Parisiens.

On les payait de quatorze à dix-sept sous le mètre cube, l'entrepreneur, qui traitait à forfait pour des centaines d'hectares, en recevait dans les vingt-cinq, et chacun trouvant son bénéfice insuffisant cherchait à l'augmenter, le patron en

trompant l'ouvrier sur le métrage, l'ouvrier en jetant dans les trous des paquets de barbelé qu'il se contentait de recouvrir d'une mince couche de terre.

En travaillant quinze heures par jour, les reboucheux arrivaient à gagner trente-cinq francs, sur lesquels ils devaient payer leurs outils.

— Allez, ce sont eux les plus heureux! assurait M. Bouzier.

Celui-ci, depuis quelque temps, se plaignait des affaires, parlant de lâcher le rebouchage et le déblaiement. Ayant vu qu'on s'y enrichissait, des métreurs du district, des petits cultivateurs, des gagne-petit venus d'Italie et d'Espagne s'étaient précipités aux adjudications, et là où M. Bouzier et ses pareils demandaient six cents francs l'hectare, les nouveaux venus soumissionnaient à trois cents pour enlever le lot, si bien que les prix, en quelques mois, avaient baissé de moitié. Dans le déblaiement, c'était la même débâcle, les prix diminuaient à mesure que le nombre des entrepreneurs augmentait, les gravats ne se payaient plus que sept francs cinquante au lieu de dix francs, le reste à l'avenant, et l'Administration exigeait en outre des rabais de quarante pour cent.

A ce prix-là les entrepreneurs y gagnaient encore, mais ceux du début ne s'en contentaient pas.

— Ce ne sont pas des affaires pour Bouzier, avait déclaré le millionnaire, méprisant et vexé, en sortant de la dernière adjudication.

Depuis on ne l'avait plus revu sur ses chantiers, juché sur ses deux pattes de héron, et ses métreurs racontaient qu'il était à Paris, où il préparait un nouveau coup.

Des loques pendaient à l'entrée des gourbis : c'était là que les reboucheux couchaient, sur une litière de feuilles ou de paille pourrie. Parfois, le soir, on apercevait des lumières dans les champs; c'était les reboucheux qui travaillaient encore, une lanterne posée sur le bord du trou, comme s'ils n'en finissaient pas d'enterrer la guerre.

Cultivateurs, terrassiers, maçons, on travaillait partout, maintenant. C'était comme une fourmilière qu'un promeneur a éboulée d'un coup de pied et qui, subitement, frémit de mille insectes affairés. Le grand désert silencieux de naguère s'était animé. On entendait, vers l'Aisne, l'appel du train de Pontavert, des carrioles grinçaient sur le chemin défoncé, les coqs chantaient dans la cour des fermes, juchés sur des tas de décombres, et la cloche de Crécy, qu'on avait remontée dans un campanile de madriers, sonnait les vêpres d'un carillon léger.

Cette paisible rumeur de petits bruits épars mettait le cœur de Jacques en fête. Il savait qu'il avait sa part dans cette renaissance.

Il aurait voulu prendre sa femme par le bras, sentir entre ses doigts sa chair couleur d'abricot et l'emmener s'asseoir à l'ombre, sous les noisetiers épargnés du chemin creux. De là on n'aperçoit plus la zone rouge et sa lande désolée, mais la vallée de l'Aisne, toute fraîche dans sa bordure de prés. A flanc de coteau, il y a bien les ruines, mais on les a dans les yeux depuis tant de mois qu'on ne les voit plus.

Il regarda Hélène. Elle marchait près de lui, ennuyée, mordillant un bleuet qu'elle gardait entre les dents. Julien suivait à quelques pas, appuyé sur sa canne, ronchonnant qu'on l'avait entraîné trop loin. Ni l'un ni l'autre, il le sentait, ne sauraient partager sa joie. Il sembla brusque-

ment à Jacques qu'il se trouvait avec deux étrangers.

Il se souvenait du premier dimanche où ils étaient montés à Marouval, et il revoyait Hélène lui montrant du doigt les bois, les fermes, les villages dont elle lui apprenait le nom. Et là-bas Laffaux...

Il avait pourtant suffi de ce nom-là pour bouleverser sa vie. Il n'avait plus jamais quitté son esprit : Laffaux... C'était comme une tache qu'on peut frotter, frotter, sans parvenir à l'effacer.

Depuis leur dernière querelle, une gêne subsistait entre Hélène et lui. Elle savait à quoi il pensait, leurs regards s'affrontant se le disaient mais ils n'en parlaient plus.

Souvent, pourtant, dans la semaine, Jacques était pris d'une sorte de rage passionnée, il aurait voulu tout oublier, abolir le passé, et il envoyait alors à sa femme des lettres insensées, toutes pleines de reproches et de tendresse, qu'il regrettait aussitôt d'avoir écrites.

— J'ai reçu ta lettre, disait Hélène, le samedi. Ce que tu peux être bizarre, par moments!

Et c'était tout... Qu'aurait-il pu répondre à brûle-pourpoint, elle lui avait demandé :

— Enfin, que me reproches-tu?

Le savait-il lui même? Aurait-elle compris s'il l'avait prise entre ses bras, s'il avait éclaté en sanglots en blottissant, comme autrefois, sa tête dans son cou tiède et s'il lui avait avoué tout ce qui se passait dans son cœur tourmenté?

Pour surmonter son accablement, il se disait bien :

— Je n'ai pas de sujet d'ennui. En somme, je suis heureux...

Mais peut-on être heureux quand on sent perpétuellement tout au fond de soi-même comme un remords confus?

— Je n'ai rien à me reprocher, j'ai toujours bien agi, se répétait-il.

Et cependant, le soir, il n'osait pas se retourner quand il rentrait dans sa baraque et qu'il sentait derrière lui le grand œil ouvert de la maison neuve, où le Kabyle chantait.

Pour ne pas penser à tout cela, ne pas se torturer en vain l'esprit, il lui fallait du travail, le plus de travail possible.

Quand ils avaient fêté à Marouval l'achèvement du premier bâtiment et qu'on avait choqué les verres, à la cantine, après que le couvreur eut planté sur le pignon une branche de sapin, quand on avait inauguré l'usine Josset, à Soissons, quand il avait présenté au conseil municipal les plans de la mairie et que M. Gagneux lui-même l'avait complimenté, il s'était senti pour quelques jours libéré de ses soucis, il avait éprouvé une joie profonde et saine.

Il croyait à sa tâche, il l'aimait, mais sans l'enivrement un peu naïf de ses débuts. Il ne croyait plus, comme en arrivant, que le relèvement des ruines allait se faire dans un enthousiasme fraternel. Non, l'entr'aide, le désintéressement n'avaient rien à y voir.

Le boutiquier venait pour faire sa pelote en vendant cher, le manœuvrier pour gagner plus en s'échinant, l'architecte pour toucher de gros honoraires, le paysan pour faire rebâtir sa bicoque et semer son blé, mais tous apportaient leur force, leur endurance, leur foi, ils trimaient pour en tirer leur récompense, ils gagnaient la paix, comme autrefois la guerre, sans en attendre de gloire, et Jacques, qui voyait déjà se niveler les ruines, s'émerveillait que l'homme pût faire de si grandes choses, seulement poussé par ses petits appétits.

IX

— Je m'y reconnais maintenant, s'écria Crével. Nous étions là...

Et, le bras tendu, il montrait une tranchée toute pareille aux autres, avec un double réseau de barbelé et des pieux de guingois. Pour s'orienter, il avait tourné le dos à Neuville-sur-Margival, comme s'ils venaient d'arriver en ligne pour faire la relève, et son œil, qui s'égarait dans ce vaste éboulis, cherchait des points de repère, l'arbre ou le monticule dont sa mémoire, après plus de trois ans, gardait encore la silhouette intacte.

— Tiens, le Ravin des Trous, tu reconnais? continuait-il, très agité. Et là, ça doit être le boyau de la Chèvre, dont les Boches tenaient l'autre bout.

Mais Canivet et son camarade regardaient sans comprendre, comme perdus.

— Non, je ne m'y retrouve pas, avoua le borgne.

— Nous sommes juste arrivés à Laffaux pour faire l'attaque, et on nous a rembarqués après, dit l'autre cuirassier. Pourtant, je crois bien me rappeler que c'est d'ici que nous sommes sortis.

Et il désignait à son tour, face au chemin de Pinon, un fossé aux parois effondrées : la parallèle de départ...

Un millier d'hommes blottis, coude à coude, casque à casque; muets ils attendent le signal et regardent la pente fumante qu'il va falloir gravir... Penché sur la tranchée, on essaie d'imaginer leur masse anxieuse. Des dos voûtés, couverture en travers... Leurs fusils luisent, tout droits... Ils sont prêts, ils vont sortir... Les mitrailleuses devaient crépiter déjà, à l'aveuglette, dans la brume du petit matin... On le connaît, on l'a senti, ce remous indécis qui balance les corps et vous jette, étourdis, sur le bord de la sape, face à tout...

Et pourtant, malgré les efforts de son esprit tendu, Jacques ne parvenait pas à reconstituer cette vision, l'instant simple et tragique d'avant la mort où le temps paraît hésiter dans le grand sablier... Depuis, l'herbe a poussé sur les parapets, des liserons s'entortillent autour des chevaux de frise, et malgré le chaos de cette terre bossuée, malgré les débris d'armes et les lambeaux qui traînent, malgré les croix, on ne peut pas croire que ce fût vrai.

Ainsi, la vie de milliers d'êtres, l'orgueil de nations entières, a tenu dans ce bout de champ; deux grands peuples ont, pendant quarante ans, formé des hommes, forgé des armes, pour se heurter un matin à ce carrefour villageois où tournait autrefois un moulin. Comme c'est petit, la guerre!...

— Quatre heures quarante-cinq, murmurait Canivet, pensant à l'heure terrible.

— Il faisait si beau, tu te souviens? répondit l'autre.

Debout sur le talus, le vent dans les cheveux, Jacques dominait le champ de bataille, et il cherchait à reconnaître les positions ennemies, à situer les nôtres. Tout cela se confond : des cheminements qui serpentent, des abris qu'on devine,

d'immenses trous. Tourné vers le jardinier, il demanda :

– C'était bien ça, la première ligne allemande, la tranchée du Rossignol?

— Peut-être bien, répondit modestement Canivet. On ne nous avait pas expliqué tout cela, à nous autres.

Son camarade ne disait rien. Il promenait son regard sur ces tertres hérissés de barbelé et devait chercher, le cœur battant, le chemin qu'il avait suivi, d'un pesant galop, avec les camarades, sous la rafale assourdissante des obus. Sa mémoire hésitait. Il croyait brusquement se souvenir puis ne trouvait plus.

— Mais si, je vous dis, lui assurait Crevel, qui connaissait mieux le secteur, c'est cette crête-là que vous deviez enlever d'abord. Et après, à contre-pente, on va voir la tranchée des Abris.

Etonné, le cuirassier regardait :

— C'est drôle, fit-il enfin, dans mon idée la crête était plus haute...

— C'est vrai, ajouta tout de suite Canivet qu'un rire naïf faisait glousser. Et j'aurais juré qu'il y avait là un grand fortin de béton.

La crête, l'infranchissable crête, c'était cette petite pente, et le fortin, cette case à ras de terre, percée d'un créneau. Tout cela était pourtant si grand, dans leur mémoire... Les lieux se sont rapprochés, les mamelons sont rentrés en terre, on dirait que l'horizon, avec le temps, s'est resserré.

De même que les enfants se souviennent d'un parc où il n'y avait qu'un jardinet, d'une rivière où il n'y avait qu'un ruisseau, les soldats ont conservé des choses une image déformée, infiniment grandie. Etait-ce de les regarder de leur trou?

On revoit en songe les boyaux encombrés comme des rues, les tranchées familières, les gourbis où chacun avait son coin, et tout cela n'était qu'un peu de terre remuée le long de la route, d'une borne à l'autre.

Crevel s'arrêta devant l'entrée d'un abri, dont l'escalier étroit descendait à pic, entre deux parois de rondins serrés.

— Et dire qu'on se trouvait heureux là-dedans! soupira-t-il.

Laissant l'auto de Jacques sur le bord du chemin, ils s'engagèrent dans la lande. Il fallait monter, descendre, sauter par-dessus les tranchées, contourner les entonnoirs, chercher la chicane le long des réseaux. Le sol était jonché de débris, et à tout moment Canivet se baissait pour ramasser une grenade.

— Je veux voir si elles sont encore bonnes, disait-il en frottant la rouille avec sa manche.

Crevel s'était prudemment éloigné et lui criait de loin :

— Laisse ça... Tu vas voir que ça va te péter dans le nez...

Jacques les précédait, tout en bavardant avec l'autre cuirassier. Habitant Lyon, celui-ci avait profité de ses vacances pour venir visiter les pays dévastés; il voulait surtout revoir Laffaux, où il avait été blessé. Laissant le jardinier et le Parisien se chamailler, les deux hommes se dirigèrent à travers champs vers le château de la Motte, dont on apercevait déjà les arbres mutilés.

— Vous vous y retrouvez maintenant? demanda Jacques.

Le cuirassier hocha la tête. Il paraissait troublé.

— Oui... Vous voyez cette tranchée, avec la caponnière bétonnée qui dépasse, c'était la tran-

chée des Abris. Quand nous sommes arrivés devant, le réseau de barbelé n'avait pas un fil de coupé, tous les abris étaient intacts, les Boches n'avaient pas un tué. Ah! la préparation avait été bien faite!... Et sur quatre tanks qui marchaient avec nous, un seul était arrivé jusqu'à la première ligne, pour y tomber en panne.

Il s'arrêta un instant pour mieux regarder. C'est si étrange, si fabuleux de songer que là, sur ces bosses, dans ces trous, on a rampé, haletant, qu'on s'est élancé, les yeux hagards, sur ces fossés d'où les mitrailleuses crachaient du feu, qu'on a vu, sans même y prendre garde, tomber ses meilleurs camarades, qu'on aurait pu mourir, enfin, râler des heures, se tordre en criant... Non, on ne peut plus y croire.

Une question tourmentait Jacques, lui soulevait la poitrine :

— Et André Delbos? Quand a-t-il été tué?

Mais une sorte de honte le retenait. Le cuirassier clignait les yeux, gêné par le soleil. Il allongea le bras :

— Vous voyez, l'après-midi, quand on a repris l'attaque, c'est de là que nous sommes partis. Notre artillerie tirait trop court, en plein sur nous. Comme on croyait que c'étaient les obus boches, nous nous sommes jetés dans un boyau.

Il respirait, profondément. Une sorte de tragique allégresse le pénétrait, de songer qu'il aurait pu mourir là, avec les autres, et qu'il était debout, vivant, heureux, sur la terre même où il s'était traîné.

— Nous avons eu de la veine, ajouta-t-il. Sans Delbos nous y restions tous.

Jacques eut un haut-le-corps.

— André Delbos? Vous étiez avec lui?

Le cuirassier dut croire que l'architecte avait fréquenté son camarade autrefois, à Crécy.

— C'est vrai vous deviez le connaître, soupira-t-il, il était de votre pays. Un rude gars... Tenez, ce jour-là, comme nous restions tous planqués dans le boyau, lui seul s'est rendu compte que c'était notre artillerie qui tirait trop court; il a enlevé la section au pas de charge et nous avons couru jusqu'à la route, où ça ne tombait plus. Sans lui, nous étions cuits. Dans le parc du château, les Boches se défendaient toujours, nous canardant par un soupirail. C'est encore Delbos qui s'est dévoué. Il est entré tout seul dans la cave, à la grenade...

Jacques n'osait plus regarder le cuirassier.

— C'est à ce moment-là qu'il a été tué demanda-t-il, la gorge serrée.

— Non, c'est seulement à la fin de la journée, le pauvre vieux.

Les deux hommes ayant traversé la route étaient arrivés devant le parc du château de la Motte. Le mur de clôture était partout éventré, la grille tordue gisait dans l'herbe. Du beau parc d'autrefois il ne restait que quelques troncs morts, sans une branche. Pourtant des arbustes avaient refleuri, et l'on distinguait dans ces broussailles quelques églantiers et des bouquets de sureau, dont la fleur sucrait l'air. Du château, pas d'autres vestiges que des pierres en tas, mais la clématite et la vigne vierge s'y accrochaient encore, demeurées fidèles à leur vieille maison.

Jacques s'assit sur une poutre. Il avait demandé à Crevel, toujours escorté de Canivet, qui ne se lassait pas de jouer au riche, d'aller chercher l'auto, et il restait seul avec l'ancien cuirassier.

Celui-ci lui raconta par bribes sa journée de

bataille. Parfois il s'arrêtait et regardait autour de lui avec étonnement : comment tant de choses ont-elles pu se dérouler dans ce coin de jardin!... Et rien ne s'en souvient, et le gazon repousse, et d'autres oiseaux chantent... Il n'y a pas que les hommes qui oublient.

Le lieutenant ayant été tué à la tranchée des Abris, André Delbos avait pris le commandement du peloton et, à la grenade, on avait avancé. Puis, les Allemands résistant pied à pied, les cuirassiers s'étaient retranchés dans le parc.

On avait chaud, on étranglait de soif; les obus, dans un nuage gris et vert, déracinaient les arbres, et il n'était même plus possible de communiquer avec l'arrière, les mitrailleuses fauchant les pentes. Bientôt les munitions manquèrent. Delbos, noir de sueur, courait de l'un à l'autre, cherchant ses camarades derrière les ruines et dans les trous où ils s'étaient garés.

— Tenez bon, les gars, leur criait-il dans le vacarme, des renforts vont venir!

Il leur disait cela pour leur donner confiance, mais il comprenait bien qu'on ne pouvait plus tenir. Les Allemands contre-attaquaient sans répit, sortant des carrières par compagnies entières. Enfin un agent de liaison apporta l'ordre de se replier.

— Comment a-t-on pu s'en sortir, je me le demande encore. Pour traverser la route, il fallait passer d'un bond, entre deux rafales de mitrailleuses...

Or, dans ce désarroi, on avait oublié trois blessés, laissés derrière un mur où ils étaient couchés. Comme les cuirassiers reprenaient haleine, à l'abri d'un talus, ils aperçurent ces trois mourants qui les avaient suivis. L'un marchait tout droit, appuyé sur son fusil comme sur une

béquille, l'autre tenait sa figure à deux mains, la mâchoire fracassée, et le troisième, atteint au ventre, se traînait derrière eux, à quatre pattes, boulant parfois quand ses bras mollissaient. Ils approchaient, on les croyait sauvés, quand un groupe d'Allemands déboucha du parc et se mit à tirer.

— Je vous jure, racontait le survivant qui faisait tourner un coquelicot entre ses gros doigts, quand j'ai vu les trois pauvres types se jeter à plat ventre et que les Boches ont couru sur eux, ça m'a fait mal, j'ai détourné la tête...

Un bruit déchirant l'avait alors secoué dans son trou. Stupéfait, il avait regardé : André Delbos s'était levé, ayant pris un fusil-mitrailleuse, et à pas lents, renversant bien le corps pour tendre la bretelle, il marchait sur le parc en tirant. Bientôt il arriva à hauteur des trois blessés et leur cria :

— Dépêchez-vous!... Ils n'avanceront pas!

Il fit encore quelques pas, jusqu'à la route, sans cesser de tirer. Puis on le vit s'arrêter, faire un demi-tour sur lui-même et s'abattre, à la renverse.

Après un silence, le cuirassier continua, en effeuillant sa fleur rouge :

— Des camarades ont raconté qu'il s'était seulement planqué un instant et qu'il s'était ensuite avancé jusqu'au parc, qu'on l'avait vu enjamber le mur... D'autres ont dit qu'il n'était que blessé et que les Boches l'avaient emmené, ou bien achevé sur place; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas revenu.

Jacques n'avait pas interrompu une seule fois. Le front baissé, il imaginait, d'un regard intérieur, cette marche à la mort : posément, le front haut, l'arme braquée...

C'était bien une fin pareille que, sans rien savoir, il avait toujours supposée. Pour sauver trois blessés... Et pas mort : disparu, sorti du monde... Non, ceux qui restèrent là-haut ne sont pas des morts comme les autres. Longtemps après on vous ramène une poignée d'os et l'on vous dit : « C'est lui... » Ou bien l'on vous montre un bout de champ et l'on vous dit : « C'est là... »

Les autres morts, on les a vus s'affaiblir dans leur lit, on s'est accoutumé à l'idée de les perdre, on sait qu'ils reposent sous cette pierre, mais eux... Il y a quelque chose de mystérieux dans la mort des soldats, quelque chose d'atroce aussi: a-t-il souffert longtemps?... A-t-il pleuré, perdu entre les lignes, le corps saignant, le visage aux étoiles?...

Ce 5 mai 17, des femmes devaient rire, des enfants devaient jouer. Les parents s'éveillaient contents avec le beau soleil. « Je sens que j'aurai une lettre aujourd'hui ». Et, à cette même heure, tout était consommé... Il était tombé en chargeant, à genoux, plié en deux, le front à terre, comme s'il s'était prosterné pour mourir... Il râlait dans une tranchée. Il appelait « à moi! », couché dans le réseau...

Le cuirassier avait repris son récit. Il parlait d'un orage terrible qui avait éclaté vers le soir. Les survivants avaient passé la nuit dans la boue, bombardés sans répit et survolés par les avions allemands qui lâchaient des torpilles. Puis les escadrons décimés étaient redescendus sur la voie de Maubeuge.

— C'est à ce moment-là que j'ai été mouché : une balle de shrapnell à l'épaule.

Mais Jacques ne l'écoutait plus. Que lui importait le reste!... Il se répétait :

— Cinq mai dix-sept... Cinq mai dix-sept...

Fouillant dans sa mémoire, rapprochant les dates, il cherchait à se rappeler s'il était avec Hélène ce jour-là.

— Voyons, j'ai quitté Paris pour retourner à mon dépôt le 15 mai. Nous nous sommes fâchés une dizaine de jours avant. N'était-ce pas plutôt quinze jours?

Malgré ses efforts, il ne parvenait pas à préciser; le doute affreux subsistait. S'était-il réveillé près d'elle? Quatre heures quarante-cinq... La nuit grise se fane, le petit jour pâlit les toits. A cette heure, ils dormaient encore, l'un contre l'autre, elle dans son bras. « Lui », au créneau, devait guetter, le regard au ras du casque, prêt à bondir. Et le soir, étaient-ils ensemble? Peut-être l'avait-il retrouvée dans ce petit thé de la rue Cambon où ils prenaient souvent leurs rendez-vous. Ils s'étaient parlé, les mains mêlées, devant leurs deux tasses fumantes. Et à cette même heure, à cet instant précis, « il » sortait de son trou, offrant sa jeune vie pour trois mourants qui se traînaient.

Ce rapprochement lui fit si mal qu'il se prit la tête à deux mains et murmura :

— Tu as fait ça!...

L'horreur de lui-même lui déchirait le cœur. Pourtant son trouble s'apaisa.

— Ce n'est pas ma faute, je ne le connaissais pas...

Il se sentait maintenant sans remords, mais triste, infiniment. Il aurait voulu être certain qu'André lui pardonnait, et il fermait à demi les yeux, l'âme attentive, comme s'il avait cru pouvoir recueillir la pensée flottante du mort dans le vent de Laffaux, ce vent taciturne du front qui ne trouve plus un arbre où bruire, pas une fumée

à dénouer. On dirait que son souffle est plus froid sur les tempes, à ce vent désolé... Il court sans répit, de la Malmaison à Craonne, il flaire à l'entrée des abris, il cherche dans les ruines et les tranchées désertes, on l'entend qui tâtonne dans les casemates du fort. Plus personne... Où sont-ils, ses soldats?

La nuit, il n'entend plus le souffle des dormeurs au fond des sapes, le veilleur ne tape plus des pieds sur la terre sonore, le murmure étouffé des voix s'est éteint...

Il ne reste plus que lui, témoin muet, dans ce domaine ravagé. Cinquante mois, il a entendu crier, appeler, gémir... Chaque soir, quand le canon épuisé s'était tu, il faisait sa patrouille entre les lignes. Il séchait la sueur suprême sur le front des mourants, il emportait on ne sait où, peut-être à Dieu, les plaintes et les sanglots des gamins expirants, lui seul, en se penchant, a surpris leur dernière parole... Se consolera-t-il jamais, ce triste confident des morts?

Jacques écoutait et rêvait, le cœur battant. Le vent devenait bourrasque et repartait en rafale.

— Canivet et son ami devraient se dépêcher de revenir, dit le cuirassier en regardant le ciel s'assombrir, il pourrait bien faire de l'orage...

Alors, sortant de sa songerie, Jacques lui demanda sans gêne, en le regardant bien en face :

— Delbos ne vous parlait jamais de sa femme?

Tout de suite l'autre répondit :

— Oh! si... Elle l'a bien fait souffrir. Une femme qui n'avait pas de cœur.

Pour questionner encore, la voix de Jacques s'embarrassa :

— Elle ne le trompait pas? Il ne savait rien?

— Non, mais il se doutait... Elle ne répondait pas à ses lettres. Juste deux mots, de temps en

temps, sans une gentillesse... Elle lui écrivait qu'elle allait souvent à Montmartre, chez des amis où elle rencontrait des gens. Alors il se faisait des idées...

Jacques sentit les larmes lui piquer les yeux.

— C'était moi qu'elle rencontrait, pensait-il.

Il était sans force, les bras rompus.

— Il la défendait tout de même, continuait l'ancien cuirassier. Il nous disait: « Elle m'aimait bien, mais quoi, il n'aurait pas fallu partir. » Et puis, c'est pour sa mère qu'il était inquiet. « Si je ne reviens pas, nous disait-il, ma femme s'en tirera. Mais les deux vieux? »

Jacques, les mains jointes entre les genoux, se remplissait les yeux du triste paysage, tout ce qu'avait emporté André dans son dernier regard. Les pentes dénudées, les bois de Vaudesson, Allemant en ruines, le grand vivier.

Partout avaient poussé des croix. Plus d'arbres dans les vergers, plus de blé dans les champs, mais des tombes, encore des tombes... Et Jacques, les yeux mouillés, cherchait quelle place André avait élue pour y mourir, quand des mains inconnues jetaient au vent des poignées d'hommes, tous ces grains bleus qui ne germeraient pas.

Le retour de l'auto, dont la trompe appelait sur la route, le força de réagir. Crevel et Canivet avaient fait un détour par Margival, le Parisien ayant parié de monter la côte sans changer de vitesse. Après une halte à l'auberge, ils revenaient en discutant. Apoplectique, redressant son bout de taille, le jardinier, tout bégayant, soutenait une étrange controverse.

— Tu diras que je m'obstine, mais je n'arrive pas à comprendre ce que les rats sont devenus. Enfin, les tranchées en étaient pourries,

ils dévoraient tout dans les gourbis, et on n'en voit plus un seul, c'est pas naturel... Où sont-ils passés?

Crevel ne songeait pas à tirer Canivet de son incertitude. Planté derrière Jacques, il regardait les glacis de Laffaux, si pleins pour lui de souvenirs. Quelque part, dans la vallée, on brûlait des herbes, et cela formait un nuage mouvant où se perdaient des silhouettes courbées d'arbustes.

— Vos masques! cria Crevel en blaguant.

En effet, on eût cru voir une nappe de gaz et, derrière, la première vague des grenadiers qui s'éparpillent. La guerre, toujours la guerre...

Jacques s'était levé, mais il hésitait à partir, comme au moment de quitter un cimetière. Canivet, au contraire, était tout gaillard. Ces souvenirs l'avaient rajeuni.

— Ça ne fait rien, dit-il en se frottant les mains, nous avons passé une bonne journée.

***

Les quelques jours qui suivirent l'excursion, Jacques Le Vaudoyer visita l'un après l'autre tous les cimetières de la région de Laffaux : Margival, avec ses croix blanches et ses minuscules couronnes, comme on en voit sur les tombes des enfants; celui du Moulin, où les dates tragiques étaient écrites à même la terre, avec des cartouches plantées; l'Ange-Gardien, en pleine zone rouge, parmi les troncs déchiquetés et les trous béants. On pouvait suivre sans se tromper l'avance de nos troupes après les offensives : chaque fois, un cimetière s'était ouvert un peu plus loin.

Souvent le jeune homme apercevait, penchés sur des tombes, des parents qui cherchaient

comme lui, de pauvres gens venus de l'autre bout de la France qui avaient voyagé deux jours sans dormir, des provisions dans un panier, une couronne en perles dans le filet. Il assista à des exhumations, il vit ouvrir une fosse commune, dont les morts reposaient sous un linceul de chaux. Nulle part il ne retrouva la trace d'André Delbos.

Il écrivit pourtant à la mère qu'il ne désespérait pas, et il lui rapporta le récit que lui avait fait, dans le parc de la Motte, le compagnon de son fils.

Le samedi il était très ému en attendant Hélène, et lorsqu'elle descendit du train, il lui tendit deux mains glacées.

Il savait qu'une scène était fatale : il ne chercha pas à l'éviter. Dès qu'ils furent chez eux, il raconta tout à sa femme.

Aux premiers mots, celle-ci eut un mouvement d'humeur et elle murmura entre ses dents :

— Ah!... Encore!

Cependant, ces souvenirs oubliés devaient la troubler et elle écouta sans rien dire.

— Il paraît qu'il était très triste, les derniers mois, rapportait Jacques... Il se plaignait de ne pas recevoir de lettres.

Hélène cette fois l'interrompit:

— Cela m'étonne bien qu'il se soit plaint, ça n'était pas dans son caractère.

— Enfin, il paraissait jaloux.

Cette fois, Hélène le regarda fixement :

— Jaloux? De qui donc?

De vieilles rancunes remontèrent coléreusement à l'esprit de Jacques :

— Est-ce que je sais, moi, de tous les hommes que tu voyais. Je me souviens de ce grand imbécile d'acheteur anglais qui arrivait tous les jours

en uniforme, sanglé de bricoles, botté. Un peu plus il serait venu à cheval...

Hélène s'impatientait :

— Tu ne croyais pas que les fleurs se vendaient aux Petites Sœurs des pauvres, non?

— Oh! je te cite celui-là au hasard... Tu fréquentais d'autres hommes, et ton mari le savait.

Le regard d'Hélène devint mauvais :

— C'était encore la mère Delbos qui lui faisait des cancans par derrière.

— Allons donc! jamais cette pauvre femme n'aurait voulu faire de peine à son fils. Elle le savait assez malheureux comme cela.

A ces mots, Hélène se fâcha :

— Naturellement, tu vas prendre sa défense, comme toujours, mais moi, je sais à quoi m'en tenir. Je n'ai jamais rien eu à me reprocher, tu entends, rien!

Maladroitement, Jacques répliqua :

— Tu manques de mémoire.

Hélène ayant compris, le regarda, déconcertée. Puis elle éclata :

— Ça c'est trop fort! Alors, tu me reproches d'avoir été ta maîtresse? C'est un comble... Dis donc, je ne suis pas allée te chercher. Si tu avais tant de scrupules, il ne fallait pas me courir après.

— Il n'est pas question de cela, se défendit Jacques.

— Pardon, il n'est pas question d'autre chose, continuait Hélène, emportée. Je n'ai eu qu'un amant, toi. Si tu as des remords, ils te viennent un peu tard.

— Je n'ai pas à avoir des remords... Je ne savais rien.

— Allons donc, railla la jeune femme, qui remontait d'une main tremblante ses cheveux défaits. Tu ne me croyais pas rosière, des fois?

Elle avait pris une intonation vulgaire, qu'il ne lui connaissait pas, sa voix d'autrefois, sa voix d'apprentie coléreuse qui se chamaillait à l'atelier et tenait tête à la première.

— Si André a su quelque chose, il ne pouvait être question que de toi...

— Ça n'est pas vrai, cria Jacques, que cette accusation bouleversait. C'est impossible, sa mère elle-même croit que je ne t'ai connue que plus tard.

— Elle te fait donc ses confidences? Alors, tu la revois... Dis-le donc!

Jamais leurs discussions n'avaient atteint cette violence.

Ils se dévisageaient, pâles tous les deux, et il y eut un moment où Hélène ayant fait un geste, son mari crut qu'elle allait prendre son chapeau, sa cape et repartir. Il fit alors un pas vers elle.

— Hélène!... dit-il d'une voix étranglée.

Elle le regarda de côté.

— Quoi?

Puis, ayant rageusement jeté son sac à main sur le parquet, elle passa dans la chambre voisine, en faisant claquer la porte derrière elle.

Resté seul dans la pièce où il travaillait, Jacques recouvra son calme et s'étonna de cette scène que rien de précis ne motivait.

— J'ai peut-être eu tort, se dit-il.

Il choisit un prétexte pour aller demander à sa femme une chose insignifiante, et il se mit à lui parler comme si rien ne s'était passé. Elle lisait et lui répondit sans lever les yeux.

Durant le dîner, épié par la domestique, ils n'échangèrent que quelques mots. On étouffait dans cette baraque au toit de tôle, brûlée depuis le matin par le soleil.

— Veux-tu venir faire un tour? proposa Jacques à la dernière bouchée.

Pour ne pas rester seule avec lui sous la menace d'une nouvelle dispute, Hélène s'empressa d'accepter. La promenade leur détendrait les nerfs à tous les deux.

Il faisait encore grand jour et tout Crécy était dehors.

Les portes comme les fenêtres étaient grandes ouvertes, et l'on bavardait en passant, des baraques à la chaussée.

On ne parlait que d'une seule chose : le départ des Chinois. Dix fois, les deux époux surprirent la même phrase :

— Alors, ça y est, ce coup-ci, ils déménagent...

Le camp entier allait enfin disparaître, et c'était un soulagement pour tous les sinistrés. Seuls les commerçants étaient dans le désespoir. Plus d'une fille, aussi, pleurait en cachette, à la pensée qu'elle ne reverrait plus jamais son amoureux aux yeux bridés et aux dents noires, qui lui faisait de si jolis cadeaux.

De boutique en boutique, les jaunes faisaient poliment leurs visites d'adieux, et des étudiants aux ongles démesurés notaient des adresses et promettaient d'écrire. Chez les Vauroux, la séparation avait été déchirante. Ce fut du moins ce que Crevel, la bouche fendue de satisfaction, raconta à l'architecte et à sa femme devant les murs naissants de sa future maison.

- Ah! si vous voyiez la Tatousse, leur apprit-il en secouant ses longs bras, cette bougie qu'elle fait!... Pensez donc, son coquin qui s'en retourne au pays des mousmés. On l'avait séparée de son Boche, à présent on lui prend son Chinois. Plus d'amour, quoi!... Heureusement que je suis là

pour garder mon père nourricier, elle serait capable de me le débaucher.

Comme la Vauroux sortait de sa baraque, son gros corps tout en boule ayant l'air de rouler, il la montra du doigt, puis dessina d'un geste l'arrondi de sa taille.

— Je parie pour un petit pain d'épices... Non?... Vous verrez ça!

Quand Jacques et sa femme rentrèrent, leur animation était tombée, mais un malaise subsistait, et ils se couchèrent presque sans s'être parlé. Jacques aurait bien voulu revenir, mais l'air fâché d'Hélène le retenait.

Il faisait si chaud qu'ils avaient rejeté les couvertures, ne gardant qu'un drap sur eux.

Les yeux grands ouverts, un bras replié sous la nuque, Hélène écoutait les bruits de la nuit, des voix d'Italiens qui chantaient. Jacques regardait le corps de sa femme moulé par le drap, son ventre un peu bombé, ses jambes longues, et il respirait, déjà troublé, l'odeur sauvage qu'exhalait son bras soulevé.

Une faiblesse particulière se répandait en lui, paralysant tout son être, ne laissant plus de force que dans son cœur battant.

Lentement il étendit la main et rencontra celle d'Hélène. Elle ne la retira pas. Il lui caressa un instant les doigts, sans rien dire, puis il monta doucement le long du bras, jusqu'à l'épaule ronde et lisse. Hélène ne bougeait toujours pas... Enhardi, il fit glisser sa main plus loin... La chair était fraîche et ferme, sous sa paume brûlante.

D'une détente de son corps irrité, il se rapprocha d'elle et la prit à pleins bras.

— Je suis malheureux, ma grande! lui dit-il tout bas.

A mi-voix, comme lui, et inclinant la tête pour le serrer contre sa joue, elle répondit :

— Et tu me rends malheureuse aussi.

Ils se turent. Chacun de son côté pensait... Mais peu à peu Jacques oubliait leur brouille, ses angoisses, son tourment. Il ne songeait plus à rien. Il était seulement heureux d'être près d'elle, de la sentir, de la saisir. Goulument, il l'étreignit :

— Hélène!

Alors d'une voix consentante, déjà vaincue, elle répondit :

— André!

Une main de fer les saisissant ne les auraient pas détachés plus vite. Elle s'écarta brusquement. Lui se rejeta dans son coin, glacé, le cœur battant.

Eloigné d'elle, dans l'ombre, il la regardait. Il avait eu peur, affreusement peur.

Elle devait être bouleversé comme lui... Non. Elle n'était que furieuse.

— Je me suis trompée, quoi, ragea-t-elle en se retournant. Tu n'as qu'à ne pas me parler de lui toute la journée, après tout, c'est ta faute!

Il ne répondit rien. Il ne lui en voulait même pas. Il crut vraiment à un avertissement qui venait de plus loin.

Il ramena la couverture sur eux, car il avait froid à présent. Il resta étendu sur le dos un long moment, sans rien dire, les mains croisées sur sa poitrine. Il pensait... Puis, le plus doucement qu'il put, il s'éloigna d'elle, et il se coucha juste au bord, comme s'il avait voulu laisser entre eux la place usurpée du mort.

Jacques se sentit soulagé, le lendemain, lorsqu'il eut remis sa femme dans le train. Ils

s'étaient séparés sur quelques mots froids et à peine un adieu du bout des doigts quand le train s'ébranla.

Jacques comprenait, à présent, quel changement s'était opéré dans son esprit depuis qu'il connaissait l'existence d'André.

Au début, lorsqu'on lui parlait de son prédécesseur, il était agacé. Il sentait que, pour les gens de Crécy, sa femme et sa maison étaient toujours au mort, et il en souffrait; il se montait surtout contre M. Etienne, qui, sans vouloir être méchant, s'obstinait à l'appeler « le nouveau mari de Mme Delbos ».

Mais depuis, on avait appris à le connaître, il avait rendu des services, il était devenu un personnage dans le canton et, à mesure que son renom grandissait, on avait moins parlé d'André. Aujourd'hui, le changement était accompli : on avait oublié Delbos, il n'y avait plus que M. Le Vaudoyer. C'était fini, le cuirassier était bien mort.

Cet oubli, qu'il avait tant souhaité, maintenant lui faisait mal. Cela lui semblait trop cruel que le souvenir de l'autre fût déjà effacé, que les peines fussent déjà consolées. S'il avait osé, c'est lui, à présent, qui aurait parlé d'André, pour raviver sa mémoire, comme on ranime un feu qui va s'éteindre.

Il se plaisait avec M. Etienne, qui, lui, songeait encore parfois au petit Delbos et soupirait, quand on se chamaillait à la coopérative.

— Ah! si seulement nous avions ici un garçon comme André!

Il lui arrivait même d'ajouter, en regardant l'architecte :

— Je suis sûr que vous auriez fait une fameuse paire d'amis, tous les deux.

Le vieux rentier n'avait pas gardé le souvenir d'un André morose. Il se rappelait, au contraire, un solide garçon au rire heureux qui, parti de Crécy galopin en galoches, y était revenu tout fier, pour acheter sa maison.

— Il me disait souvent : « Mes parents demeureront au premier, ma femme et moi nous aurons assez du bas. » Mais ça n'a pas pu s'arranger avec Mme Hélène. C'est qu'elle aussi a sa tête, la mâtine.

Trouvant son excuse dans le surcroît de travail que lui apportait le désarroi de l'entreprise Amoretti, Jacques n'écrivit à sa femme que quelques mots très brefs. Hélène, de son côté, prétexta des commandes pressées, bien qu'elle fût en morte-saison, et ne vint pas de quinze jours. Il leur fallait cette séparation pour retrouver le désir de se voir et oublier tout ce qu'ils s'étaient dit.

Le jeune homme ne mentait d'ailleurs qu'à moitié. Les affaires de la coopérative allaient si mal qu'il ne pouvait plus disposer d'un instant; il devait passer des journées entières au Service d'architecture et à Laon pour tenter de tirer l'entrepreneur de l'impasse où il s'était mis. Mais, malgré ses efforts, il n'aboutit à rien.

Un soir, M. Gagneux convoqua d'urgence une assemblée générale de la coopérative et annonça aux sinistrés atterrés que M. Amoretti, sans un sou, n'ayant pas même de quoi faire la paye de quinzaine, venait de déposer son bilan.

— Voilà où nous en sommes! conclut-il d'un air furieux, comme s'il rendait ses administrés responsables de cette déconfiture.

Ce fut le brouhaha, et bientôt le vacarme. Les sinistrés gesticulaient, les uns voulaient s'approcher du bureau pour avoir des détails; d'autres,

grimpes sur les bancs, interpellaient le maire et, dans ce tumulte de clameurs, de piétinements, de meubles renversés, on reconnaissait un seul cri :

— Voleur! Voleur!

Ils avaient besoin d'un coupable : c'était sur l'entrepreneur qu'ils tombaient.

Amoretti, cependant, allait sortir ruiné de cette aventure. Depuis des mois et des mois qu'il déboursait pour la coopérative, payant les ouvriers, achetant les matériaux, il n'avait encore reçu de l'Etat que la première tranche d'un cinquième, versée à un petit nombre de sinistrés depuis le mois de juin, et ces quelques centaines de mille francs ne pouvaient lui servir à rien quand il avait déjà un découvert de plus de trois millions. Il avait bien essayé, secondé par Jacques, de presser les enquêtes sur demandes d'avances et fait des démarches affolées au Génie Rural; mais comme les coopératives n'avaient pas encore reçu l'approbation préfectorale et que l'Administration se méfiait plutôt d'elles, les bureaux avaient répondu que ni l'entrepreneur ni le conseil de la coopérative n'avaient à se susbtituer aux sinistrés pour réclamer de l'argent, et on n'avait pas avancé un franc de plus.

Amoretti s'était alors rabattu sur les banques, qui lui avaient prêté à huit, puis à douze, à quinze pour cent. Mais là aussi on lui avait bientôt refusé des avances, et, pour faire une échéance, pris à la gorge, il s'était adressé à une société de crédit qui écumait les Régions dévastées et qui avait exigé dix pour cent par trimestre. Ç'avait été le dernier coup.

Ayant ce boulet d'intérêts à traîner, les nouvelles avances qu'il touchait aussitôt raflées par ses usuriers, Amoretti s'était bientôt découragé. Il avait fermé un chantier, puis un autre; il avait

annulé des commandes, reporté des paiements, et, l'argent ne venant toujours pas, il venait enfin de capituler.

Les sinistrés ignoraient tout cela et ne voulaient même pas le savoir. Puisque Amoretti avait promis de reconstruire, il devait s'exécuter.

— En prison, Amoretti! vociféraient-ils.

Il leur fallait quelqu'un à accuser de leur malchance.

— Voleur! Voleur!

Quand ils furent fatigués de brailler et que chacun eut proposé dans le charivari une solution plus absurde, M. Gagneux voulut reprendre la parole. Aussitôt, spontanément, sans s'être concertés, ils tournèrent leur fureur contre lui. L'entrepreneur n'était pas là : c'était Gagneux qui leur devait des comptes.

Une huée l'empêcha de dire deux mots. Noizeux, faufilé dans la salle bien qu'il ne fût pas de « la coopé », criait au milieu du tumulte, de sa voix toute cassée :

— Ils étaient de mèche.

Et Canivet, qui avait dû boire un coup de trop, menaçait le maire de loin, le poing serré.

Personne n'intervint pour défendre Gagneux, ses obligés le lâchèrent même les premiers, et ceux qui le suppliaient la veille l'injuriaient maintenant, contents de voir s'effondrer la puissance de ce riche qu'ils avaient toujours envié.

Debout derrière la table, les yeux injectés de sang, ses lèvres tremblant de rage l'empêchant d'articuler une parole, le maire leur tint tête un instant.

— Dégoûtants! l'entendaient bafouiller les plus proches... Je vous ai sortis de vos trous!...

Mais ils criaient en chœur :

— Démission! Démission!

Apoplectique, il essaya encore de parler, puis, comme il n'y arrivait pas, il saisit la sonnette et, d'un grand coup, à la volée, il la brisa sur le bureau. Puis, ayant enfoncé sur sa tête son chapeau aux larges ailes, il quitta la salle au milieu des huées.

Lui parti, on n'arriva pas plus à s'entendre. Jacques voulut expliquer que le plus pressé était de garder les ouvriers d'Amoretti, et que pour cela il fallait les payer sans retard, quitte à dépenser tout l'argent en caisse; mais cela n'eut d'autre effet que de les faire crier de plus belle.

— Que l'Etat les paye! Nous n'avons pas d'argent.

Enfin, après avoir discuté pour rien au milieu du tumulte, il fallut lever la séance sans avoir pris de décision. Ce qu'avait prévu l'architecte se produisit. Les équipes de terrassiers et de maçons se dispersèrent, tout de suite embauchés ailleurs, et Crécy retomba dans le marasme, toutes les constructions arrêtées, les maisons en réparation laissées sans toit à la veille d'un nouvel hiver.

On ne travaillait plus que chez les isolés, et les autres se lamentaient.

— Ah! Vauroux aurait mieux fait de se casser une jambe le jour où qu'il s'est mis de leur coopérative, geignait la débitante. On n'en a eu que des malheurs et des cassements de tête... Regardez à Braine, ils se reconstruisent bien sans ça!

Et son mari grognait en retroussant ses manches, comme s'il voulait se battre :

— On s'acharne sur le sinistré! C'est honteux. Comme si ça n'était pas assez de nous avoir retiré les Chinois!

A ce souvenir, la grosse éclatait chaque fois en sanglots. Mais pour être sentimentale, elle n'en était pas moins pratique.

— Quand je pense qu'il nous reste sur le dos plus de cinquante flacons de parfums! pleurnichait-elle en se mouchant dans son tablier. A qui voulez-vous qu'on les vende, maintenant que les Chinois sont partis?

Les sinistrés, une fois encore, se voyaient abandonnés, livrés à eux-mêmes, et les coopérateurs n'étaient pas les seuls à se désespérer. Ceux qui, dans l'affolement inquiet du retour, avaient signé des pouvoirs aux entrepreneurs véreux et aux architectes d'occasion qui s'étaient abattus sur les Pays dévastés, attendaient encore qu'on donnât le premier coup de pioche. Comme on n'avait pas fixé le délai d'exécution dans les contrats, il allait falloir des procès pour se libérer.

Certains aigrefins étaient même allés plus loin : ils avaient empoché la première avance de l'Etat et avaient disparu, laissant le sinistré dépouillé et sans espoir de récupérer son argent.

Des architectes du Service d'architecture, qui avaient mené depuis le début une lutte sourde contre les coopératives, jugèrent l'instant favorable pour démissionner et s'établir. Ils s'étaient, depuis un an, constitué une clientèle en faisant passer certains dossiers avant leur tour, et maintenant que leurs protégés étaient en possession de leurs titres et avaient touché leur première tranche d'un cinquième, ils allaient les reconstruire sans être inquiets du lendemain.

Au beau milieu de cette détresse, comme pour narguer les sinistrés, le percepteur vint leur réclamer leurs impôts. On vit bientôt pleuvoir les sommations dans les baraques et jusque dans les caves.

Quelques têtes chaudes commencèrent bien par s'indigner, on cria dans les auberges, on parla de

faire des réunions, on écrivit aux députés; mais le jour où le percepteur ouvrit la caisse, dans sa « semi-provisoire » bâtie près de l'église, on fit la queue pour venir payer.

Une telle soumission — il appelait cela du patriotisme fiscal — faisait l'admiration de M. Labadou, qui chantait beaucoup moins que naguère, mais parlait beaucoup plus.

— Quel exemple! s'extasiait-il.

Sans barbiche maintenant et la moustache coupée à l'américaine, il palabrait un peu partout, célébrant avec lyrisme la majesté des ruines dont il vivait et la grandeur des sinistrés dont il vidait les poches.

Au *Café de la Marine*, ou même chez les Vauroux, il acceptait encore une tournée de temps en temps, quand il avait traité une affaire de dommages. Chaque fois, en levant son verre, il souhaitait d'un air pénétré :

— A la renaissance des ruines!

Et les sinistrés, au lieu de se fâcher, trinquaient, touchés tout de même.

— Quel exemple!... pouvait-il répéter en sortant. Quel exemple!...

Canivet, s'il avait perdu, à force de revers, sa sérénité de naguère, n'avait rien perdu de sa crédulité, et il continuait à recueillir sans s'étonner les rumeurs les plus saugrenues, y trouvant chaque fois un motif de s'indigner contre une société où tout marchait de travers.

Un matin, arrivant chez Jacques qui dessinait, il lui dit de but en blanc :

— Vous ne savez pas la dernière nouvelle?

L'architecte leva les yeux, intrigué.

— Non...

— Eh bien! Bouzier revient. Il a trouvé un nouveau commerce. Il a acheté tous les morts du Chemin des Dames.

Et le borgne ajoutait, le poing sur la hanche, d'un petit air belliqueux :

— Croyez-vous, hein, si ça n'est pas dégoûtant...

L'architecte interloqué avait posé son crayon.

— Voyons, Canivet, cela ne tient pas debout, votre histoire... On ne peut pas vendre des cadavres... Et puis, que voulez-vous qu'il en fasse? Réfléchissez un peu.

Mais le jardinier ne s'embarrassait pas de ces objections.

— Je le tiens de quelqu'un de tout à fait sûr, insistait-il, de mon ancien chef de chantier, que Bouzier a embauché dans sa nouvelle combine. Alors, vous voyez...

Jacques regarda le mutilé, qui n'avait jamais paru plus sincère et eut un geste évasif.

— Eh bien, je ne comprends pas...

Quelques jours après, tout s'éclairait. Canivet n'avait pas dit tout à fait une sottise. Bouzier n'avait pas acheté des cadavres, mais il s'en était fait adjuger tout un lot pour procéder au regroupement des petits cimetières et des tombes isolées du secteur.

Les habitants de Crécy virent arriver un matin de grands camions bâchés, un drapeau à l'avant, une équipe de terrassiers assis sur des bières, et le travail commença. Le chef des travaux, un homme jeune qui portait le ruban rouge au revers d'un veston râpé, montra à Jacques, venu le questionner, le grand champ qui s'élevait en pente douce vers le Chemin des Vignes :

— Le cimetière ira jusque-là. Les Français le long de la route, les Allemands au bout.

C'était un de ces vastes champs où l'on groupait les régiments les jours de prises d'armes, pendant la guerre. Combien de régiments, cette fois, allaient s'y retrouver. « Remise de croix. » Les dernières...

Bouzier avait encore fait là une bonne affaire.

— On m'a annoncé vingt mille morts dans mon lot, avait-il dit à son chef de travaux, mais j'ai dans l'idée que ça doit être bien meilleur.

Instruit des méfaits de la concurrence, depuis la débâcle des prix survenue dans le déblaiement, il eût voulu grouper tous les entrepreneurs d'exhumation.

— Pourquoi se faire du mal? exposait-il d'un ton bonasse. On ne fait pas de bonnes affaires en se mangeant l'un l'autre; autant se mettre d'accord, chacun y trouvera son compte.

Le chef des travaux qui rapportait ces propos à Jacques ne savait pas si les exhortations de son patron avaient été entendues, mais les premières adjudications avaient été faites à des prix surprenants, jusqu'à soixante-treize francs par corps, ce qui ne devait pas laisser loin de cinquante francs de bénéfice à l'entreprise. On s'était partagé les champs de bataille, les grandes villes, les hôpitaux de l'arrière.

— Je soumissionne pour un lot seulement à Verdun, mais je voudrais bien qu'on me laisse la Gironde : je suis du pays.

Malheureusement, des canailles avaient tout de suite trahi. Ainsi, pour un lot de la Somme, plusieurs entrepreneurs s'étaient entendus pour soumissionner tous autour de soixante-cinq francs, afin de laisser un confrère enlever l'affaire à soixante, et au dernier moment un individu sans parole, rompant le pacte, avait fait soumissionner un homme de paille qui ne demandait que cinquante-sept francs et qui s'était ainsi fait adjuger le lot. Bouzier en était revenu d'Amiens blême de colère.

— Pensez donc, rageait-il, c'était une affaire d'au moins quinze mille corps. Mettez-les seulement à trente francs de bénéfice l'un dans l'autre...

Car il parlait de tous ces morts comme il parlait naguère de ses mètres cubes de gravats.

— J'ai fait la guerre comme vous, expliquait à Jacques le chef des travaux, pendant que ses ouvriers, deux par deux, amenaient les cercueils vers les fosses toutes prêtes. Parti caporal, j'ai

fini lieutenant, et je voulais rester dans l'armée; mais un beau jour on nous a mis dehors, avec six mois de solde... J'avais vingt-huit ans, pas de métier; alors je suis venu ici. Il faut manger, hein?

Jacques, tête nue, regardait défiler les cercueils.

— Qui a-t-on pris pour entreprendre ces travaux-là? demanda-t-il.

— Bah! ceux qui se sont présentés, on n'avait pas le choix. Des hommes d'affaires, des marchands de papier, des charbonniers en gros, des marbriers funéraires...

Les morts étaient couchés dans de misérables bières faites de six planches à peine rabotées, si minces qu'en tombant du camion les cercueils se fendaient. Entre les planches disjointes, on apercevait le suaire, une toile rugueuse, raide comme du carton. De la terre, une croix neuve : c'était fini... En un instant, quarante morts avaient été descendus dans leurs fosses.

— Cette semaine, nous en avons déjà enlevé quinze cents, continua le chef des travaux qui se mordillait la lèvre. Bouzier paye six francs pour ouvrir une fosse, dix francs pour creuser la nouvelle, ajoutez encore quatre francs pour l'exhumation, le chef de chantier et les camions, tout le reste est du bénéfice, plus de trente francs par corps. Si nous en déterrons vingt-cinq mille dans le secteur, vous pouvez compter... Rien qu'avec les quarante cadavres réglementaires, chaque équipe rapporte plus de mille francs par jour. Bonne affaire, hein?

— Oui, répondit Jacques à mi-voix, mieux vaut enterrer que se faire tuer.

Et ayant demandé au jeune homme de le prévenir si, par hasard, il retrouvait la tombe

d'André Delbos, l'architecte s'éloigna, triste pour la journée.

Plusieurs fois depuis, en traversant les villages environnants, il retrouva les équipes de Bouzier à l'ouvrage. Quand on n'était surveillé que par un chef de chantier coulant et que l'officier de secteur n'était pas là, le travail ne traînait guère. Ce qu'il fallait, c'était gagner sa quarantaine de francs le plus vite possible. Alors, on n'ouvrait les fosses qu'à moitié, tirant les corps comme on pouvait, et, s'ils étaient plusieurs dans la même tombe, au lieu de perdre son temps à rechercher des médailles et des papiers dans cette putréfaction, on mettait vite les corps en bière et l'on inscrivait : « Soldats inconnus ».

Le chef des travaux, qui savait cela, était toujours sur le dos de ses hommes et il lui arrivait parfois d'ôter sa veste et de passer les gants de caoutchouc pour fouiller lui-même les corps sortis du trou.

— Ah! là, là, grognaient les fossoyeurs, Bouzier ne fait pas tant d'histoires.

Les inconnus, dont on retrouvait de pleines fosses communes, étaient couchés par deux ou trois dans le même cercueil, leurs débris confondus. Ce n'étaient plus des hommes, qu'on clouait dans ces boîtes, mais comme les os broyés d'un grand corps anonyme, de la poussière de régiment... Comme le travail allait alors plus vite, Bouzier ne payait aux ouvriers qu'un corps sur trois, mais lui, d'après le traité, se les faisait payer tous. C'était autant de gagné...

— Dans l'ancien secteur, ça marchait rudement mieux, contait un fossoyeur qui allumait au bout du cimetière un bûcher de vieilles croix, de couronnes flétries et de lambeaux d'effets. Une œuvre nous donnait vingt sous de prime par

corps identifié. Alors, tu parles qu'on en identifiait, avec toutes les plaques qu'on pouvait ramasser.

Les familles n'assistaient pas à ces regroupements, que les journaux annonçaient sans en fixer la date, et Bouzier préférait cela, n'aimant pas à se sentir surveillé. A Crécy, il eut plus d'une discussion avec l'institutrice et le curé, délégués des familles, à qui il reprochait d'être toujours « dans les jambes de ses ouvriers ».

— Je suis le gouvernement, ici, j'ai tous les droits! criait-il en arpentant le cimetière, le dos rond, le chapeau sur les yeux, son long nez tout de suite rouge dès que le vent fraîchissait.

Ce n'est pas lui qui aurait tarabusté ses ouvriers parce qu'ils se pressaient trop d'enlever les inconnus sans les fouiller.

— Pas de zèle, répétait-il, il faut faire vite.

Et pour les curieux qui pouvaient écouter, il ajoutait, l'air affligé :

— Il y en a d'autres qui attendent.

Canivet, n'ayant rien à faire de ses journées, accourait au cimetière dès qu'il entendait passer les camions et, comme il détestait son ancien patron, il trouvait toujours quelque chose à critiquer. Le jeudi, il emmenait Amédée, et, quand il y avait du monde, il ne manquait jamais de déclamer en montrant le gamin mal vêtu :

— Voilà un orphelin de la guerre, mesdames et messieurs! Dix-sept sous par jour pour vivre!...

Puis, quand M. Bouzier, maigre comme une gerbe d'os et toujours habillé d'un caoutchouc pisseux, remontait dans son auto, le borgne criait, les joues empourprées :

— C'est pour que ces bandits-là s'engraissent que le père de c't'enfant s'est fait tuer!

Il en fit tant que M. Bouzier finit par se plaindre au maire, et ce dernier, qui depuis l'assemblée générale avait de bonnes raisons de ne pas aimer le mutilé, promit de l'avoir à l'œil. Lorsqu'il rencontrait Canivet chez l'épicier, M. Gagneux lui disait de son ton bourru :

— On ne se prive de rien, hein? On voit bien que l'Etat te fait des rentes... Avant la guerre, tu ne t'offrais pas de si bons morceaux.

Et le jardinier repartait sans oser acheter son quart de figues, dont il était gourmand.

A quelque temps de là, comme la nomination de facteur n'arrivait toujours pas, l'architecte demanda pour Canivet, en attendant, la place de garde champêtre.

— Garde champêtre, un homme qui passe ses journées à faire du scandale, se récria le maire. Jamais de la vie, ce serait un fameux exemple!

Jacques Le Vaudoyer, adjoint maintenant à Didier Roger, qui présidait la coopérative depuis la démission de M. Gagneux, aurait bien fait une petite place à Canivet, mais celui-ci n'était plus employable.

— On m'a estropié, qu'on me nourrisse! répétait-il obstinément.

Il se montait la tête avec les propos séditieux de maçons piémontais, il prenait au sérieux les ragots de Noizeux, et il commençait à exaspérer tout le monde avec ses rumeurs de panique, prédisant tous les jours la faillite et la révolution.

— Ce sont les autres qui lui remontent la pendule, disait Crevel pour l'excuser.

Quand on annonça une fête à Crécy pour la présentation de la Croix de guerre, remise en bloc à tout le canton, le borgne crut les exaltés qui lui dirent qu'on allait manifester.

— On s'en fout de leur Croix de guerre, décla-

rait-il. C'est des maisons qu'il nous faut... Vous allez voir dimanche, comment ils vont se faire siffler.

Mais les sinistrés, qui étaient privés de tout, voyaient au contraire d'un très bon œil cette cérémonie. Il devait y avoir un défilé des sapeurs-pompiers, — d'ailleurs sans uniforme, — un vin d'honneur, des discours, un bal avec orchestre, et personne ne s'avisa de troubler le programme. Seul Canivet, en sortant de la mairie provisoire, où il avait bu plus de vin blanc que personne, éprouva le besoin de se faire remarquer. Quand le sénateur qui présidait sortit, il se précipita vers lui en brandissant son parapluie, objet bien insolite dans les mains d'un pompier.

— Nous demeurons dans des cabanes à cochons, nous autres, gros mercanti, cria-t-il au parlementaire ahuri.

Aussitôt on se jeta sur le mutilé, — Vauroux courageusement fut le premier — et comme on n'avait pas de poste de police où l'enfermer, on le fit entrer dans la mairie, où il but les fonds de verre...

On le relâcha le soir même, mais on avait dressé procès-verbal et, quelques jours plus tard, Canivet était condamné à huit jours de prison, obtenant toutefois le sursis, en raison de sa médaille militaire et de son œil en moins.

C'était, depuis le retour, le premier condamné du pays. Comme tous les habitants, malgré ses incartades, aimaient bien le jardinier, on le plaignit un peu, mais les amis de l'ordre se montrèrent satisfaits : le maire, M. Bouzier, les Josset, Labadou, et jusqu'à un agent de l'Administration qui profitait de ses tournées chez les sinistrés pour leur placer du vin et à qui Canivet,

pourtant bien à regret, avait refusé une demi-pièce de rouge.

*
**

La reconstruction ne chôma pas longtemps à Crécy. L'entrepreneur des Josset, pressenti par Jacques Le Vaudoyer, avait accepté de prendre la suite d'Amoretti, et l'on revit bientôt pousser les murs, le long des rues rempierrées.

Ayant reconstruit la maison de l'architecte et travaillant avec lui depuis deux ans, l'entrepreneur s'était imaginé qu'il ne subirait pas un contrôle bien sévère et, pour faire chiffrer les travaux, il se mit à tout abattre sans se soucier de la commission de déblaiement; mais tout de suite Jacques se récria. L'entrepreneur crut en avoir raison en menaçant de retirer du jour au lendemain son matériel et ses ouvriers, mais Didier Roger ni son ami ne se laissèrent intimider, et ils acceptèrent sans discussion la résiliation du contrat.

Les sinistrés, quand ils l'apprirent, se soulevèrent. Comment, on allait encore arrêter les travaux! Toujours prêts à se croire volés, comme les soldats vaincus se croient trahis, ils étaient persuadés que cela devait cacher un marchandage honteux, un désaccord entre larrons, et, s'excitant l'un l'autre, ils allaient relancer Didier Roger à sa ferme, ils arrêtaient l'architecte jusque dans la rue, lui reprochant à mots couverts de se moquer des autres, maintenant qu'il avait sa maison rebâtie. A la réunion du conseil, qui fut houleuse, la cabale de Gagneux protesta, contente de prendre sa revanche, mais, soutenus par quelques membres, les deux amis gardèrent une majorité.

Jacques trouva d'autres entrepreneurs; il fit

établir un maître maçon du pays, à qui on avança des fonds, Crevel fut chargé de la charpente en fer et de la serrurerie, on trouva des couvreurs d'ardoise, qui pourtant étaient rares et qu'il fallait payer soixante francs par jour, on recruta des maçons comme on put, et, pour avoir de la pierre à bon compte, on acheta dans la zone rouge une carrière que la coopérative exploiterait elle-même.

Grâce à l'acharnement des deux hommes, la réparation ne s'interrompit pas un seul jour, pas un chantier ne chôma. Les sinistrés, d'ailleurs, n'en montrèrent pas autrement de reconnaissance; bien que cela ne rapportât rien de faire partie du conseil d'administration, ils en regardaient un peu les membres comme des employés, le président surtout, et si celui-ci s'était laissé faire, ils auraient houspillé Didier comme un simple garçon de cour.

— S'ils se démènent tant que cela, c'est qu'ils y trouvent leur bénéfice, n'ayez pas peur, insinuait Noizeux.

Et l'ancien géomètre, qui, travaillant tout seul, n'arrivait seulement pas à remettre un mur debout, assurait en se frottant les mains :

— J'ai fondé ma petite coopérative individuelle, et je ne m'en trouve pas mal du tout...

L'hiver revenait à grands pas, — déjà les soirs tombaient plus tôt; dans les bois dépouillés, des arbres roux comme des lièvres, étaient blottis, — et il fallait, avant les froids, achever le plus de maisons possible.

On voyait se relever des murs tout couturés de pierre neuve; les solives retrouvaient des planchers, les charpentes des toits. L'une après l'autre, les caves se vidaient et, sur la porte branlante de l'une d'elles, un sinistré, pour rendre

service, avait écrit en s'en allant : « Logement inoccupé ».

On avait aussi monté beaucoup de semi-provisoires et, sur la promenade d'En-Haut, s'alignaient une douzaine de ces baraques à volets verts où tenaient boutique des épiciers, des débitants, un charcutier, une mercière, ce qui donnait à ce coin du bourg un air d'Exposition.

Jacques, les premiers temps, se laissait étourdir par les sinistrés, qui, quoi qu'on fît, n'étaient jamais contents; mais maintenant il ne se donnait même plus la peine de leur tenir tête : il ne faisait que ce qu'il voulait tout en ayant l'air de leur céder. Autrefois il s'efforçait de convaincre ces paysans têtus qui exigeaient une maison à leur goût, basse de plafond, parce qu'on a plus chaud, le rez-de-chaussée en contre-bas, parce que c'est l'usage; à présent, il acceptait toutes leurs lubies sans discuter, et il se contentait de leur faire signer ses plans, qu'ils examinaient avec méfiance, suivant les traits de leurs gros doigts, mais incapables de voir que c'était tout le contraire de ce qu'ils réclamaient.

Une fois la maison rebâtie, comme elle était jolie à faire loucher tous les voisins et qu'à la première pluie le purin ne débordait plus dans la cuisine, le paysan se rendait compte que M. Le Vaudoyer avait tout de même raison et, devenu rénovateur malgré lui, il se moquait de ceux qui réclamaient des bâtiments à la mode d'autrefois.

Il n'y avait que pour l'argent qu'il fallait renoncer à les convertir : là, ils étaient intraitables. Si à la fin des travaux les crédits n'étaient pas épuisés, il ne fallait pas espérer que le sinistré abandonnerait un sou : il préférait tout faire repeindre du haut en bas, faire arracher les parquets de sapin pour mettre du chêne, monter

une cheminée de marbre blanc à la place du four de campagne et construire plus de clapiers qu'il n'aurait jamais de lapins.

— Chacun son dû! Je n'ai pas besoin de faire de cadeaux.

Jusqu'au dernier franc, il trouvait un coup de pinceau à redonner, un piton superflu à visser au plafond.

D'ailleurs eussent-ils voulu faire les généreux qu'ils ne l'auraient pas pu : la loi était là pour le leur interdire. Celui à qui ses crédits auraient permis de faire sculpter des bas-reliefs dans ses latrines si l'idée lui en était venue n'avait pas le droit d'abandonner la moindre parcelle de ses dommages au profit d'un voisin qui n'avait pas obtenu de quoi faire relever son toit : il était défendu de s'entr'aider.

Les législateurs avaient bien proclamé, dans l'article premier de la Loi des Dommages, que tous les Français étaient solidaires devant les charges de la guerre, mais leur altruisme n'était pas allé plus loin; partout ailleurs, ils semblaient avoir pris pour devise : « Chacun pour soi! » Alors, plutôt que de laisser le surplus de leurs crédits dans les caisses sans fonds de l'Etat, les sinistrés préféraient tout dépenser.

Avec Mme Agathe, la charcutière, qui se vantait de faire fortune avant cinq ans, et qui voulait une belle maison pour s'y retirer, l'architecte avait eu des discussions épiques. Comme la commission cantonale lui avait alloué de quoi faire rebâtir deux fois sa maison de 1914, rien n'était trop beau pour Mme Agathe. Jacques ayant voulu conserver le carrelage des pièces du bas, retrouvé intact sous les ruines, elle s'était fâchée.

— C'est-y vous qui payez? Non... Alors, j

veux du parquet partout et du beau : je n'ai pas les pieds moins délicats que votre dame.

La charcutière avait exigé qu'on lui ornât tous ses plafonds de rosaces hideuses et de corniches à médaillons, que par raffinement elle fit peindre en rose, et pour employer les derniers mille francs elle s'était fait installer des lieux d'aisances si blancs, si compliqués, si riches, que tout Crécy était venu les voir, en procession, comme une chose qu'il fallait connaître, ne fût-ce que pour s'instruire.

Toutefois l'architecte n'eut avec personne autant d'ennuis qu'avec la Vauroux. La grosse, qu'une maternité prochaine rendait encore plus hargneuse, ne pouvait plus entendre parler de Crevel ni de M. Etienne. Pour un rien, elle se ruait chez Jacques Le Vaudoyer et se mettait à brailler au milieu du bureau.

— Pour de la justice, c'est de la vraie injustice... Qu'est-ce qu'il a donc de plus que les autres, ce grand dégoûtant de Crevel qui n'est seulement pas du pays... On a beau dire que mon dernier est un boche, je peux passer la tête haute devant toute le monde, et ça n'est pas des raisons pour qu'Etienne se serve de mon mur. C'est du parti pris et pas autre chose.

Ce qui la mettait hors d'elle, c'était que, les deux maisons étant mitoyennes, on parlât de construire un mur commun.

— Non, non et non, je n'en démordrai pas!

— Mais cela vous coûtera plus cher, lui faisait observer l'architecte.

— Ça m'est égal, j'ai les moyens.

— Si M. Etienne fait construire son mur contre le vôtre, cela vous donnera de l'humidité.

— Eh bien! il en aura aussi.

Avec les six mille francs d'allocation qu'ils

avaient fini par toucher pour leurs cinquante e
un mois d'exil lucratif dans les lignes ennemie
et les trente-cinq mille francs de dommage
obtenus pour la maison de Canivet, payée pa
eux six mille, les Vauroux voulaient maintenan
se faire construire, attenante au débit, une sall
où l'on pourrait danser comme au *Café de l*
Marine, et où, le samedi, on donnerait le cinéma

Au courant de leur projet et jaloux de cett
injuste prospérité, Crevel chercha comment
pourrait nuire à ses voisins. Il imagina de colle
simplement à la fenêtre de sa baraque, bien e
évidence, une carte postale représentant la bic
que des Vauroux avant la guerre, cambuse qu'o
avait dû photographier pour son pittoresqu
minable. Les passants n'avaient qu'à regarder l
photo, puis à tourner la tête pour comparer :
nouvelle maison des Vauroux, bâtie aux frais d
l'Etat, était déjà plus haute à son premier pl
fond que l'ancienne au sommet du toit. Cel
tout le monde le savait, et l'on en épiloguait bie
entre soi, mais pas un sinistré ne trouvait pla
sant qu'on l'étalât ainsi au plein jour. Un sca
dale en attire un autre, et personne n'aurait ri
à y gagner.

Or, un jour qu'il martelait à son enclume e
sifflotant, Crevel vit s'avancer une jeune fil
blonde, gentiment habillée, qui alla droit à
fenêtre pour regarder la fameuse photo.

— Voilà qui est coquet et bien tourné, jug
l'ouvrier en reposant son outil. C'est sûrement
l'article de Paris.

Et, galamment, il s'approcha de la demoisel
pour lui donner des explications. Ce fut elle q
prit les devants.

— Pourquoi avez-vous exposé cette carte-l
lui dit-elle. Ça n'est pas gentil.

Crevel en resta bouche bée.

— Mais qu'est-ce que ça peut vous faire? répondit-il crûment, ignorant l'art des convenances.

— Je suis Mlle Vauroux. Depuis la guerre, je travaillais à Paris; mais mes parents viennent de me trouver une place au S. T. E. comme dactylo, alors je suis revenue.

Le Parisien la regardait d'un air étonné. Ce fut plus fort que lui :

— La fille des Vauroux, s'exclama-t-il, eh bien! vrai, ça ne se dirait pas.

La jeune fille voulut bien prendre cela pour un compliment et sourit.

— Dame, je suis bien plus jeune, dit-elle en minaudant un peu.

Puis avançant gentiment les lèvres, l'air capricieux :

— Vous la retirerez, hein?... Au revoir, m'sieur...

Crevel la regarda s'éloigner, tout souriant, puis, quand elle eut tourné la rue, il rentra sous son hangar.

— Gentille, hein? dit-il à son compagnon... Je te jure que j'aimerais mieux elle en pantalon que sa mère en redingote. Seulement, pour ce qui est de retirer la carte postale, elle peut toujours se l'accrocher.

Cependant, le lendemain, il faisait le guet et, quand il vit Mlle Vauroux sortir de chez elle et tourner curieusement la tête vers sa baraque, il ouvrit précipitamment la fenêtre, au risque de casser les carreaux, et arracha la photographie, dont il jeta les morceaux dans la rue.

La jeune fille le remercia d'un gentil signe de tête et se retourna plusieurs fois, souriante.

— Après tout, puisque ça lui fait plaisir! murmura le sinistré honoraire.

Et le surlendemain, toujours pour la même raison sans doute, il salua poliment Mme Vauroux, dont l'état d'ailleurs devait inspirer le respect.

Pour s'excuser lui-même de sa subite volte-face, Crevel trouvait de bons motifs : il avait maintenant une situation, il était entrepreneur, il ne fallait pas gâcher tout cela pour le plaisir de faire des blagues. Son seul regret était d'être venu trop tard s'installer dans les Régions.

— Ah! ça n'est pas moi qui aurais eu la veine d'être sinistré, raillait-il en buvant le vin blanc au *Café de la Marine*. Si j'étais venu m'installer ici seulement un an avant la guerre, je serais proprio maintenant.

Propriétaires, pourtant, ils ne l'étaient encore pour la plupart que sur le papier. La moitié au moins des sinistrés n'avaient pas comparu devant la Commission, et ils se consumaient d'inquiétude, convaincus que ce qu'on donnait en trop aux autres, ce seraient finalement eux qui le toucheraient en moins. Ils n'étaient rassurés que le jour où ils avaient reçu leur titre définitif.

Par un renversement imprévu de la fortune, des gens que tout le monde plaignait étaient subitement enviés : il en avait été ainsi pour Mlle Fargeton la cadette, sœur pauvre de la famille, qui ne possédait avant la guerre qu'un simple pavillon quand son aînée, avantagée dans tous les héritages, faisait la fière dans la plus belle villa.

Au retour, quand on avait vu la maison de l'aînée épargnée et celle de la cadette démolie, on s'était apitoyé une fois de plus sur le sort de la pauvre femme, mais, depuis, la chance avait tourné. Mlle Fargeton la cadette, habilement conseillée par Labadou, avait constitué un dossier de dommages qui montait à quarante et un

mille francs, et, ayant passé devant la Commission quand le coefficient était encore à 5,50, cela lui avait fait plus de deux cent vingt-cinq mille francs pour le remploi. On avait alors vu s'élever sur l'emplacement de l'ancien pavillon une maison superbe, avec des bow-windows deux fois plus larges que ceux de l'aînée et un perron d'au moins huit marches, flanqué de grands vases en poterie bleue : grâce à la guerre, c'était maintenant la cadette qui allait posséder la plus belle demeure de Crécy.

Sa sœur, orgueilleuse et vindicative, en avait été malade et pour prendre sa revanche, comme elle ne pouvait rien gagner sur sa villa, qui s'en était, hélas! tirée avec des éraflures, elle avait enflé jusqu'au scandale son dossier mobilier. A mesure que grandissait la maison de sa cadette, elle se souvenait de meubles oubliés, une fois un piano, une fois une armoire, et ayant rédigé un avenant elle courait à la Commission, où l'agent administratif ne voyait plus qu'elle.

— C'est bien simple, révélait le fonctionnaire découragé, j'ai fait le cube des meubles qu'elle réclame: cela dépasse le cube de la maison, y compris le grenier. Si on les entassait l'un sur l'autre dans les pièces, le plafond finirait par sauter.

Son dossier avait été réduit, mais remboursé au coefficient 3,50, cela faisait encore un joli denier et, pour éclabousser sa cadette, elle s'était fait délivrer, contre un bon de cession, une superbe automobile des stocks, avec une carrosserie vernie et des phares nickelés.

Tous les sinistrés n'étaient pas si heureux. Quand un riche ministre, croyant faire baisser les prix de la construction, prescrivit d'abaisser le coefficient, on vit de pauvres gens obtenir des sommes dérisoires, et Jacques Le Vaudoyer, qui

avait à la coopérative plusieurs sinistrés dans ce cas, se demandait quelles bicoques il allait leur bâtir avec ces crédits-là.

Canivet, toujours guignard, fut de ces mal lotis.

Représentant son neveu Amédée, il s'était présenté devant la Commission, craintif et tout ahuri. Son histoire s'était répandue, et il avait maintenant la réputation d'une forte tête, d'un gaillard capable de tout dès qu'il avait un verre dans le nez.

— Ça ne serait pas lui rendre service que de lui donner beaucoup d'argent, avait bougonné le président.

L'estimation de l'expert réduisait déjà de près de moitié l'évaluation du jardinier, cependant raisonnable. On lut à la galope des formules et des chiffres que le mutilé, étourdi par l'émotion, n'eut pas le temps de saisir; on lui mit son dossier sous le nez :

— Signez ici... Signez là...

Après quoi on lui glissa ses papiers dans la main, et on appela le suivant.

Ce fut seulement en rentrant à Crécy, à tête reposée, sa mère près de lui, que Canivet se rendit compte de son malheur. On lui accordait pour la maisonnette de son neveu quatre mille cinq cents francs, valeur 14, ce qui lui faisait, au coefficient 4 du moment, seulement dix-huit mille francs pour reconstruire. La vieille et son garçon en furent atterrés.

Le jardinier entra d'abord dans une colère rouge, fit des menaces, et ayant ouvert toute grande la porte de sa cabane, cria qu'il allait étriper l'expert, et M. Gagneux par-dessus le marché. Puis ses clameurs ayant fait éclater son neveu en sanglots : « Non, mon oncle, n'y va pas!... Ils te mettront encore en prison!... Si le

jardinier s'effondra et se mit lui aussi à pleurer, l'orphelin entre ses bras.

Pas de maison, incapable de travailler, quatre francs de pension par jour, l'argent des Vauroux mangé jusqu'au dernier sou, allait-il être obligé de demander à sa mère de le nourrir...

— Non, non, ça ne peut plus durer! s'était-il écrié.

Et il était parti dans la nuit, sans dire où il allait.

A neuf heures du soir, ne l'ayant pas vu rentrer, sa mère, inquiète, courut chez l'architecte; mais Jacques n'avait pas vu le jardinier de la journée. Chez Crevel non plus, on ne l'avait pas aperçu, ni dans aucun débit.

La femme et le gamin passèrent une nuit affreuse, pressentant un malheur. Ce fut le lendemain seulement qu'ils apprirent par le facteur qu'on avait aperçu Canivet sur le pont de l'Aisne et que, plus tard, le patron du *Café de la Marine* avait cru entendre un cri, qui venait de la rivière. Le cafetier était sorti, avait appelé, mais rien n'avait répondu, que le vent dans les roseaux.

La vieille femme traversa Crécy en courant, Amédée derrière elle, tous deux poussant des cris, et, quand ils arrivèrent sur les bords de l'Aisne, ils virent un groupe d'hommes qui discutaient avec le garde champêtre devant une veste et une casquette ramassées sur la berge. C'étaient les effets de Canivet...

On fouilla bien dans les herbes avec une perche, on descendit en barque jusqu'au pont de Vénizel, mais on ne trouva rien.

Canivet avait disparu, comme son beau-frère, comme André Delbos. Tué comme eux par la guerre, seulement un peu plus tard... Où était-il allé les rejoindre?

Cette fin tragique avait bouleversé Jacques Toujours tourmenté de scrupules, il s'étai demandé s'il avait fait pour le mutilé tout c qu'il aurait dû, si, agissant mieux, il ne l'aurai pas empêché de se tuer.

Le souvenir d'un autre mort, dès lors, hant ses nuits.

Depuis quelques semaines, il était installé dan sa maison, enfin achevée, et il ne s'y plaisait pas il n'arrivait pas à s'y accoutumer. D'étrange inquiétudes le poursuivaient. Il pensait sans cess à André Assis près du feu, le chat sur l'épaul il se demandait :

— S'asseyait-il à cette place?

Tant que les deux commis qu'il avait engagé lui tenaient compagnie, il n'était pas inquiet mais, dès qu'ils avaient rejoint leur baraque e qu'il se sentait seul dans la maison du mort, so angoisse le reprenait à la gorge. Lorsqu'il passai d'une pièce à l'autre, il refermait vite la port sans se retourner, et il lui fallait faire un violen effort sur lui-même s'il avait besoin de la rou vrir.

Il se raisonnait autant qu'il pouvait :

— Voyons, au front, je n'avais pas peur...

Mais malgré tout ce qu'il pouvait dire, cett crainte irréfléchie ne le lâchait pas.

Hélène venait rarement le voir depuis le mau vais temps. Il sentait très bien qu'elle craigna de se retrouver seule avec lui, redoutant d'autre scènes ou seulement leurs silences, ces silence étouffants qu'ils ne parvenaient pas à rompre.

A mesure que les jours s'écoulaient, il pensa à elle avec plus d'indulgence, puis plus de ter dresse; après quinze jours de séparation, il ava oublié tous ses griefs, et il lui écrivait lettre su lettre, pour la presser de venir. Pourtant, chaqu

fois qu'il la retrouvait, c'était une déception nouvelle, comme si la présence d'Hélène eût effacé l'image qu'il se faisait d'elle.

Il aurait voulu que, dans sa mémoire, son amour s'arrêtât à leurs premières rencontres, quand ils se connaissaient à peine et qu'elle était si franche, si rieuse. Il repensait sans cesse à leurs belles journées de Saint-Honoré-les-Bains, quand il était en convalescence et qu'elle était venue le rejoindre pour le soigner. Mais dans cette illusion encore il avait été déçu.

Un jour que, devant son beau-frère, il évoquait ce temps heureux, Julien, avec un air de ne pas y voir malice, mais sachant bien ce qu'il faisait, avait dit à Hélène :

— Ah! oui... C'est quand tu avais quitté Paris à cause des gothas. Ce que tu avais peur!...

Hélène n'avait pas rougi; elle avait simplement haussé les épaules, exaspérée. Et Jacques s'était soudain trouvé si triste, si humilié, qu'il avait détourné la tête, pour laisser croire qu'il n'avait pas compris.

Depuis, il se demandait si elle l'avait jamais vraiment aimé, aimé avec cette même frénésie qui le soulevait naguère, avec ce chagrin qui le torturait à présent.

Il se souvenait de son arrivée à Crécy, en plein hiver, malade : si elle l'avait aimé, aurait-elle accepté qu'il menât cette vie-là?

Assis devant sa table à dessin, il songeait à tout ce passé, et bientôt le crayon lui tombait des doigts. L'autre avait dû les connaître ces soirs de découragement où le cœur n'est plus qu'une poche de larmes.

— Savait-il qu'Hélène le trompait avec moi? se demandait constamment Jacques. Connaissait-il mon nom?

Il posait son front sur son bras replié, comme faisait peut-être André, la nuit, à son créneau. Comme elles devaient être longues, pour le soldat, ces heures de veille! Et tristes!... L'ombre faite en lui, sans un bruit pour le distraire, Jacques se retrouvait dans la tranchée. On est seul, les hommes sont descendus dans l'abri, le guetteur est tapi à son poste d'écoute, des voix s'étouffent sous une caponnière; alors, ne sentant plus le froid qui rôde, n'entendant plus au loin le bombardement qui roule, on sort de la boîte à joujoux tous les beaux souvenirs. Ils sont là, bien rangés, tout neufs... Voici la promenade à Meudon, où elle cherchait des violettes dans l'herbe avec ses mains mouillées... Leur premier dimanche sur les coteaux de l'Aisne, quand la forêt avait des nids et l'église un clocher... On revoit une robe... On se rappelle un rire. Pourtant peu à peu ces visions s'effacent. On souffle sur la vitre, mais le dessin n'apparaît plus. On veut retenir cette ombre de bonheur, et c'est une autre image qui surgit, plus nette. On a beau l'écarter, elle est là, dans vos yeux... C'est le visage indifférent de la dernière permission, une mine ennuyée qu'on a surprise, une silhouette qui disparaît dans la foule de la gare et ne se retourne pas.

— Qui va-t-elle rejoindre?

Dans la tête fiévreuse de Jacques, tout se confondait, les rancœurs d'André et les siennes. Il ne savait plus si c'était pour l'autre ou pour lui-même qu'il lui en voulait tant.

Le dernier soir, à Laffaux, l'œil terni du moribond n'avait-il pas cherché au loin la courbe brumeuse des coteaux de son pays?

Tout son bonheur était resté là-bas, les sentiers de leurs promenades, les bois de leurs bouquets...

C'était effrayant cette pensée qu'il était mort tout près, si près qu'il avait dû vagabonder dans les champs de la Motte, quand il était gamin, à l'endroit même où il devait tomber, si près qu'il aurait pu se traîner jusqu'à sa maison pour y mourir.

On croirait le voir, ce blessé flageolant qui chemine. Le voici qui longe les marais. Il tombe dans le chemin rocailleux de Marouval. Il repart. Il approche...

Alors, la respiration retenue, n'osant plus se retourner, inquiet de toute sa chair, Jacques écoutait...

La maison est muette. On écoute quand même, peureusement. On veut entendre... Ah! oui, un meuble craque. On s'y est appuyé peut-être? Un plancher a crié... Quoi?... On dirait qu'on bouge, là, dans l'escalier.

Jacques détendu sautait de son tabouret, face à la porte, les yeux dilatés par la peur.

Mais tout de suite il se ressaisissait. Son cœur espaçait ses coups.

— Je suis trop impressionnable, trop nerveux; c'est stupide, disait-il à voix haute, pour dissiper le silence. Il faudra que je demande à Chapard de me donner un calmant.

Hélène n'était pas sans remarquer l'état fiévreux de son mari; mais elle attribuait uniquement cela à ses crises de gaz et ne s'en alarmait pas.

Jacques évitait d'ailleurs de se plaindre, car il lui semblait qu'elle était agacée de le voir si souvent malade. Un jour, à Soissons, il entendit derrière lui Julien Becker dire à sa sœur :

— Tu es encore bien bonne... Quand on est affligé comme ça, on ne se marie pas. On a au moins le courage de souffrir tout seul.

Hélène n'avait rien répondu.

Pour la recevoir, quand ils avaient pendu la crémaillère, il avait décoré la maison avec des branches de clématite sauvage, des touffes de roseaux dans des douilles d'obus, des guirlandes de lierre; mais elle n'avait pas paru remarquer ces pauvres ornements imaginés pour elle.

— Ce que c'est petit! avait-elle seulement observé en parcourant les pièces. Quand je pense à la maison que nous aurions pu avoir. Non, ai-je été bête de t'écouter!...

Jacques avait répliqué :

— J'ai réclamé notre dû, je n'avais pas à réclamer davantage.

— Ah! permets, s'était-elle aussitôt emportée, quand on veut faire des générosités, on...

Puis elle s'était arrêtée court, comme si elle avait eu peur des mots qu'elle allait prononcer.

— On ne se sert pas de l'argent des autres, n'est-ce pas? avait continué pour elle Jacques, soudain pâli. C'est bien ce que tu allais dire?

Mais Hélène avait eu un geste excédé.

— Ah! non! je t'en prie, plus de scène!

Le dernier samedi qu'elle était venue, elle avait apporté une nouvelle :

— Le père Delbos est mort. C'est Noizeux qui me l'a appris dans le train. Le moins drôle, c'est qu'il paraît que sa femme va venir demeurer chez la mère Canivet. Tu ne la verras pas, j'espère?

Jacques avait répondu évasivement :

— Il n'y a pas de raison.

Mais dès le lundi matin, il fit demander la mère du jardinier à son bureau, pour lui parler de son appel devant le Tribunal des Dommages. S'étant impatiemment approché de la fenêtre, il aperçut deux femmes en noir à la grille du jardin : les deux mères étaient venues ensemble, et

Mme Delbos, interdite, regardait cette maison dont chaque détail lui rappelait son fils.

L'architecte courut à la porte et les fit entrer.

Elles n'étaient pas plus accablées qu'autrefois : elles en avaient déjà trop supporté, le malheur ne pouvait plus rien ajouter à leur fardeau de peine. La misère même ne leur faisait pas peur. Pour manger, elles avaient leurs deux pensions et celle d'Amédée, ce qui leur faisait cinq francs par jour : on s'arrangerait.

Deux soldats tués au feu, un mutilé qui se noie : cent sous... Elles étaient loin les promesses d'autrefois, quand la France criait : « Aux armes! » et qu'il fallait toujours recruter d'autres morts...

— On s'arrangera, répétait doucement la mère Canivet. Si seulement nous pouvions faire reconstruire la maison du petit!... Ah! nous comptons bien sur vous, monsieur!

Jacques retrouvait dans cette voix chevrotante l'indulgence de Canivet, quand il n'était pas encore aigri par toutes ces années d'avanies.

Pendant que la vieille parlait, Mme Delbos regardait autour d'elle, émue, les mains jointes.

— C'est tout à fait sa maison! murmurait-elle... On s'y croirait...

Elle désigna le fauteuil où Jacques aimait à se reposer le soir.

— Il s'asseyait toujours ici, tenez, près du feu...

A cette révélation, Jacques frissonna.

— Il l'aimait tellement, sa petite villa! continuait la mère. S'en est-il donné du mal, le pauvre enfant, pour gagner tout cet argent-là!

Jacques baissait les yeux. Il avait honte de voir devant lui cette vieille femme aux mains tremblotantes et aux souliers percés et de l'ac-

cueillir en quémandeuse, dans la maison payée avec l'argent du mort.

Retrouvant soudain des larmes, elle raconta la fin de son mari. Jusqu'au dernier moment, le pauvre vieux n'avait pensé qu'à leur fils.

— Ne touche pas à nos économies pour me faire ramener à Crécy surtout, avait-il recommandé. Mets-moi à la fosse commune et garde l'argent pour enterrer le garçon quand tu l'auras retrouvé... Tu seras avec lui dans le caveau, ça suffit...

Sans s'arrêter de pleurer, la vieille bégayait :

— Je n'ai plus personne au monde, maintenant. Il me faut mon fils, et qu'on nous enterre tous les deux...

Jacques ne trouvait rien à lui répondre. Il revoyait, tout au fond de sa mémoire, le visage inquiet de sa mère. Si elle avait vécu et qu'il eût été tué, serait-ce elle, aujourd'hui, qui pleurerait? Serait-ce elle qu'on aurait chassée?

A ce moment, ayant tourné la tête, il aperçut sur la cheminée le portrait d'Hélène, que les deux femmes n'avaient pas encore remarqué. Alors, il fit quelques pas, s'adossa tout naturellement et, sans qu'on y prît garde, il coucha le cadre sur le marbre, la photo en dessous.

XI

« Debout Crécy. »

C'est sous ce titre claironnant, plutôt destiné à une fanfare, que M. Labadou venait de constituer une nouvelle coopérative, et celle-ci avait tout de suite réuni une cinquantaine de membres, des isolés qui n'arrivaient à rien et quelques démissionnaires de la coopérative rivale. M. Gagneux, changé de camp, avait été nommé président sans discussion et c'était bien, cette fois, un poste à sa convenance car il n'y avait rien à faire, qu'à approuver les yeux fermés la gestion du ténor et de ses associés, MM. Grèbe et Thomas.

M. Labadou, dans son association avec ces deux entrepreneurs, nouveaux venus dans les Régions, n'avait rien apporté que son entregent, mais cela valait bien quelque chose. Pendant des semaines, il avait parcouru les villages les plus éprouvés de la zone rouge, ceux où l'on n'avait encore rien fait, où une poignée d'habitants gîtaient toujours dans les masures et dans des caves, et, promettant tout ce qu'on voulait, ne demandant rien que les signatures, il était parvenu à organiser un peu partout des coopératives, qu'il se liait aussitôt par contrat.

Dans les communes où une coopérative existait déjà, il en faisait au besoin naître une autre, s'il pouvait grouper un million de dommages, car on trouvait toujours des mécontents, des retardataires qui n'osaient plus s'inscrire à l'ancienne coopérative, des isolés aussi, à qui l'on faisait peur en leur disant que les avances seraient dorénavant payées en obligations à six ans, et l'écriteau de « Thomas, Labadou, Grèbe et Cie » planté sur les ruines comme un fanion se rencontrait maintenant à quarante kilomètres à la ronde, tout le long de la vallée de l'Ailette, dans la plaine de Juvincourt et jusqu'aux portes de Reims.

La nouvelle coopérative de Crécy avait pris pour architecte un monsieur important qui avait déjà des villages et des bourgs à reconstruire dans trois départements, et qui en imposait à tous par ses titres, son énorme auto et sa rosette rouge. On racontait qu'il avait déjà pour cent millions de travaux et rien que cela suffisait à lui en attirer d'autres. Bien entendu, on ne le voyait jamais sur un chantier : il n'avait pas le temps. Ses cinq pour cent d'honoraires une fois assurés, il repassait l'affaire à un confrère moins fortuné, qui se contentait de trois pour cent, et il s'octroyait le reste pour la seule peine de signer les plans et les dossiers. Son remplaçant, trop souvent, ne valait pas plus que les trois pour cent qu'il touchait et son insuffisance venait compliquer la tâche du président de la coopérative au lieu de l'alléger, mais, parfois, il était de surcroît malhonnête et, pour arrondir les honoraires qu'on lui avait rognés, s'il tombait sur des entrepreneurs accommodants, il acceptait n'importe quels matériaux de rebut, à condition qu'on partageât la gratte. Avec cette sorte

d'arcnitecte l'entrepreneur avait beau jeu de compter sur son mémoire des travaux qu'il n'avait jamais exécutés : le sinistré, malgré toute sa méfiance, était incapable de rien y voir, noyé dans ce charabia de *flottage d'onglet à travers champs, lardis de clous sur deux rives, ajustement de coyau, tranchée biaise pour former sommier,* termes pour lui aussi impénétrables qu'une ordonnance de médecin.

M. Labadou, qui connaissait les hommes, et particulièrement les sinistrés, affectait d'être toujours en désaccord avec les architectes : il savait que c'était une façon d'inspirer confiance. Et comme il fallait bien aux sans-logis quelqu'un sur qui passer leur colère, il les ameutait contre les administrations, responsables de tous les retards, et contre l'expert « payé pour pressurer les malheureux ». Cela ne l'empêchait d'ailleurs pas d'être au mieux avec ceux du canton.

Naguère, lorsqu'ils ne gagnaient guère plus qu'un maçon, les experts des commissions étaient non seulement haïs, mais méprisés : on ne craint pas les pauvres.

— Ça fait le malin avec son col en zinc, et ça n'a pas de quoi bouffer, brocardaient les sinistrés dont on avait sabré le dossier.

Mais un décret, comme le coup de baguette d'une fée, avait bientôt changé du tout au tout la situation des experts, et maintenant que l'Etat leur octroyait des émoluments de ministre, ils étaient respectés, si on ne les détestait pas moins.

Du jour au lendemain, sans transition, des vérificateurs crottés, qui recevaient douze francs par vacation de trois heures, s'étaient vu allouer de deux et demi à quinze pour mille sur des dommages qu'ils chiffraient si bien que leur traitement se trouvait subitement quintuplé, décuplé,

plus encore, et que le gendre de M. Gagneux, jadis simple arpenteur, pouvait se vanter d'avoir gagné quinze mille francs dans son mois. Depuis qu'il y a des patrons et des employés, jamais on n'avait vu augmentation pareille.

M. Labadou flétrissait ce gaspillage à toute occasion, mais où son éloquence atteignait le pathétique, c'était pour parler des réparations en nature.

— Rien des Boches, clamait-il le bras tendu, comme le Gambetta libérateur. Plutôt que d'accepter une pierre de ceux qui brûlèrent nos maisons, nous préférerions vivre et mourir dans la tragique majesté de nos ruines!

Comme il habitait maintenant Paris, c'était un serment qui ne l'engageait pas à grand' chose.

Les sinistrés, qui voulaient tout bonnement des maisons, n'aimaient pas du tout ce langage, mais, par contre, il allait droit au cœur des gros clients du trafiquant de dommages, qui avaient tous à vendre du bois, des machines, des tuiles ou de l'engrais, et qui tremblaient de voir baisser les cours.

Depuis que fonctionnait « Debout Crécy », les grincheux de l'ancienne coopérative étaient devenus encore plus exigeants. Comme Didier Roger les rabrouait, ils se rabattaient sur Jacques Le Vaudoyer, d'un abord plus facile. Ils le rendaient responsable de tout : des crédits insuffisants, des matériaux qui n'arrivaient pas et même du mauvais fonctionnement des fontaines, qui s'obstinaient à ne pas donner d'eau.

Des ménagères se campaient devant lui dans la rue, les poings sur les hanches :

— Et de l'eau, alors on n'en aura plus? Il

faudra, peut-être, descendre à l'Aisne avec des seaux?

Elles montaient la tête à leurs maris, et ceux-ci, chauffés à blanc, couraient chez l'architecte, criant qu'on leur en voulait, qu'on avait peut-être intérêt à ne pas les reconstruire et qu'on les faisait, par méchanceté, passer après tout le monde. L'ordre d'urgence des travaux était pourtant fixé par une circulaire préfectorale, et le tour de chacun, pour les maisons d'habitation, était tiré au sort devant l'assemblée générale, mais ils y voyaient, malgré tout, de l'injustice et il fallait toute la rudesse de Didier Roger pour résister à ces assauts de gémissements et de récriminations. Ils avaient bien attendu leur maison plus de deux ans, mais là, c'était fini, ils ne pouvaient plus patienter un jour, leur endurance était usée.

Les travaux une fois en train, ils ne laissaient plus à l'architecte aucun répit.

Comme les crédits devaient être intégralement employés à la reconstruction et que le sinistré ne pouvait en aucun cas recevoir l'argent liquide, à moins de renoncer au remploi et de se faire rembourser à la valeur 14, beaucoup avaient peur de ne pas dépenser leur dû et calculant, non sans malice, qu'on ne pourrait toujours pas leur retirer ce qu'on leur aurait bâti, ils commandaient tout ce qui leur faisait envie chez le voisin. Si Jacques les avait écoutés, il ne serait plus resté un sou pour faire couvrir le toit. Il est vrai qu'à huit jours de là, revenus sur leur idée, ils juraient n'avoir rien commandé du tout et menaçaient de refuser le mémoire. Aussi, sachant ce qui l'attendait, Jacques n'entreprenait-il plus jamais rien sans s'être fait signer un ordre de servic

— Il se méfie de nous, grognaient les femmes en caraco; ce n'est pas les plus honnêtes qu'ont les plus beaux habits.

Heureusement pour l'architecte, depuis que Mlle Vauroux s'était installée chez ses parents, Crevel et la débitante avaient cessé de le harceler et c'étaient au moins les deux pires braillards de la coopérative qui lui laissaient la paix.

L'accord des deux voisins faisait l'émerveillement de tout Crécy et M. Etienne, lui-même, embobeliné par son locataire, avait fini par se laisser fléchir. La Tatousse lui avait juré que son précédent rejeton n'était pas d'un Allemand, mais d'un Belge, et Vauroux, pour se faire bien voir, avait raconté comment on le privait de nourriture dans son camp de prisonniers civils.

La débitante venait de mettre au monde un cinquième enfant dont le visage aplati, le teint de citron et les yeux en amande constituaient la pire des injures pour son père putatif, mais le colosse n'avait manifesté ni soupçon ni colère, et quand Crevel, penché sur le berceau, affirmait sournoisement : « C'est son père tout craché », Vauroux avait l'air de prendre vraiment le compliment pour lui.

Crevel ne quittait plus Mlle Lucie Vauroux, il venait l'attendre tous les soirs à la sortie de son bureau pour la ramener chez elle, et, après dîner, si on n'allait pas promener, il venait faire sa cour dans l'arrière-boutique, tout en grignotant des mendiants. La débitante voyait cela d'un très bon œil, car le Parisien était devenu un excellent parti. On venait de lui construire, grâce à de petits dommages qu'il avait rachetés, un vaste atelier où huit ouvriers travaillaient pour la coopérative et quand le S. T. E. avait liquidé ses machines de gré à gré, sans expertise et sans

contrôle, il s'était rendu acquéreur des meilleures à des prix dérisoires. Il possédait maintenant tout un matériel, dans l'ancienne baraque provisoire transformée en magasin, et un grand calicot tirait l'œil aux passants : « Serrurerie, quincaillerie, fumisterie, charpente en fer. »

Parfois, la débitante se souvenait des moqueries insultantes dont Crevel l'avait accablée; elle se rappelait ses menaces à Vauroux, qui n'osait rien répondre, toutes ces vexations qu'il leur avait fait subir pendant deux ans. Alors, regardant le grand vaurien avec une sorte de considération, elle disait à sa fille :

— Va, Lucie, c'est un homme qui te fera respecter.

Crevel avait d'ailleurs trouvé le bon moyen pour entrer dans les bonnes grâces de sa future belle-mère; il offrait à Mlle Lucie, comme cadeau de fiancé, les flacons de parfum laissés par les Chinois et tout le stock passait peu à peu des rayons de la boutique à la chambre de la demoiselle. Tatousse devait attendre pour fixer les noces d'avoir vendu la dernière fiole de lilas blanc.

Si la parfumerie ne rendait pas grand' chose, la clientèle étant réduite au Parisien, les Vauroux se rattrapaient avec les articles mortuaires; ils avaient maintenant tout un assortiment de couronnes en perles, en étoffe, en porcelaine, et les familles qui venaient en pèlerinage trouvaient de quoi garnir la tombe de leurs soldats. Aux grandes fêtes, les Vauroux installaient même à la porte du cimetière, pour tenter les acheteurs, un petit étalage où l'aîné des garçons, qui avait le goût du commerce, faisait son apprentissage.

Ces étrangers en noir, ces femmes aux yeux gonflés, avaient parfois voyagé toute une journée,

rien que pour voir le bout de terre où le petit était couché, connaître son cimetière, savoir comment était sa croix. Cela devait les soulager de venir pleurer près de lui.

A Pâques, il en était arrivé un si grand nombre que les hôtels n'avaient pu les héberger tous et les habitants, pris de pitié, en avaient recueilli qui ne savaient où passer la nuit. Depuis qu'on avait entrepris, dans la région, la « restitution aux familles » on en voyait même débarquer en semaine, qui se rendait tantôt dans un cimetière, tantôt dans un autre, pour assister à l'exhumation et essayer de reconnaître leur mort, avant qu'on ne le clouât dans son dernier cercueil.

C'était encore Bouzier qui s'était fait adjuger l'affaire, à soixante francs par corps. Comme il payait ses terrassiers de huit à dix francs la fosse et les exhumateurs vingt francs par jour, il lui restait au moins trente francs de bénéfice, cependant il se plaignait d'avoir trop de frais, et il venait de décider, en dépit du cahier des charges, que le travail des exhumateurs serait fait dorénavant par les terrassiers. Après quoi, au lieu d'augmenter ces derniers, il ramena leur salaire à sept francs, faisant valoir que les familles leur donneraient des pourboires.

Un concurrent avait bien essayé d'en profiter pour fomenter une grève dans les équipes de Bouzier et lui faire annuler ses marchés, mais le coup n'avait pas réussi. Quand les familles étaient nombreuses, on arrivait à se faire cinquante et cent francs de pourboire dans une journée : on ne se met pas en grève avec des gains pareils.

Des morts qu'on avait déterrés quelques mois auparavant pour les amener à Crécy étaient

exhumés pour la deuxième fois et l'on racontait que les restants, ceux que leurs familles ne réclamaient pas, allaient être déterrés à leur tour, pour être réunis à Soupir où l'on parlait de créer un cimetière national. Mais de cela, Bouzier ne se plaignait pas : plus on déplaçait les cadavres, plus il gagnait d'argent.

— Ce sera une affaire d'à peu près trente mille corps, avait-il tout de suite calculé. Moi, ce sont surtout les regroupements qui m'intéressent... Tenez, en Artois, j'ai eu tout un cimetière qui n'était pas dans l'axe, deux mille tombes à déplacer de quelques mètres. Eh bien, ça m'a rapporté cent beaux billets. C'est autrement intéressant que de soumissionner à Paris où l'administration vous embête avec des heures d'ouverture, de fermeture, où l'on vous oblige à étayer les fosses et où vous avez toujours cinquante familles sur le dos.

Puis il ajoutait en fauchant l'air de ses longs bras :

— Que voulez-vous, moi, je vois grand...

Il voyait grand, en effet, et se réveillait tous les matins avec un projet plus hardi. Ainsi, il méditait, pour le moment, de monopoliser la fourniture des cercueils, grâce à un modèle en ciment aggloméré, qui coûterait moitié moins cher que le bois. Malheureusement, malgré l'appui d'un député, le ministère ne semblait pas disposé à accepter son cercueil breveté et Bouzier n'arrêtait pas de fulminer contre cette routine des pouvoirs publics.

— Enfin, s'indignait-il, je fournis le modèle renforcé à quarante-huit francs gare départ, est-ce qu'on ne devrait pas me donner la préférence? Du bon cercueil solide, bien étanche, joli de forme. Tout le monde y trouverait son avantage.

— Même les morts, lui avait jeté sans sourciller Jacques devant qui il palabrait.

Le nécrophage l'avait regardé de biais, pardessus ses binocles.

— Naturellement, même les morts, avait-il bougonné.

Et il s'était éloigné en haussant les épaules, l'air plus miteux que son chef des travaux, de la boue plein ses jambières, et son chapeau de feutre rabattu tout autour, comme les bords d'un suroît.

Jacques, ne sachant comment venir en aide à Mme Delbos, avait imaginé de lui faire remettre par l'institutrice de petites sommes d'argent, que celle-ci prétendait tenir des bonnes œuvres, et grâce à ces secours, les deux vieilles et l'orpheline pouvaient vivre.

Le jeune architecte était choqué, devant cette misère, que sa femme n'en ayant pas besoin, continuât de toucher la pension de son mari. Mais chaque fois qu'il lui avait demandé d'y renoncer, Hélène s'était fâchée.

— Je n'ai pas à faire la fière, répliquait-elle. Il en vient de plus chic que moi à la caisse, et avec des perles au cou...

— Eh bien! les autres devraient les chasser, leur arracher leurs colliers...

Invariablement, cela se terminait par une nouvelle dispute. Heureusement, depuis qu'ils avaient leur maison, Hélène amenait presque tous les samedis des amis, des clients, qui passaient à Crécy la journée du dimanche et ils se trouvaient rarement seuls.

Pour installer les chambres d'amis, Hélène avait expédié de Paris tout un mobilier démodé qui l'embarrassait plutôt. Il y avait une com-

mode, des chaises garnies de velours grenat, deux lits, un guéridon, une table à ouvrage dont la glace était fendue et un haut secrétaire en acajou, qu'on n'avait pas vidé. Profitant d'une soirée de loisir, Jacques voulut mettre tout cela en place.

Comme il poussait le grand tiroir du secrétaire rempli de paperasses, une lettre s'ouvrit, prise par le dessus du meuble. Ses yeux distraits lurent sans y penser et les mots, brutalement, lui entrèrent dans la tête : « *Ma grande...* » Ce fut si soudain, si imprévu, qu'il sursauta et se sentit pâlir. Sa tête s'était vidée comme si un coup de vent l'eût traversée. Abasourdi, il regardait ces feuilles, encore trop troublé pour poursuivre. Hélène le trompait... De qui était-ce?

Fiévreusement, il sortit toute la liasse du tiroir, une centaine de lettres entassées là sans ordre, oubliées plutôt, avec des photos, des convocations, des factures, et il se mit à tourner des pages, les doigts glacés.

C'était toute la correspondance d'André, pendant qu'il était au front.

La surprise passée, ses forces le quittèrent, son cœur, à grands bonds, se débattait dans sa poitrine, et ses jambes tremblaient sous lui. Bouleversé, il relisait ces deux mots d'une écriture qu'il ne connaissait pas : « *Ma grande.* » Ainsi le mort et lui avaient trouvé le même nom à lui donner. Quelle concordance mystérieuse... Les mains molles, il feuilletait ces lettres aux pliures noircies, ces lettres d'un mort qui auraient pu être aussi bien les siennes, avec la même tendresse pour bonjour.

Sans changer de place, il commença à lire, devant le meuble ouvert. Lettres écrites au hasard n'importe où et n'importe comment, sur le papier

quadrillé de l'épicière, la carte postale réglementaire, une page de bloc-notes, et jusqu'à un mot griffonné sur une carte allemande, comme on venait d'enlever une tranchée aux Boches et qu'on fouillait le sac des morts. Du cantonnement, des premières lignes, de l'ambulance, de partout, il lui en envoyait, et toutes étaient gonflées de la même passion, la même tendresse ardente soulevait les mots.

Toute la vie douloureuse d'André se confessait là. Sa confiance aveugle du début, quand ses lettres n'étaient qu'un bavardage heureux : « *Je suis content de savoir que tu trembles pour moi. Aime-moi; aime-moi beaucoup. Ecris-moi tous les jours, parle-moi du retour...*

Puis ses premiers doutes, l'angoisse sans cesse accrue:

« *Une semaine entière sans lettre de toi. Cette nuit encore, j'étais resté levé pour attendre le retour des hommes de corvée et toujours rien. Que se passe-t-il donc? Je t'en supplie...*

Enfin, son désespoir:

« *Mais, tu veux donc me rendre fou! A quelle bêtise veux-tu me pousser?... Par instant, je voudrais te savoir vieille, flétrie, ou même te savoir morte. Alors, je n'aurais plus qu'une pensée, te rejoindre, et la balle qui m'attend ne me ferait plus peur...* »

Cela se poursuivit pendant des mois, des mois, et l'on comprenait à chaque ligne que les supplications restaient sans réponse, les cris sans écho. Le souffle suspendu, empoigné, Jacques lisait. Il ne croyait pas mal faire, non. Il s'agenouillait au bord d'une tombe, il déterrait un mort... Jusqu'à cette découverte, il croyait connaître André Delbos et il s'apercevait brusquement qu'il ne savait rien de lui. Non, ce n'était

pas le garçon simple et plutôt fruste qu'il avait cru; c'était comme lui un sensible, un cœur fait pour souffrir.

Il lisait certains passages à mi-voix et, dans son trouble, remué jusqu'aux larmes, il venait à ne plus savoir si c'était le mort ou bien lui-même qui implorait ainsi. Certainement, il eût trouvé les mêmes phrases, les mêmes plaintes, les mêmes menaces. Et il les murmurait, les dents serrées, comme si Hélène eût été là pour les entendre.

— Mais comment n'a-t-elle pas eu pitié? se demandait-il parfois. Comment avait-elle l'odieux courage de rire, de s'amuser?

On sentait parfois que le soldat était las de se plaindre, de répéter toujours les mêmes reproches, son ton de jour en jour se faisait plus résigné, comme s'il entrait dans l'ombre.

« *Ah! quel dommage, je dormais si bien, pourquoi m'avoir éveillé?* » écrivait-il des tranchées de Quennevières, un jour d'hiver. « *Figure-toi que, dans mon rêve, nous nous promenions sur le Chemin des Vignes, et je te voyais manger du raisin à même les grappes... Manger du raisin, est-ce un bon présage dans la Clef des Songes? Et puis après tout, qu'importe, bon ou mauvais, c'était un rêve heureux. Si je dois mourir, que ce soit en dormant...* »

Baissant un instant les paupières, Jacques se souvenait de cet hiver 1916. C'est à cette époque qu'il était devenu l'amant d'Hélène. Oui, c'était lui le rival inconnu, c'était lui qu'André exécrait sans le connaître, c'était lui qu'il redoutait sans être sûr. A cette pensée, Jacques sentait le remords l'envahir. Comment avait-il pu?

Dans un instant peut-être allait-il retrouver une de ces lettres qu'Hélène lui lisait dans leur

lit, au réveil. Il avait encore sa voix tranquille dans l'oreille.

— Tu vois, il ne se plaint pas...

En effet, dans ce fouillis de lettres, Jacques n'en trouvait pas une où le cuirassier parlât des dangers qu'il courait, ni de ses privations, de ses souffrances. On sentait qu'il avait peur d'inquiéter quelqu'un et quand il lui arrivait de dire : « *Nous avons pris les tranchées hier* » il ajoutait bien vite : « *surtout n'en dis rien à maman* ». Sa mère, c'était son autre tourment.

Avant les attaques d'avril, il écrivait :

« *Je t'en prie, s'il m'arrive malheur, n'abandonne pas maman... Elle n'aura plus personne au monde, promets-le-moi, ne la laisse pas. C'est trop affreux pour ceux qui se battent de penser que l'obus qui les tuera tuera du même coup tous ceux qu'ils aiment.* »

Ce bout de testament tremblait entre les doigts de Jacques. « N'abandonne pas maman... » Qu'en avait-elle fait, de la supplication du mort?... Et s'il avait su que sa mère, chassée, viendrait un jour rôder autour de leur maison, sans avoir le droit d'y entrer... S'il avait su qu'elle serait une pauvresse?

Mais les morts n'ont rien su. Sans cela, se seraient-ils fait tuer?

Le testament se poursuivait :

« *Ne m'oublie pas non plus trop vite, ma grande. Il me semble que c'est surtout après qu'on doit avoir besoin d'amour. Les vivants ont les mots, les caresses : qu'ils laissent au moins aux morts le souvenir.* »

Jacques, les yeux brouillés, relisait cet adieu déchirant, où l'homme ne mendiait plus qu'une pensée, comme s'il avait franchi déjà la porte noire.

Il hésitait à continuer sa lecture; son cœur serré ne pouvait plus. Mais le besoin de tout savoir fut le plus fort et il reprit la liasse qui lui était tombée des mains.

André devait comprendre qu'il n'arriverait qu'à exaspérer sa femme en la harcelant de reproches, et certains jours, content d'être revenu des tranchées ou bien réconforté par une lettre moins sèche, il lui envoyait de pleines pages de gamineries, de souvenirs, de projets. Les lettres d'un amant plutôt que d'un mari. Il lui disait : « *Un cœur plein de beaux projets, vois-tu, c'est plus précieux qu'une musette pleine et qu'un sac bien garni : ces vivres-là ne pèsent rien et ne s'épuisent jamais.* »

Puis dans une autre :

« *Toi, toujours toi, j'ai beau vouloir chasser cette obsession, c'est toujours vers toi que ma pensée s'envole : mon cœur a fait son nid dans ta maison.* »

Ou bien, des tranchées de la Somme, où son escadron pataugeait dans la neige :

« *Brr... Une vraie nuit de guerre... Je viens de finir mes deux heures de veille, il faisait un temps de chien; je suis descendu dans mon gourbi, trempé, exténué, mais je veux te dire bonne nuit avant de m'endormir...* »

A la longue, ces lettres-là se faisaient rares. André ne souriait plus, c'était fini, quelque chose s'était cassé... Après sa dernière permission, le ton devenait plus âpre encore. Peut-être avait-il tout appris?... Il écrivait sans relâche, égaré, demandant pardon le soir de ses menaces du matin. Les lettres d'un fou.

« *Je puis être tué, cela n'empêchera rien, je reviendrai quand même... Je t'ai trop aimée pour rester dans mon trou et te laisser à un autre. J'en*

sortirai!... Au front, nous n'avons pas droit à un linceul : j'irai prendre le mien dans ton lit! »

Cette malédiction épouvanta Jacques. Il resta un instant atterré devant le tiroir vide, n'osant pas tourner la tête vers le couloir obscur qu'il sentait ouvert dans son dos.

J'en sortirai! disait le mort. Tout semblait attendre son retour dans la maison hantée et Jacques, les yeux creusés, regardait le tiroir aux planches nues, pareil à un cercueil. Enfin il se secoua et, ayant remis les lettres en tas, il referma brutalement le meuble et en tourna la clef pour n'avoir plus la tentation de l'ouvrir.

Entre deux enveloppes il avait trouvé le petit portrait sur émail dont lui avait parlé Mme Delbos et, s'étant approché de la lampe, il regardait avidement ce jeune visage, comme s'il avait cru pouvoir lui arracher son suprême secret.

Il était mort en tuant, mais était-ce bien les hommes qu'il exécrait le plus qu'il avait tenus au bout de son fusil sur les glacis de La Motte.

Jacques baissait la tête. Il ne s'y trompait pas. Pour celui-là comme pour bien d'autres, les pires ennemis n'étaient pas devant... Souffrant comme il souffrait, comment lui serait-il resté de la haine pour ces hommes en gris, qu'il ne connaissait pas? Cette haine guerrière, les nuits de tranchée l'avaient vite émoussée. Et puis, pourquoi haïr? On se bat sans cela. On tue sans cela. Lorsqu'on est dans le bal, on danse...

Le cœur serré, Jacques pensait :

— C'est moi qu'il haïssait, c'est sur moi qu'il aurait tiré.

Et, plein de pitié, il regardait ce mort à qui il aurait tant voulu demander pardon.

A quelques jours de là Jacques rencontra

Mme Delbos. C'était à la présentation du bétail allemand et la Promenade d'En Haut était transformée en champ de foire. Les cultivateurs discutaient les prix, tout en palpant les vaches et tapotant la croupe des chevaux, tandis que les femmes, un peu plus loin, caquetaient autour des cageots de poules. On vendait celles-ci cent vingt francs le panier de dix, et un coq avec, mais, malgré ce bon marché, les gens se méfiaient.

Le père Noizeux, toujours prêche-malheur, décourageait la clientèle.

— Ce sera comme au dernier envoi, prédisait-il, elles claqueront toutes et vous empoisonneront votre poulailler... Les Boches leur ont injecté le choléra, je vous dis. Regardez-les de près, je parie qu'elles ont la gorge enflée.

Jacques qui, depuis quelques jours, cherchait à voir Mme Delbos, sans cependant vouloir se présenter chez elle, attira la veuve à l'écart.

— Voilà ce que j'ai trouvé pour vous dans des papiers, lui dit-il.

Et il lui remit la photographie de son fils. La pauvre vieille épingla vite le médaillon d'émail à son corsage et, ayant remercié l'architecte en larmoyant, elle courut montrer le portrait aux commères penchées sur les cageots.

— Ce que vous l'avez rendue heureuse, vint dire à l'architecte la petite institutrice, qui le regardait avec des yeux reconnaissants. Vrai, plus je vous connais, plus je vous trouve bon.

Puis, comme elle rougissait, elle ajouta vite, avec la fébrilité des timides :

— Moi aussi, je suis bonne, je fais le bien tant que je peux, mais je me demande si ce n'est pas par égoïsme, pour ménager une sensibilité de petite bête...

Jacques, sans répondre, lui sourit et lui serra la main.

Il savait avec quelle douceur la jeune fille se dévouait aux petits miséreux qui fréquentaient son école, quelques orphelins de guerre et des gamins de l'Assistance élevés dans les familles. Hardiment, elle se jetait en travers de tout ce qui lui semblait injuste et elle s'était fait réprimander par l'inspecteur pour avoir soutenu, comme déléguée des familles, de vraies disputes avec Bouzier, pendant les exhumations.

M. Gagneux aussi commençait à la regarder d'un mauvais œil, depuis la tournée du contrôleur des contributions. Celui-ci, selon l'usage, devait, avant de fixer les cotes de chacun, se renseigner auprès des répartiteurs désignés par le Conseil Municipal et, bien entendu, la plupart de ces messieurs mettaient leur fonction à profit pour assouvir leurs petites vengeances. On desservait ses ennemis en les faisant passer pour riches, on prêtait des ressources cachées au sinistré qui s'était permis d'être reconstruit avant tout le monde ou à qui la Commission avait alloué de trop beaux dommages, et la meilleure façon de nuire aux cultivateurs, c'était de vanter avec excès la fertilité de leurs champs.

— Un tel? Ah, vous pouvez y aller, il a de quoi payer... C'est un malin, il s'est fait rembourser une charrue à tracteur qu'il n'avait jamais eue, et un cabriolet qu'il avait vendu trois mois avant la guerre. Il n'a que trente hectares, c'est vrai, mais tout ça est en plein rapport. Une terre qui n'a autant dire pas souffert... Vous ne risquez pas de vous tromper : salez-le...

M. Gagneux, pour se venger de la coopérative dont il avait démissionné, avait prêté aux sinistrés les plus misérables des revenus insoupçon-

nés et, s'il en avait eu le pouvoir, il aurait fait doubler les cotes de l'architecte et de Didier Roger.

C'est alors que l'institutrice, qui s'était offerte comme secrétaire au fonctionnaire débordé, était intervenue, sans aucun droit, dans le débat et avait rétabli, tant bien que mal, la vérité. M. Gagneux ne le lui pardonnait pas et il avait commencé à lui chercher noise.

— Pauvre petite, pensait Jacques Le Vaudoyer en la regardant s'éloigner, toute mince, dans cette bousculade de braillards. Qui osera la défendre?

Depuis sa découverte il était remonté plusieurs fois dans les chambres du haut pour relire les lettres d'André. Elles lui faisaient peur et l'attiraient à la fois.

Assis près du secrétaire ouvert, il les éparpillait sur le guéridon, et les reprenait l'une après l'autre, cherchant à renouer le fil des jours, du départ à Laffaux.

On voyait à quel instant précis avait faibli la confiance d'André. « *La poste marche mal,* se plaignait-il, *tes lettres ne m'arrivent pas.* » Oui, c'est à ce moment-là qu'il avait dû commencer à s'inquiéter. Puis, comme Hélène le laissait sans répondre, ses craintes s'étaient avivées. Les lettres prenaient un autre ton : « *Une semaine entière sans une ligne de toi. Tu as à travailler sans doute. Eh bien! moi aussi, et un travail pas toujours agréable. Alors je me contenterai de répondre aux lettres que tu m'enverras.* »

Mais c'était un renoncement trop grand. Il devait se ronger durant ces journées d'attente; il se montait la tête; il croyait Hélène déjà perdue pour lui. Alors, pour la retenir, la garder, il envoyait des lettres suppliantes, comme si ces

pauvres mots, tendus comme des mains, avaient pu la saisir.

Jacques lisait avec passion, comme s'il avait ignoré le dénouement. Il souffrait, il espérait, il rageait avec le soldat. Il buvait d'un trait certaines lettres de colère, il suivait mot à mot des bavardages pleins d'espoir, et, peu à peu, une étrange substitution s'opérait. Il oubliait que c'était lui, l'amant, l'autre la victime; leurs deux cœurs si semblables ne faisaient plus qu'un.

« *Je demande à Dieu qu'un jour il te fasse souffrir ce que j'aurai souffert,* écrivait un jour le cuirassier. *Si tu rencontres un honnête homme, je le charge de me venger.* »

Jacques, maintenant, ne voyait plus Hélène qu'avec les yeux du mort.

Oh! il ne la croyait pas cruelle, non. Insensible. Il aurait fallu refuser de s'amuser, se contraindre à penser à l'absent, résister aux instances des hommes. A quoi bon?... Elle préférait se laisser vivre, se fier à sa chance, attendre que tout s'arrange.

Pour s'excuser, elle devait dire comme les autres : « C'est la guerre... » Peut-être même l'avait-elle écrit à son mari, car André lui disait dans une lettre :

« *Oui, je sais bien, c'est la guerre. Alors, tout est permis, le marchand peut voler, la femme peut se laisser trousser, le Conseil de guerre peut faire fusiller de pauvres bougres. Rien ne compte plus. Allons-y, c'est la guerre. C'est avec ce mot-là que s'excusent toutes les lâchetés et tous les crimes. L'arrière qui godaille nous le jette à la figure quand nous serrons les poings. Il explique tout, c'est la défense des mufles.*

« *Les vainqueurs rentreront sur des béquilles, les foyers seront détruits, les bonheurs gâchés.*

Qu'est-ce que ça fait, on aura bien rigolé tout de même : c'est la guerre... »

Les lettres étaient de jour en jour plus angoissées. André criait comme un homme qu'on entraîne et qui enfle sa voix, à mesure qu'il s'éloigne, pour qu'on l'entende encore.

Jacques lisait, le souffle brûlant, ses paumes sèches posées sur le marbre du guéridon. Mais quelle âme avait-elle donc pour rester sourde à ces cris-là? Il lui en voulait comme si c'était lui qu'elle eût fait souffrir. Il lui en voulait d'avoir fait de lui son complice.

Frémissant, il répétait à mi-voix :

— Je lui dirai... Il faut que je lui dise... Il faut absolument...

Mais, dans le trouble de ses pensées il était incapable de décider quoi que ce soit. Il ne trouvait en lui qu'un grand désordre.

Il ne savait plus s'il aimait encore Hélène ou s'il la détestait. Dans la même journée, la même heure, il décidait de quitter immédiatement Crécy pour échapper à cet envoûtement, et il prenait la résolution d'y rester toujours, sentant obscurément que sa tâche y était tracée.

Le samedi, comme sa femme devait arriver par le train du soir, son agitation fut au paroxysme. On procédait ce jour-là à des exhumations, dans un cimetière voisin, et l'on devait également ouvrir une fosse où plus de vingt inconnus étaient couchés depuis 1917; il s'y rendit.

Plusieurs tombes déjà étaient creusées et l'on voyait, au fond du trou, la vieille bière de sapin, ou même le mort en capote, sans suaire ni cercueil. Sur ceux-ci, par décence, on avait fini par jeter une bâche.

Groupés autour du calvaire, des ouvriers se

chamaillaient. Beaucoup étaient allés chez le marchand de vins, d'autres, que plus rien ne rebutait, cassaient la croûte assis sur des civières et quelques-uns seulement continuaient à piocher, en maugréant.

Depuis le matin, des parents attendaient devant ces tombes ouvertes, impatients, anxieux, et pas une exhumation n'avait encore été faite.

— Je n'y peux rien, moi, leur disait le chef de chantier. Les cercueils n'arrivent pas, on ne peut rien commencer...

Les pauvres gens se rabattaient alors sur le contrôleur civil qui, l'air ennuyé, répondait :

— C'est déplorable. je le sais bien, mais que voulez-vous que j'y fasse?... Je suis là pour constater l'identification et je n'ai pas le droit de me mêler du reste... Il faut attendre l'entrepreneur.

Devant une tombe béante une femme agenouillée sanglotait, sa jupe noire maculée de terre. En se penchant, en tendant le bras elle aurait pu toucher la bière, dont les planches disjointes laissaient voir un peu de drap kaki.

Des habitants s'étaient joints aux familles. Peut-être même s'était-il faufilé quelques mouchards du concurrent de Bouzier, envoyés avec l'espoir de déclancher une émeute, et, d'instant en instant, les protestations devenaient plus violentes. Un petit horticulteur du pays, qui se faisait payer vingt-cinq francs par an pour entretenir les tombes et à qui le regroupement allait retirer son gagne-pain, criait plus fort que tout le monde.

— Il s'en moque bien, l'entrepreneur, braillait ce compère bien renseigné. Chaque wagon de cadavres lui rapporte douze cents francs, il n'en demande pas plus.

Les autres faisaient chorus et des femmes en larmes piétinaient de rage.

Enfin, on entendit une sirène sur la route; c'était Bouzier qui arrivait, suivi de son chargement de cercueils. Quand il descendit d'automobile on poussa quelques cris dans la foule et l'horticulteur se mit à siffler, mais l'entrepreneur ne tourna même pas la tête et fonça dans le cimetière en bousculant les gens.

Il s'en prit à son chef de chantier :

— C'est comme ça qu'on travaille quand je ne suis pas là? Ça va bien, nous en reparlerons.

Puis il se tourna vers les ouvriers :

— Allez! qu'on décharge vivement et qu'on commence à dépoter.

Bouzier était moins que jamais d'humeur à se laisser ennuyer. D'ailleurs, depuis qu'il avait reçu la Légion d'Honneur, pour services rendus dans les Régions Dévastées, il se croyait tout permis.

Tandis qu'on déchargeait les camions — ces mêmes camions bâchés qui, autrefois, conduisaient les troupes des cantonnements aux lignes — l'entrepreneur s'était mis à marcher le long des tombes, la tête penchée en avant comme un cheval fatigué et la casquette rabattue sur les yeux.

— On va voir qui commande ici, grommelait-il.

Et tout en essuyant ses binocles avec le coin de son mouchoir, il défiait les mécontents d'un regard qui clignotait.

Un homme qu'on devinait endimanché, un crêpe au bras, s'approcha et lui parla à mi-voix.

— Et après? lui répondit Bouzier. Si les cercueils n'arrivent pas, est-ce ma faute? Je ne

suis pas dedans... Si on avait accepté mon modèle, ça n'arriverait pas...

Puis tournant le dos au plaignant interloqué il s'éloignait en grognant :

— Pour soixante malheureux corps se donner tout ce mal-là et avoir encore des ennuis, eh bien non...

Les ouvriers s'étaient tout de suite mis à l'ouvrage. Ils ouvraient, d'une pesée de leur pioche, les vieilles bières qui ne tenaient plus, ligotaient le mort dans son suaire, d'un geste accoutumé, et le couchaient dans son cercueil. Pour ceux dont la famille était présente, ils y mettaient un peu plus de formes, à cause du pourboire.

Deux par deux, les porteurs faisaient le va-et-vient, du fossé à la route, et on empilait les bières dans le camion, comme des caisses. Un ouvrier, juché sur la pile macabre, criait à une femme qui lui avait promis cent sous :

— Vous avez le 17!

Bouzier, que le contrôleur gênait, avait un œil partout, mais dès que l'autre avait le dos tourné, il bousculait ses hommes :

— Allez, pressons! Nous sommes en retard... Le cercueil est bien soudé comme ça... Mais non, pas besoin de désinfectant.

Soudain, Jacques qui se tenait à l'écart, aperçut une femme qui, se détachant du groupe, abordait l'entrepreneur, et reconnut Mme Delbos. Il se rapprocha aussitôt.

Bouzier, ayant dévisagé la vieille, eut un haut-le-corps et croisa ses longs bras.

— Comment, s'écria-t-il, c'est encore vous... Ah! en voilà assez... Je ne peux pas mettre les pieds dans un cimetière sans vous voir dans les jambes des ouvriers, ça ne peut plus durer...

J'ouvrirai la fosse commune quand ça me plaira et je n'ai pas de comptes à vous rendre...

La petite institutrice, qui accompagnait la mère d'André, s'approcha à son tour, sans mauvaise intention, pour emmener la pauvre femme, mais Bouzier, furibond, crut qu'elle voulait intervenir et, avant qu'elle eût ouvert la bouche, il lui lança, devenu écarlate :

— Vous, ma petite, occupez-vous de ce qui vous regarde... Ce n'était pas votre mari, non? Votre frère non plus? Alors rentrez chez vous, je ne vous demande pas l'heure qu'il est...

Pâle, les dents serrées, Jacques s'était avancé jusqu'à l'entrepreneur et, l'ayant saisi par l'épaule, il le fit brusquement pivoter, pour l'avoir face à face.

— Si celui qu'elles cherchent était devant vous, bien vivant, parleriez-vous sur le même ton? lui demanda-t-il d'une voix blanche, sans desserrer l'étau nerveux de ses doigts. Hein, si le fils était là, est-ce que vous garderiez cet air arrogant pour parler à la mère?... Vous seriez plus prudent, pas vrai?

Des curieux s'étaient amassés.

Bouzier, d'abord interloqué, redressa la taille et voulut se dégager.

— Vous allez me lâcher, hein, fit-il, les joues blêmes. Qu'est-ce que c'est que ces façons...

Jacques ne le lâcha pas.

— Les façons d'un homme à qui vous faites horreur, monsieur Bouzier, lui dit-il, les yeux dans les yeux, en plein visage. Marchand de ruines, marchand de cadavres, vous êtes le plus écœurant des corbeaux...

Bouzier voulut repousser le jeune homme de son bras resté libre.

— En voilà assez, cria-t-il.

Et il appela :

— Hep! du monde, par ici...

Jacques, cette fois, le saisit à deux mains et le maintenant devant lui il lui dit, les lèvres tremblantes :

— Vous sentez la charogne, monsieur Bouzier. Vous êtes vêtu avec la peau des morts... Sachez-le bien, tous ceux qui, comme vous, se sont enrichis sur la misère des autres en rendront compte un jour. Tout se payera, monsieur Bouzier, et se payera cher...

Mais le chef de chantier, appelé par le bruit, accourait avec des ouvriers et ils dégagèrent leur patron.

— Hou! hou! criait-on autour de lui.

— Voleur! piaillait, en se cachant, le petit horticulteur.

Jacques, livide, les jambes fauchées, se laissa emmener par les deux femmes.

Dans le cimetière, Bouzier s'agitait au milieu de son personnel.

— Vous êtes témoins, clamait-il, il m'a insulté, il m'a menacé... Moi qui travaille pour le gouvernement, moi qu'on a décoré... Eh bien je vous jure qu'il va entendre parler de moi. En prison, je veux qu'il aille. En prison!

Jacques Le Vaudoyer était encore tremblant, le soir, quand il reçut sa femme, qui était venue seule. Il fit bien un effort pour lui cacher son trouble, mais ce fut impossible et il dut lui raconter l'incident de l'après-midi, sans toutefois nommer Mme Delbos. Hélène le regarda d'un air de commisération.

— Tu ne changeras pas, dit-elle en haussant les épaules. Il faut toujours que tu te mêles de ce qui ne te regarde pas.

Jacques, à la réflexion, se félicita de lui avoir tout dit : de cette façon elle ne chercherait pas d'autre motif à son agitation et il pourrait ne lui parler des lettres d'André qu'au moment qu'il choisirait.

Ces lettres, il ne parvenait pas à les chasser de son esprit.

Il sentait dans sa gorge des phrases entières qu'il savait mot à mot, tant il les avait lues, et qu'il ne retenait, sur le bord de ses lèvres, qu'en faisant un effort. Tout en causant de choses indifférentes il dévisageait Hélène et le désir extravagant de lui répondre avec des paroles d'André le poursuivait. Il était dans cet état de déséquilibre où une force obscure vous pousse malignement à faire un geste stupide, qu'on ne voudrait pas et qu'on finit par accomplir quand même, uniquement pour échapper à l'obsession.

Le temps sentait l'orage. Sur Braine, le ciel était d'un noir d'usine et, tandis qu'un tonnerre encore lointain grondait, on voyait s'étaler de lourds nuages noirs entraînés par le vent. Tout changeait d'aspect. Un crépuscule sulfureux décomposait les choses et les sons paraissaient rebondir dans cet air alourdi. On se sentait mal à l'aise, oppressé, les nerfs sensibles.

— Il faut rentrer, dit plusieurs fois Hélène.

Mais Jacques la retenait, sans savoir au juste pourquoi. Il craignait peut-être qu'elle n'eût l'idée de monter dans les chambres du haut pour ranger un peu, avant que la nuit fût tout à fait tombée, et qu'elle ne trouvât les lettres.

Il souhaitait et redoutait à la fois cette explication qu'il savait fatale.

Il jouait avec son angoisse, comme le soir, lorsqu'on longe un fleuve et qu'on s'en rapproche progressivement, malgré soi. On s'avance jus-

qu'au bord, on regarde, puis on prend peur, et, vite, on s'écarte... Si près de l'inconnu, la tête lui tournait.

— Après, que va-t-il se passer?... Que va-t-elle faire?...

Hélène finit par être gênée sous ces yeux fixés qui ne la quittaient pas.

— Qu'as-tu à me regarder comme ça, fit-elle agacée, en se levant de son fauteuil.

Jacques détourna la tête, il n'osait pas encore.

— Rien, répondit-il en se levant à son tour. Je vais ranger les sièges, car il va certainement pleuvoir...

En effet, à peine furent-ils rentrés que de larges gouttes s'écrasèrent sur le jardin, puis un éclair déchira le ciel, la foudre tonna et la pluie se mit à tomber, dure et pressée, mêlée de grêlons qui claquaient sur les vitres. La nuit s'était faite presque subitement et il fallut allumer les lampes.

Jacques s'assit de côté, sur une chaise, accoudé au dossier, le menton sur son bras replié; rêveusement il regardait le jardin assombri.

A chaque coup de tonnerre, sans pourtant avoir peur, Hélène sursautait. Comme son mari ne disait rien, elle finit par perdre patience.

— On s'amuse, ici, dit-elle à mi-voix.

Puis, comme son mari ne répondait toujours pas :

— A quoi penses-tu? demanda-t-elle.

Le visage de Jacques resta immobile.

— A ce que j'ai vu tantôt, répondit-il la voix lointaine, comme s'il songeait encore. A ces vingt inconnus dont on a dû ouvrir la fosse trop tard et qui vont faire, sous la pluie, leur dernière nuit de tranchée... L'auront-ils assez attendue, ceux-là, leur relève...

Son ton impressionna Hélène que l'orage avait énervée.

— Ah non, ne me parle pas de ça, fit-elle en secouant la tête, comme pour chasser l'idée; trouve autre chose...

Une phrase, alors, traversa l'esprit de Jacques, jaillit de lui-même, lui vint irrésistiblement à la bouche.

— Les vivants ont pour eux les mots, les caresses, articula-t-il, d'une voix fêlée, sentant son cœur battre contre son bras : qu'ils laissent au moins le souvenir aux morts...

Puis il se tut, anéanti, comme après un effort. Un court silence suivit. Il n'osait pas regarder Hélène. Il la supposait toute blanche, l'œil agrandi. Non... Au bout d'un instant, elle répondit, sans aucun trouble.

— C'est vrai... Pauvres malheureux...

Et, tendant le bras, elle prit un journal, au hasard, pour regarder les dessins. Elle n'avait rien remarqué, elle n'avait pas reconnu la phrase d'André.

Jacques respira, le cœur allégé. Pourtant il observait Hélène, à la dérobée, et comme une image la faisait sourire, il sourit aussi, d'amertume. Les lettres d'André? Il y a longtemps qu'elles étaient oubliées. Les avait-elle seulement lues jusqu'au bout? Tandis qu'il la dévisageait, d'autres phrases lui revenaient à l'esprit. Plus violent que jamais, le désir maladif de répéter les mots du mort le poussait. Elle n'avait pas tout oublié, c'était impossible... Alors pourquoi ne pas aller un peu plus loin? On verrait bien...

Il hésita encore un instant, puis subitement, sans préparation, il dit :

— Cette nuit, j'ai rêvé que nous nous promenions sur le Chemin des Vignes, et que tu man-

geais du raisin à même la grappe. Manger du raisin, est-ce un bon présage dans la Clef des Songes?

Hélène ne bougea pas.

— Est-ce que je sais, moi, répondit-elle sans lever les yeux.

Jacques, nerveusement, haussa les épaules, un mauvais sourire aux lèvres. C'était de lui-même, de sa naïveté, qu'il se moquait. Pas un mot, elle ne reconnaîtrait pas un...

Cela devenait pour lui un jeu cruel. Plusieurs fois encore il glissa dans sa conversation des bribes de lettres : Hélène, qui aidait maintenant la domestique à mettre la table, parut ne pas entendre et ne sourcilla pas.

Jacques ne put rien manger : à peine quelques cuillerées de potage. L'énervement d'Hélène s'en accrut.

— Enfin, éclata-t-elle, tu as un ennui, quelque chose, pourquoi fais-tu cette figure-là?

— Non, je n'ai rien, assura Jacques. Peut-être un peu de surmenage.

Cependant il avait les oreilles brûlantes, et le sang, à coups pressés, lui battait les tempes.

— On étouffe ici, dit-il en sortant de table, Veux-tu que j'ouvre.

— Si tu veux, consentit-elle, sans quitter sa chaise.

Il ne pleuvait plus, mais le vent secouait les arbres et l'on entendait s'égoutter le jardin, mouillé sur le gravier de l'allée. La flamme de la lampe se mit à danser.

— Le verre va éclater, fit Hélène accoudée.

Et elle s'amusait à regarder la lumière sautillante, de ses grands yeux tranquilles, sans penser à rien.

— Ce que c'est triste, ici, dit-elle au bout d'un

instant pour rompre le silence, tu ne t'ennuies jamais?

— Non, je pense à toi, répondit Jacques de sa même voix lointaine. Toi, toujours toi... Mon cœur a fait son nid dans ta maison.

Hélène n'eut pas un mouvement. Elle tourna seulement la tête et regarda Jacques, avec quelque chose de trouble dans le visage. Elle se taisait, les lèvres décloses. Puis elle murmura :

— C'est joli, ça...

Elle n'avait pas encore compris mais quelque chose, cette fois, avait frémi dans son souvenir. Une ombre l'avait avertie; brusquement, sans raison, elle se sentait inquiète.

A cet instant, un bruit sec se fit entendre et le verre fêlé s'abattit en morceaux sur la table.

— J'en étais sûre, fit Hélène en se levant.

Elle souffla la lampe qui s'était mise à fumer et se rassit.

— On y verra toujours assez pour ce que nous faisons, murmura-t-elle.

Jacques n'avait pas besoin de la voir : il sentait le malaise d'Hélène, il eût pu dire les battements de son cœur. Les yeux plongés dans cette nuit d'encre, tout frémissant, il récita à mi-voix:

— Une vraie nuit de guerre... Je viens de finir mes deux heures de veille, il faisait un temps de chien, je suis entré dans mon gourbi, trempé, exténué, mais je veux te dire bonne nuit avant de m'endormir...

Hélène, repoussant nerveusement sa chaise, s'était levée.

— Que dis-tu là? fit-elle d'une voix qui craquait. Qu'est-ce que c'est?

Elle avait croisé sur sa poitrine ses mains tremblantes et regardait son mari. De brûlant qu'il était, Jacques se sentit brusquement glacé.

Il se leva, le corps roide et s'approcha d'Hélène, dont le visage faisait dans l'ombre une tache blanche.

— Ah, lui dit-il, le souffle court, tu as reconnu, cette fois... Oui, ce sont les lettres d'André... Je les ai retrouvées dans le secrétaire, je les ai toutes lues...

Chancelante, Hélène ne répondait rien.

— Pourquoi l'as-tu fait souffrir comme cela, lui disait-il, visage contre visage. Ça t'amusait donc?... Pourquoi, quand je t'ai connue, m'as-tu tout caché? Pourquoi m'as-tu menti? Je t'en veux, maintenant, tu comprends... J'ai honte de l'avoir trompé, le remords m'étouffe...

Hélène s'était ressaisie. Elle le repoussa.

— Ah! non, ne recommence pas, je t'en conjure, fit-elle d'une voix exaspérée. Chaque semaine, ce sont de nouvelles scènes, je n'en peux plus, je suis à bout... Tu as trouvé les lettres d'André, eh bien! tant pis... tu n'avais qu'à ne pas les lire. Brûle-les et que ce soit fini.

Jacques la suivait des yeux, dans le demi-jour de la fenêtre ouverte.

— Les brûler, c'est tout ce que tu trouves à dire? Mais tu ne te souviens donc plus de ce qu'il t'écrivait. Il t'a suppliée, il t'a détestée, il t'a maudite, tu l'as donc oublié? Pendant des mois, tu l'as torturé... On aurait dit que tu ne voulais plus le revoir, que tu souhaitais sa mort... Allons, réponds, mais réponds donc...

La voix saccadée, Hélène dit:

— Je ne l'aimais plus...

La fièvre qui se dégageait de Jacques la gagnait. Elle tremblait sur ses jambes. Elle continua, comme si elle devait se défendre :

— Quoi, j'avais bien le droit de ne plus l'aimer... Il était devenu autoritaire, soupçonneux;

... était jaloux de tous les hommes que je voyais... S'il était revenu, la vie n'aurait plus été possible.

Doucement, alors, comme s'il la confessait, Jacques la pressa.

— Dans ces conditions, mieux valait qu'il ne revînt pas... Hein?...

Hélène restait muette.

— Tu y pensais, n'est-ce pas, poursuivait Jacques, d'un chuchotement. S'il revenait de la guerre, vous vous sépariez et tu n'étais plus patronne, tu perdais tout... C'est à cause du magasin que tu restais, sans cela tu aurais rompu tout de suite... Dis-le moi?

Tout bas, elle reconnut :

— Oui, je serais partie.

— Mais pour conserver la place tu es restée, continuait Jacques, du même ton. Tu attendais, tu espérais...

Elle comprit à mi-mot et se défendit :

— Ah non, je n'espérais pas.

— Enfin, tu pensais qu'il pouvait être tué et que tu referais ta vie, que tu serais heureuse.

Là, elle avoua, la gorge serrée :

— Oui... c'est vrai... j'y pensais.

Le cœur de Jacques suspendait ses coups.

— Quand il est mort, tu n'as pas eu de chagrin?

— Non, pas beaucoup...

Jacques se laissa tomber sur son fauteuil — la place d'André, devant la cheminée.

— Tu me fais peur, dit-il, la tête entre les mains. J'ai honte de nous...

Il revoyait Hélène, quand il l'avait rencontrée aux Tuileries, après la mort de son mari. En grand deuil, mais la robe trop courte. Elle lui parlait avec animation, de sa voix perchée, et

les passants se retournaient sur cette étrange veuve.

— Mais j'étais donc aveugle, murmurait-il. J'aurais dû comprendre tout de suite quelle femme tu étais...

Ces mots fouettèrent Hélène.

— Ah! je ne t'ai rien fait, à toi, après tout, éclata-t-elle, reprenant de l'assurance. Je n'aimais plus mon mari, mais tu as été bien content d'en profiter.

— Et ses dernières lettres, en avril, répliqua Jacques, en se levant. Il te reprochait de t'amuser, de sortir. Ce n'était pas avec moi, puisque je ne te voyais plus. C'était donc avec un autre? Ton acheteur anglais en uniforme, hein?

Hélène, face à face, le nargua:

— Toi aussi, tu deviens jaloux?

— Rassure-toi, moins que lui. Personne n'a pu souffrir autant, personne n'a pu t'aimer autant...

Ses nerfs, comme des antennes, saisirent une pensée, une intuition le traversa.

— Personne, reprit-il, pas plus le fils Josset qu'un autre.

Leurs visages étaient si rapprochés qu'il surprit, malgré l'obscurité, un frémissement sur les lèvres de sa femme.

— Dis donc, riposta-t-elle, d'un air mauvais, je ne te parle pas de ta petite institutrice.

Cette perfidie révolta Jacques.

— Tais-toi! ordonna-t-il. Je ne la connais pas, cette fille, mais cet après-midi encore, elle était où tu aurais dû être. C'est elle qui accompagnait la mère d'André au cimetière...

— Je n'avais pas à y aller, répliqua-t-elle, obstinée, je ne veux plus la revoir, cette sale vieille.

Jacques avançait imperceptiblement, l'obligeant à reculer devant lui.

— Et André, demanda-t-il, le cou tendu. Veux-tu le revoir, lui?

Hélène, ayant rencontré un siège derrière elle, s'assit lourdement. Elle tremblait. Jacques lui faisait soudainement peur, avec ses yeux hagards, ses traits tirés, sa voix rauque.

— Laisse-moi, demanda-t-elle, le buste en retrait.

Mais il ne l'entendait pas. Il n'était plus lui-même. Une force le soulevait.

— Là, tout près, articulait-il, le bras tendu vers la nuit mouillée... Dans son trou, avec les camarades... C'est parce que tu n'es jamais venue, qu'on ne l'a pas retrouvé. C'est toi qu'il attend. C'est toi que son premier regard cherchera quand on écartera la terre de sa fosse... Il faut que tu sois là.

— Non, fit-elle tout bas en frissonnant. Je ne veux pas... j'aurais peur...

Penché sur elle, il s'acharnait.

— Peur, tu aurais peur, continuait-il en haletant. As-tu jamais eu peur en pensant à ses lettres... Il t'a prévenue... « Je t'aime trop... Je reviendrai!... Nous n'avons pas droit à un linceul, j'irai prendre le mien dans ton lit... » Hein, tu te souviens?... Dans ton lit!

Elle restait clouée sur sa chaise, repoussant son mari de ses deux bras tendus.

— Laisse-moi, suppliait-elle, laisse-moi.

— Il est là, il va venir, poursuivait Jacques égaré... Il te l'a dit : je ne resterai pas dans mon trou, j'en sortirai! Mais regarde, regarde donc...

Hélène se leva brusquement et fit tomber sa chaise.

— Tais-toi... Jacques, tais-toi, articula-t-elle

d'une voix effrayante, se prenant le front à deux mains, tais-toi...

Elle lança ces derniers mots d'un ton si déchirant, que Jacques crut qu'elle allait tomber d'une crise de nerfs. Bouleversé, les jambes lourdes, il recula de quelques pas. Il se sentait la tête vide. D'un geste machinal, comme hébété, il ramassait à l'aveuglette les morceaux de verre tombés sur la table. Il entendait, dans l'ombre, Hélène qui claquait des dents.

Un coup de vent rouvrit brutalement la fenêtre, et il entra dans la maison, avec un bruit frémissant d'arbres, l'haleine froide de la nuit.

Hélène, que secouaient des sanglots convulsifs, des sanglots nerveux, sans une larme, traversa la pièce, d'un pas raide d'automate et se pencha pour tirer les persiennes. Jacques eut à peine le temps de la voir se courber : au même instant, elle s'était rejetée en arrière, d'un bond, et un cri s'étouffa dans sa gorge, un cri éraillé de femme qu'on étrangle.

— André!... Là... Dehors... râla-t-elle en s'écrasant contre le mur.

Jacques, malgré lui, fit un pas en arrière, effaré. Il ne savait plus... Il vacillait, exsangue, et tout tournait autour de lui. A la même seconde, dix idées lui traversaient l'esprit. « Eh bien, oui, quoi, c'était André... » Puis, dans le même instant, très lucide, il se disait : « Je suis allé trop loin, je lui ai fait perdre la tête... »

Enfin, faisant un effort sur lui-même, il se domina et avança jusqu'à la fenêtre. Il se pencha.

Ce fut une telle secousse qu'il faillit tomber. Cramponné à la barre, il regardait, glacé d'horreur, se sentant devenir fou.

A ses pieds, devant lui, un soldat casqué se tenait dans l'allée. La nuit l'enveloppait et l'on

ne distinguait rien qu'un visage blême, avec deux grands yeux creux et une bouche vide, une bouche affreuse qui riait...

Alors, d'une détente, Jacques s'arracha à la fenêtre. Il bondit dans la pièce, se jeta contre Hélène, et, l'ayant saisie à pleins bras, tous deux la face au mur, ils se mirent à hurler.

XII

Pourquoi était-il si rouge le soleil qui descendait derrière Laffaux? Les gros nuages qui sommeillaient à l'horizon en furent soudain comme enflammés. Le vent courait à ras des champs et faisait passer des frissons dans les herbes.

Il devait être tard: le croissant de la lune venait d'apparaître, léger, dans le ciel clair. Le paysan qui labourait reprit le manchon de sa charrue et cria : « Hue. » Il voulait finir sa pièce avant de rentrer.

Le champ s'enfonçait dans la zone rouge comme une encoche et les boyaux comblés s'y dessinaient encore, d'une terre moins brune et parsemée de craie. Alentour, rien n'était défriché. Le sol était resté figé dans l'ancienne épouvante, et sur les sacs à terre pétrifiés des parapets, le chiendent même n'avait pu mordre.

Il n'a poussé, de ce côté là, que ces vrilles de barbelé, qui se tortillent, et ces baïonnettes rouillées, dont la poignée dépasse.

Quelle tuerie, quelle déroute a-t-il fallu, pour joncher le terrain de ces cuirs en lambeaux, de ces masques troués, de ces fusils. Et ces débris jaunis qui traînent, cette calotte d'ivoire, polie

comme un galet... Il n'y a donc pas de glaneuses pour les os?

Le paysan regardait ces champs mornes en poussant son labour. Arrivé au bout du sillon, devant le boyau clayonné qui marquait la limite, il s'arrêta et fit tourner son cheval. A ce moment, à ses pieds, il vit la terre remuer.

— Tiens, un mulot.

Et d'un coup de galoche, il écrasa la motte qui bougeait. Le frisson du sol ne s'arrêta pas. Il s'étendit, au contraire. La terre semblait se soulever et le laboureur, sans comprendre, regardait, hébété, le sillon s'élargir.

Son cheval s'était arc-bouté sur ses pattes raidies et renâclait de peur, le poil hérissé. Le paysan, prenant peur à son tour, se mit à reculer, la sueur aux tempes. Il y avait, maintenant, comme une fosse devant lui. Un peu de terre glissa encore, une forme s'agita au fond du trou, secoua sa gangue, et le laboureur terrifié aperçut un soldat, un soldat mort, en capote bleue, qui, soulevé sur ses deux coudes, le regardait.

Il ne put même pas appeler; ses bras étaient tordus par la peur, son visage convulsé, pire que livide. Il leva les yeux et le vertige fit tout vaciller devant lui. La lande entière s'était mise à bouger, comme si une force enfouie l'eût partout travaillée. On voyait s'enfler des monticules et se creuser des ravines, d'un grand mouvement de vagues. On sentait un grouillement à fleur de terre; quelque chose, là-dessous, voulait vivre. Les morts voulaient se relever.

Le sol se durcissait sur eux, pour ne pas céder, mais ils avaient bandé leurs muscles, ils raidissaient leurs jambes engourdies et le terrain craquait de toutes parts sous la poussée de leurs

épaules, les tranchées s'éboulaient, défoncées par leurs lourds godillots. Il en sortait, il en sortait...

En un instant, le champ désert en fut plein. Chancelants, encore aveugles, ils se mettaient debout et leur gangue de sable glissait tout le long d'eux.

— Les morts! voulut hurler le paysan.

Mais aucun son ne s'échappait de sa gorge. Sa bouche paralysée articulait dans le vide. Comme allégé du poids de son corps, le laboureur fit un bond, et, tout de suite, sans avoir couru, il fut à l'entrée du pays, un pays tout pareil à Crécy, mais avec la ferme de Marouval sur la place. Tous les habitants étaient là, criaient, s'ameutaient.

Une clameur de panique emplissait les rues. Des gens se sauvaient, pas vêtus. Des carrioles, des automobiles s'enfuyaient sur la route. M. Gagneux, ceint de son écharpe, appelait à une fenêtre, et Vauroux, empêtré par la peur, n'arrivait pas à retirer son uniforme de Prussien.

D'un coup d'œil inouï, on découvrait subitement tout le Chemin des Dames, des ruines de Craonne aux tombes de l'Ange Gardien, et, sur toutes les pentes, c'était un fourmillement de soldats boueux qui s'approchaient par bandes, déséquipés, sans armes, comme si la grande relève avait enfin sonné.

Les premiers qui s'étaient réveillés regardaient devant eux, sans comprendre. Comment ce paysage qu'ils connaissaient jusqu'à son moindre arbuste avait-il pu changer? Il restait toujours les tranchées, mais comment avait pu pousser, de l'autre côté du boyau, ce grand champ de betteraves... Le village, dans le creux, était hier comme mort, toutes ses maisons broyées, et

maintenant il avait des murs blancs, des toits de tuile, un clocher... Que s'était-il passé? La Tranchée des Artilleurs n'était plus à sa place... La route, que cachait le camouflage, avait reparu dans les champs...

Et de l'herbe! Il y avait de l'herbe, maintenant. Il y avait du blé...

Un guetteur, qui, machinalement, avait repris son poste au créneau, sortit soudain de sa torpeur et regarda, ébloui, n'osant pas encore croire. Puis il poussa un cri de triomphe et bondit sur le parapet, comme ivre.

— La guerre est finie! hurlaient-ils.

Sa clameur passa sur la tranchée comme un coup de clairon, un suprême « rompez vos rangs », elle résonna dans les abris, retentit dans les sapes effondrées, et, en un éclair, ils furent tous debout, tous se redressèrent, les disparus dont une baïonnette marquait la tombe, les dormeurs écrasés dans leur trou de renard, les blessés entassés derrière le poste de secours, les bombardiers ensevelis vivants sous leur fortin, tous, tous...

Il en surgissait de partout. Terreux, hagards, fantassins en culotte rouge et vétérans casqués, ils sautaient hors des trous, emplissaient le champ nu de leurs cohortes, et, si loin qu'ils pouvaient voir, tout le long de la zone rouge, c'était une ruée pareille, mêlant les uniformes de tous les régiments qui avaient passé là. Les revenants se regardaient entre eux, interdits, cherchant en vain des camarades, parmi tous ces soldats qu'ils ne connaissaient pas. D'où venaient-ils ces chasseurs à pied, ces cavaliers, ces zouaves en kaki... Mais ils se reprenaient vite... Est-ce que cela comptait à présent, les régiments, les uniformes, les galons?

— La guerre est finie, hurlaient-ils.

Les bois avaient reverdi, un bruit de source fraîche glougloutait sous les taillis, une herse brimbalait sa ferraille sur le chemin peureux qu'à la nuit suivaient les caissons, et le village ressuscité riait sous ses toits roses. Fini, c'était fini!...

Mais à ce moment, un bruit d'obus tonna sur le plateau. Tous tressaillirent.

— Ça tire encore!

Le vieil instinct les reprit, et, d'un même bond, on se planqua dans les entonnoirs, on se jeta dans les boyaux.

Subitement, on ne voyait plus personne. Tout se taisait. Leurs yeux anxieux guettaient l'ennemi, cherchaient la fumée... Où sont-ils?

Mais leur peur ne dura pas : leur joie fut la plus forte. Ici, ils se terraient, ailleurs il s'en levait toujours.

Dans les boyaux couraient des serpents d'hommes, relève alerte, sans sac et sans fusil. Des obus pouvaient bien éclater: ils ne croyaient plus au danger, c'était fini, on ne tuait plus.

Leur troupe était silencieuse. On ne surprenait même pas, comme jadis, le halètement épuisé des hommes écrasés sous la charge : rien que le craquement de tous ces os en marche. Certains agitaient leurs manches flottantes, comme de longs bras d'épouvantails. A mesure qu'ils revivaient, à mesure que la pensée se rallumait dans leur tête creuse, ils reprenaient aussi leur aspect d'autrefois, et le visage se refermait sur l'horrible sourire, les yeux apparaissaient dans les orbites vides. Cependant, chacun conservait sa blessure, celui-là son front rouge, un autre son ventre ouvert et un aveugle, pour les suivre, s'était accroché au bras d'un bancal qui voyait.

Peu à peu, ils comprenaient le miracle, mais ils ne s'en étonnaient pas. Ce n'était pas une résurrection pour eux : ils s'évadaient.

Ils ne goûtèrent qu'un instant la joie délirante de revivre, de boire la lumière, de sentir le vent frais sur leurs joues. Tout de suite, l'angoisse les tenailla.

— Qu'a-t-on fait depuis que nous ne sommes plus là, depuis que nous sommes morts?...

Le bonheur épandu dans l'air — un chant d'oiseau, un cri d'enfant, un bruit de feuilles — tout leur serrait le cœur. On ne les attendait donc plus?

L'un, surgissant de sa tombe, regardait sa croix sans fleurs, l'autre sa croix sans nom.

— Et chez moi, alors?... Ma femme... Mes petits...

Et ils couraient plus vite, anxieux de savoir.

Certains, depuis des années, poursuivaient dans la terre d'horribles songeries, torturés par la haine. Soudain, ils sortaient du silo, comme une vengeance.

Un fusillé aux mains ligotées hurlait :

— J'étais innocent! Qu'a-t-on fait à celui qui m'a mis au poteau?

Au bord d'un entonnoir, un reboucheur endormi ouvrait les yeux, et, suant de peur, regardait le soldat qui lui tendait sa main sans doigts :

— Ma bague! Rends-la-moi...

Partout où il en surgissait, c'était une panique. Subitement, des vivants effarés en avaient des grappes autour d'eux.

Dans le cimetière, quand ils virent la terre bouger, les fossoyeurs jetèrent leurs outils pour se sauver. Bouzier les arrêta. Il les retenait par la veste, les repoussait vers les fosses et, courant

comme un fou de la porte au calvaire, il sautait de tout son poids sur les tombes qui allaient se fendre.

— Ne les laissez pas sortir! clamait-il d'une voix désespérée. Empêchez-les, prenez vos pioches...

Il bondissait d'une fosse à l'autre, rentrait d'un coup de pied les monticules qui se gonflaient, piétinait devant les croix, mais dès qu'il s'éloignait la terre se remettait à frémir, et déjà des mains crispées apparaissaient autour de lui, cherchant à le saisir.

— Ne me laissez pas, criait-il à ses hommes. Ils vont me prendre.

Livide, flageolant, il courait encore, voyant partout les tombes s'ouvrir. Agrippé par de maigres doigts gris, il roula en hurlant et, étendu, il résistait encore, bourrant la terre de ses poings révoltés.

— Au secours! à moi! hurlait-il.

La terre frémissait sous lui, c'était sa fortune qu'il sentait grouiller, tous les morts déterrés à la pelle, tous les morts empilés dans des fosses, tous les morts achetés et vendus. Rien ne pouvait plus les maîtriser. Ils se soulevaient, rejetaient leur lourd linceul de terre, et les plus démembrés s'arrachaient à leur fosse, défonçant leur cercueil de leurs bras fracassés.

Hébété, Bouzier ne luttait plus. Il les regardait surgir de partout. Puis un rire égaré défendit son visage, et il se releva, couvert de terre, de la bave aux lèvres.

— Vous êtes à moi! braillait-il. Je vous reconnais tous... Voilà ceux du cimetière communal, ceux du plateau, ceux de la tranchée... Vous ne vous sauverez pas. Je veux être payé!

Des soldats l'entouraient, le dévisageaient de

leurs orbites encore creuses. D'autres étaient déjà sur la route et s'en allaient à la débandade, droit devant eux.

— Attendez-moi, vociférait Bouzier. Tous ensemble...

Et entraînant les derniers, il courut se mettre à leur tête, gesticulant, poussant des cris.

— A soixante francs! clamait-il, je les laisse à soixante francs...

Derrière lui, le troupeau d'hommes s'agitait : les morts avaient reconnu leur marchand. Ils l'entouraient, menaçants, mais il ne remarquait rien et battant l'air de ses bras maigres il continuait à brailler.

— Soixante francs! je les vends soixante francs...

Les portes se fermaient sur leur passage. Les habitants fuyaient par les venelles de derrière. Soudain, le fou prit sa course : tous les revenants, aussitôt, s'élancèrent à ses trousses. Il avait beau faire voler ses longues jambes, le sol se dérobait sous ses pas, la route reculait à mesure. Dès qu'il se jetait dans un chemin de traverse, d'autres morts lui barraient le passage, il en sortait des ruines, il en venait des champs, et les inconnus sans visage soufflaient sur ses talons, tendant les mains pour le saisir. D'un suprême effort, il bondit sur la place, mais là, ses jambes faiblirent, il roula... Tout de suite la multitude se referma sur lui et ce fut une sanglante mêlée, des poings levés, des souliers cloutés qui cognaient, et là-dessous, un homme recroquevillé qui hurlait...

Ils ne reconnaissaient plus ces villages traversés autrefois. Comme tout a changé... Plus un soldat au cantonnement, plus de numéros à la

craie sur la porte des granges, plus de capotes à sécher sur les haies. La roulante est partie, les débits sont fermés et le canon, là-bas, a fini de gronder.

La nouvelle de leur approche les ayant précédés, le vide s'était fait dans les bourgs. Les gens s'étaient sauvés ou se terraient chez eux.

De loin, sur la route, les soldats pouvaient voir la ribambelle des guimbardes et des piétons en fuite.

— Nous leur faisons peur, pensaient-ils, assombris.

Quand ils arrivaient à l'improviste dans un hameau où l'on ne savait rien, les habitants terrifiés les accueillaient en claquant des dents, se jetaient à genoux pour demander grâce. Dans d'autres, au contraire, on leur tendait les bras, on pleurait, on riait autour d'eux, et les cafetiers sortaient leurs meilleures bouteilles, les femmes accouraient avec des fleurs et des paniers de fruits, comme aux premiers jours de la guerre.

Tout surprenait les revenants : les événements, les choses, les êtres. Les débits étaient remplis d'hommes basanés aux accents différents, et c'était par ces sidis dépenaillés, ces Italiens loquaces que les soldats apprenaient que la France victorieuse avait pu chasser l'étranger.

La nuit tomba tout d'un coup. Les maisons étaient soudainement aveugles, sans une lumière, comme les nuits de relève. On n'entendait que le piétinement las des bataillons en marche, les voix furtives, les cliquetis des fourreaux. Aucun ne pensait; la lassitude ne laissait au tragique régiment qu'une seule âme engourdie.

Puis, subitement, tout s'éclaira. La route devenait une avenue avec des mâts de Quatorze Juillet, des lampions, des verres de couleur, des feux

de bengale. Les revenants entraient dans Soissons. Une musique militaire jouait un air de triomphe et les morts étourdis n'osaient plus avancer, craignant de troubler la fête... Mais non, il n'y avait pas de fête. Les fenêtres étaient closes, les rues désertes. On n'avait envoyé au-devant d'eux qu'un général énorme, tout en ventre, avec beaucoup de décorations, et qui portait la culotte rouge d'avant-guerre, ainsi qu'un képi lauré d'or, démesurément haut. Il était monté sur une estrade, comme dans les fêtes, et criait dans un porte-voix :

— A droite, alignement!... Est-ce que l'appel a été fait?

Personne ne répondait.

Alors il se mit à lire un long discours, dont le papier se déroulait interminablement entre ses doigts. Il leur souhaitait la bienvenue et leur parlait de discipline. Le cantonnement en troupes avait été préparé à la caserne Charpentier et tous les hommes devaient s'y rendre, afin d'être régulièrement démobilisés.

— Nous n'irons pas, protestèrent des soldats en quittant les rangs. La guerre est finie, nous rentrons chez nous.

Mais aussitôt, il surgit des officiers de partout, de ces officiers singuliers qui, pendant la guerre, portaient au col, en guise d'écussons, les indéchiffrables rébus dorés à quoi l'on reconnaissait ceux que l'on ne devait pas tuer. Ils étaient surchargés de brisques et de rubans.

— Allons, rentrez vite à la caserne, conseillaient-ils. Passé l'appel, vous serez punis...

Des soldats s'échappaient, sans vouloir rien entendre, mais la plupart se formaient en colonne, avec un air soumis. Tout à coup, les trottoirs se remplissaient de monde pour les voir défiler.

Des femmes en pleurs voulaient s'élancer, ayant reconnu leur mari, des enfants criaient « papa » et des vieillards trottinaient le long du bataillon.

Toutes les boutiques débordaient. Aux premiers revenants on avait tout donné pour rien, on bourrait leurs musettes, on remplissait leurs bidons, mais comme il en arrivait toujours d'autres, on avait commencé à faire payer, puis on avait doublé, triplé les prix, et maintenant on leur criait de faire la queue et on refusait les billets des Armées.

Des rixes éclatèrent. On entendit des vitrines voler en éclats, des paniers furent jetés au ruisseau, on éventrait les caisses et des groupes hurlant passaient au galop, traquant les mercantis dans les rues noires.

Un grand sauve-qui-peut souffla.

— Ils tuent! criaient les gens en s'enfuyant.

Et tandis que des familles endimanchées s'en allaient par bandes vers la caserne, l'exode reprenait sur la route de Paris.

La nouvelle avait couru plus vite que les fuyards, la France entière connaissait déjà le miracle et tout tremblait, ici d'espoir, là de terreur.

Chacun comprenait brusquement qu'il avait son mort, un mort à qui il devait des comptes, un mort dont il ne pourrait supporter l'affreux regard s'il sortait soudain de son trou pour demander :

— Qu'as-tu fait?

Tous ceux qui avaient trompé, sali, volé, trahi sentaient une sueur d'agonie leur glacer l'échine à la pensée que leurs morts allaient revenir.

La peur les faisait ignobles, ils s'accusaient entre eux. La femme coupable se battait avec son complice, des enrichis couraient se proster-

ner à l'église ou se ruaient vers les gares, le portefeuille bourré, les perles dans le sac à main, et les plus abjects tendaient les banderoles sur les maisons qu'ils avaient volées :

« *Honneur à nos chers morts* »

Dans la caserne où on les avait enfermés, les soldats s'agitaient.

— Ouvrez-nous! criaient-ils, suspendus aux barreaux.

Ils avaient appris que partout des camarades se faisaient justice. Les uns s'étaient répandus dans la région, écharpant les trafiquants, saccageant les baraques des marchands de ruines, les autres étaient déjà retournés au pays, grimpant en armes dans les trains. Un revenant rentrant chez lui avait trouvé sa femme et ses enfants brutalisés par un nouveau mari : il l'avait égorgé avec son couteau de tranchée. Dans un orphelinat, directeur et surveillants s'étaient faits les bourreaux des pupilles : les pères, envahissant ce bagne, avaient exterminé les maîtres. Ailleurs, c'étaient des lâches assommés, des profiteurs pendus.

La fièvre des soldats s'augmentait à ces récits.

— Ouvrez-nous! criaient-ils en secouant les grilles.

Ils avaient pris les fusils des râteliers d'armes et leur troupe mutinée emplissait la grande cour d'une mêlée grouillante.

Des hommes, des femmes, cherchaient à leur ouvrir, d'autres se cramponnaient à eux pour les en empêcher. On se bousculait en hurlant devant la lourde porte.

Puis, tout à coup, on entendait un galop de

cavalerie et tout disparaissait, la foule, les soldats, la caserne...

On disait que les morts arrivaient par la route de Flandre et une foule incalculable s'écrasait aux portes de Paris. Par centaines de mille on se portait au-devant d'eux, cohue aux cœurs battants.

Les premiers qui parurent, dépenaillés, tragiques, furent comme absorbés par cette multitude. Des milliers de bras les soulevaient, les portaient en triomphe, et les sanglots se perdaient dans les clameurs joyeuses. On se bousculait, chacun cherchait les siens parmi ces revenants.

Des mutilés clochant leur tendaient les mains :

— Venez nous aider, venez nous défendre !

Et des veuves, des mères, devenues des pauvresses, criaient, transportées de bonheur :

— Tout va changer ! Ils reviennent.

On comprenait qu'ils ramenaient la justice avec eux. Mais c'était cette justice, aussi, qui faisait peur. Une horrible panique secouait Paris, plus effrayante qu'aux pires jours de la guerre. On s'était battu dans les gares, on avait pris les trains d'assaut, les autos défilaient jour et nuit à la porte d'Italie, dans une mêlée gesticulante de piétons et de vélos. La terreur vidait des maisons entières, et les fenêtres se fermaient de haut en bas, donnant aux rues désertes un air de catastrophe.

Ceux qui n'avaient pu fuir se réfugiaient les uns chez les autres, tremblant d'être découverts.

Pourtant ils espéraient encore qu'une force détournerait la ruée des revenants. Ils se rassuraient entre eux :

— Le gouvernement va envoyer des troupes.

— La police est sur pied.

Et les petits asexués, aux vestons à godets, chuchotaient avec des mines dégoûtées :

— Ah! encore la guerre... C'est ignoble... Ils n'ont donc rien dans le cœur? Leurs familles commençaient à oublier, c'était très bien...

Pendant que de gros messieurs apeurés soufflaient :

— Et l'Allemagne? Que va dire l'Allemagne?...

Les faux éclopés se remettaient à boiter, le simulateur que la paix avait guéri reprenait son air souffreteux, des catins ressortaient leurs voiles noirs, tandis que les profiteurs, déjà cernés chez eux, rappelaient vite à leur table le filleul mutilé qu'on ne recevait plus qu'à la cuisine :

— En uniforme, surtout, venez en uniforme.

On était prêt à tout pour sauver sa peau. La farce se mêlait au drame.

Dans les bureaux, on engageait en hâte les blessés dont on ne voulait pas, les impotents qu'on rabrouait la veille. Les veuves de guerre avaient leur salaire doublé, le garçon médaillé montait en grade.

— Envoyez-moi un soldat aveugle, suppliait un banquier, qui courait dans la rue. Je veux un associé aveugle...

Comment les apaiser, ces revenants farouches dont le vent du nord apportait les clameurs. Derrière qui s'abriter, par qui se faire défendre? Subitement les bêtes à gloire redevenaient des héros pour ceux qui s'en moquaient.

— Vous les connaissez, vous. Parlez-leur. Je vous en supplie, ne nous laissez pas...

Des lieux de plaisir fermaient leurs portes,

d'autres pavoisaient. Les politiciens belliqueux, si prodigues du sang des autres, criaient : « A bas la guerre! », ceux qui prêchaient la lutte des classes et la guerre des rues demandaient en tremblant l'Union Sacrée, et les chefs incapables et féroces qui envoyaient pour rien leurs régiments à la boucherie et s'étaient faits, pendant cinq ans, les pourvoyeurs du peloton d'exécution acclamaient plus fort que tout le monde :

— Vivent les morts! Vivent les morts!

On n'osait plus voler. Le prix des denrées baissait à vue d'œil, comme en août 1914, après les pillages de la mobilisation, qui avaient, pour un temps, rendu les marchands si prudents.

Les fabricants d'obus mal calibrés qu'une offensive enrichissait, les riches insoumis et leurs drôlesses qui attendirent cinquante mois en Espagne, pour savoir s'il faudrait se dire Allemand ou Français, les trafiquants, les traîtres, les diplomates pour qui la guerre n'était qu'un problème à résoudre, les financiers pour qui elle ne fut qu'un coup d'agio, tout cela haletait d'angoisse. C'était l'heure fatale. Casqués, les morts tenaient conseil et jugeaient les vivants, comme les vivants les avaient jugés.

— Qu'avez-vous fait? demandaient les revenants aux camarades accourus. Les avez-vous tenus, les serments que nous faisions là-haut? Qu'avez-vous changé, vous qui êtes rentrés vivants?

Les autres baissaient la tête, confondus. Qu'auraient-ils pu répondre?

Non, ils n'avaient pas tenu parole... Peut-être avaient-ils dépensé trop de courage dans la guerre : il ne leur en était plus resté pour la paix.

On est lâche, on accepte, on tend la main à

celui qu'on s'était juré de souffleter, on pardonne à ceux qu'on devrait haïr, on se dit : « A quoi bon. » Et l'on oublie... Ceux qui s'étaient pris pour des lions étaient redevenus des bêtes de somme, et les victimes mendiaient des faveurs au lieu de revendiquer des droits.

— Qu'avez-vous fait pour que ma femme et mes gosses ne crèvent pas de misère? criait un territorial au poil gris.

Ce qu'on a fait pour les autres : dix-sept sous par enfant.

— Combien y a-t-il de profiteurs au bagne? Combien avez-vous condamné de prévaricateurs?

Pouvait-on leur dire que pas un seul, pas un, n'avait été puni?...

— Et le général qui m'a fait fusiller, réclamais le supplicié aux mains ligotées. Où est sa tombe?

Pouvait-on lui avouer qu'il vivait honoré?...

Et le grand châtiment qu'on leur avait promis, la vengeance des peuples qui, pour des siècles, ferait hésiter les meneurs d'hommes devant d'autres tueries, s'était-elle accomplie? Avait-on châtié les coupables, après avoir immolé les victimes, les avait-on recherchés où qu'ils soient, quels qu'ils soient, sans passion nationale, sans haine, par justice. Hélas, dans un château aux allées de tulipes, un empereur déchu rêvait à des noces prochaines...

On leur avait promis que ce serait la dernière guerre. Mensonges!... Que les peuples opprimés seraient libres. Mensonges!... Que les voleurs rendraient gorge, que les dirigeants incapables et les chefs sans pitié seraient punis. Mensonges, mensonges...

— Alors, vous n'avez rien changé, nous sommes morts pour rien?

La guerre n'avait servi qu'aux hommes d'argent, la seule aristocratie qu'elle eût créée, c'était celle de l'argent, les traités ne parlaient que d'argent! Leurs intérêts sauvés, les autres peuples étaient rentrés chez eux nous laissant dans nos ruines. Sur le grand livre des dettes on n'avait pas oublié une boîte de corned-beef, mais on n'avait pas compté une goutte de sang. La vie se donne, le charbon se vend.

Qu'avait-on fait, au lendemain du carnage, quand les peuples, las de haïr, las de tuer, déposèrent leurs armes, qu'avait-on fait pour assurer le repos du monde? Rien... La paix édifiée sur des millions de cadavres portait déjà en elle le germe d'hécatombes futures et, tôt ou tard, pour payer les fautes de leurs maîtres, les nations résignées devraient encore tendre la gorge au boucher. On n'avait pas encore ramassé tous les morts dans les champs et, déjà, il passait sur l'Europe comme un grand frisson d'armes.

— Ah! quand on reviendra, se juraient dans la tranchée les soldats menaçants.

Ils étaient revenus et ils n'avaient rien fait. C'était pour cela que les morts s'étaient levés.

A la Chambre des Députés, on tenait séance depuis la veille, dans le tumulte. Cela les rassurait d'être tous ensemble pour attendre les morts.

Séance burlesque. Sans réfléchir, sans compter on votait des lois, on donnait des millions. Autre nuit du 4 août, plus cocasse encore, où l'on faisait les généreux avec ce qu'on ne pouvait plus garder.

Dans les tribunes, des gens menaçaient, des mutilés brandissaient leurs béquilles. Jacques

était perché, avec Didier Roger, sur une poutrelle de fer, et il montrait du doigt Labadou qui s'agitait à la tribune, ceint de son écharpe.

C'était une salle immense, vaste comme un vélodrome, où les voix se perdaient. Tous les députés voulaient parler à la fois.

— Moi d'abord, braillaient-ils.

Et l'on se battait au bas de l'escalier. Chacun voulait donner quelque chose, faire mieux que ses collègues, trouver une offrande plus insensée pour apaiser les revenants qui approchaient.

Ce qui, pendant des années, avait semblé juste à ces faiseurs de lois leur paraissait subitement inique. Ils beuglaient d'indignation devant ces pensions dérisoires qu'ils avaient votées. On en voyait pleurer.

— Les gazés meurent sans soins! s'égosillait un obèse aux bras courts, cloué à son banc par la graisse.

— Les orphelins n'ont pas vingt sous par jour! rugissait un ancien ministre. La nation laisse ses pupilles dans la misère...

Les députés poussaient des cris comme si ç'avait été une révélation pour eux. L'air tremblait de huées. Il fallait en sacrifier quelques-uns qui paieraient pour les autres et c'était contre les ministres qu'on se retournait. On leur montrait le poing.

— Misérables! aboyait-on sur toutes les travées.

D'anciens combattants, partis de leur circonscription avec des grenades et arrivés au Parlement avec des encensoirs, redevenaient batailleurs. La peur rapprochait les partis. Pour apaiser la fureur des revenants, on leur jetait tout le budget, on décuplait les pensions des veuves, des vieux parents, des blessés, des malades.

— Trois mille francs par an aux orphelins! lançait un orateur.

— Cinq mille! surenchérissait un collègue qui piétinait devant la tribune.

— Dix mille! dix mille! hurlait la salle délirante.

Sans s'arrêter, coup sur coup, on votait des lois qui attendaient depuis les élections, sans qu'on eût jamais trouvé une séance pour les discuter. On décrétait l'emploi obligatoire des mutilés, on accordait une retraite aux combattants, on relevait les taux d'invalidité, on flétrissait les Conseils de guerre.

— Tous les héros au Panthéon! tempêtaient des forcenés.

— Une voie sacrée! Rien que des tombes en marbre! vociférait un vieillard dans ses mains en cornet.

— Plus d'impôts pour les anciens soldats!

— Plus de prison...

— Tous riches!

Les propositions se croisaient comme des pierres jetées de tous les côtés. Un ministre, debout à sa place, agitait des paperasses, d'un air de détresse. Cette cascade de milliards lui donnait le vertige. Congestionné, boursouflé, il cherchait à calmer leur frénésie.

— C'est impossible, gémissait-il, nous n'avons pas d'argent.

Un ouragan de clameurs et de sifflets le fit taire. On s'élançait vers lui, bousculant les huissiers.

— Faites rendre gorge aux enrichis! criait un industriel aux joues blêmes.

— Vos femmes ruissellent de perles! tonnait un banquier menaçant, dressé dans l'hémicycle.

— Qu'on poursuive les spéculateurs!

— Confisquez les bénéfices illicites...

Le ministre, bégayant, voulait se défendre encore :

— Mais c'est impossible, vous avez voté l'amnistie...

Cette fois, la Chambre entière se souleva :

— Hou! hou! Il défend les spéculateurs...

— Voleur! hurlait le banquier, qu'un huissier ceinturait de ses deux bras.

Malgré le tumulte, on entendait grossir la rumeur de la rue.

— Les morts! Les morts! acclamait la foule.

Les revenants arrivaient. Alors ce fut une bagarre autour de la tribune.

— C'est moi qui dois les recevoir! piaillait l'obèse pris dans la bousculade.

— Non, c'est moi... c'est moi.

Ils étaient déjà dix, juchés là-haut, qui parlaient en même temps, pendant que d'autres, encaqués, se bourraient de coups dans l'escalier. C'était l'instant des suprêmes concessions, des dernières largesses.

— S'il n'y a pas assez d'argent, donnons le nôtre...

— Oui! oui! nous gagnons trop... approuvait l'assemblée debout.

— Revenons à nos quinze mille...

— Non, à douze mille... A neuf mille...

A chaque chiffre des huées répondaient et l'on baissait encore.

— Deux mille quatre, tempêtait le banquier, luisant de sueur. Les aveugles n'ont pas plus...

Dehors, la rumeur s'enflait toujours. On entendait le piétinement d'une foule en marche, des détonations, des cris aigus.

— Les ministres en accusation, crièrent des députés, dégringolant de leurs travées.

— Les généraux aussi, tempêtèrent d'autres.

— Tout le monde en accusation! Tout le monde!

On eût dit des guignols disloqués qui s'agitaient, ayant tous les mêmes ventres burlesques et les mêmes joues blêmes. Des couloirs parvenaient des bruits de rixes... Les portes enfoncées cédaient...

Soudain, des coups de feu éclatèrent, puis la salve déchirante de deux cents fusils craqua et Jacques, lâchant son pilier de fer, tomba dans le vide...

. . . . . .

Il fit un bond, se souleva à demi et il se réveilla, trempé de sueur, dans son lit défait. Hélène dormait auprès de lui. Le jour, en transparence, avivait les fleurs bleues des rideaux de cretonne. Une tourterelle roucoulait.

Il laissa son cœur affolé se reprendre et, la joue posée sur sa main encore moite, les yeux grands ouverts, il réfléchit.

A la pensée de l'apparition de la veille, il se sentait encore remué. Il revoyait ce revenant casqué, debout dans l'allée et qui semblait si pâle. Dieu qu'il avait eu peur...

Même après avoir surmonté son affolement et avoir parlé au soldat qui les appelait du jardin — c'était le conducteur d'un général, en panne sur la route, et qui ne trouvait plus son chemin — il était resté bouleversé un long moment et il ne s'était ressaisi que pour soigner Hélène, prise d'une crise de nerfs. Elle poussait de tels cris que des voisins étaient accourus. Ç'avait été une scène atroce dans cette pièce obscure où l'on cherchait une lampe à tâtons tandis qu'Hélène se tordait sur le parquet, renversant tout, se cramponnant aux meubles.

Restés seuls, ils ne s'étaient par reparlé. Encore frissonnants, ils s'étaient mis au lit, Hélène, en larmes, et il avait compté les heures jusqu'à minuit avant de pouvoir s'endormir.

Après une pareille soirée, il n'était pas étonnant qu'il eût fait cet affreux cauchemar.

La tête dégagée, il essayait de le reconstruire, d'en mettre bout à bout les faits décousus, et plus il y pensait, plus il croyait voir dans ce rêve effrayant le dénouement surnaturel de ses méditations.

Le songe qu'il faisait éveillé s'était poursuivi seul pendant qu'il dormait. Il avait craint, espéré, souffert : le rêve avait conclu.

Jacques, ayant refermé les yeux, se recueillit. Son âme était libre et sensible, comme si le corps ne pesait plus. Elle écoutait d'autres âmes parler...

N'était-ce qu'un rêve? Tous ces morts apparus n'étaient-ils seulement que les fantômes d'une nuit de fièvre, ou bien leurs ombres malheureuses ne s'étaient-elles pas arrachées au néant pour se montrer à lui, comme elles s'arrachaient, dans son cauchemar, à la terre bouleversée des champs. Ils les voyait encore, hagards, terribles, avides d'aimer et de punir. Les vivants n'exauceront-ils jamais le dernier vœu des morts?

Longtemps il demeura immobile, comme s'il s'était rendormi. Il pensait...

Le jour, dans la chambre, s'était épanoui. Enfin, Jacques se redressa. Sa résolution était prise. Le plus légèrement qu'il put, il sortit du lit. Hélène, sans s'éveiller, se tourna vers le mur, en ronronnant une phrase indistincte.

Quand il fut habillé, Jacques vint encore jeter un regard dans la chambre. On ne voyait de la dormeuse que son épaule ronde et la masse écroulée des cheveux. Sur une chaise, cette robe

d'été qu'il aimait tant. Malgré lui, il se sentit un picotement sous les paupières. Alors, sans bruit, il referma la porte et sortit.

Cette maison, déjà, n'était plus la sienne. Où s'installerait-il? La rachèterait-il plus tard? Bah! Peut-être. On verrait...

La domestique balayait les bureaux.

— Vous direz à Madame que j'ai dû monter à Marouval et que je n'ai pas voulu la réveiller. Qu'elle ne m'attende pas, qu'elle prenne son train comme d'habitude.

Ses jambes étaient de plomb en traversant le jardin; devant la grille il se demandait encore s'il oserait. Il la franchit...

Dès qu'il eut fait quelques pas sur la route, il lui sembla qu'il échappait au sortilège. L'air allègre du matin portait des bouquets de lilas dans ses mains fraîches et Jacques respirait, profondément. Depuis longtemps il ne s'était pas senti aussi dispos.

Il prit le raidillon qui rejoignait le Chemin des Vignes et le gravit sans souffler. De là-haut on dominait les jardins, les vergers renaissants. Il les caressait des yeux et c'était doux, sous le regard, comme le poil d'un chat. Il reconnut le toit de tuiles roses de l'institutrice, puis le toit dépenaillé des Canivet, et sa maison, enfin, dont la girouette affolée cherchait le vent.

Ses yeux s'y arrêtèrent plus longtemps. Il avait comme une boule dans la gorge.

— C'est fini, songeait-il.

Et le mot résonnait en lui comme dans une pièce vide.

Une seconde, il parut fléchir.

— Peut-être aurais-je dû lui écrire... Lui donner au moins une explication.

Mais, tout de suite, il se ressaisit.

— Non, c'est très bien comme ça. Je lui écrirai à Paris.

Un sourire amer lui tirait la lèvre.

— Oh! elle se consolera vite, se dit-il encore. Elle sait oublier...

Pour échapper à la mélancolie qui allait l'envahir, il tourna vite le dos et reprit son chemin. Ici, toutes les tranchées étaient comblées et il ne restait plus, à fleur de terre, que des sillons roses ou crayeux, selon les champs. D'énormes balles de fil de fer barbelé bordaient le sentier et les oiseaux blottis y chantaient, comme dans des ronciers.

Plus on s'éloignait de Crécy, moins on remarquait les ruines. Du Chemin des Vignes on ne les distinguait plus, perdues parmi toutes ses maisons coiffées de neuf.

— C'est moi qui les ai bâties, murmurait fièrement Jacques, dressé sur le bord du plateau.

Clignant les yeux devant le soleil montant, il regardait ces maisons dont chacune lui rappelait des soirées de travail, dans sa baraque glacée, des querelles sur le chantier, des tracas, des efforts. Il l'avait tout de même réalisé son rêve, elle était là, son œuvre!

Les toits fumaient avec un parfum de bois brûlé. Sur le seuil de sa porte, le maréchal travaillait en sifflant. On apercevait un fardier chargé de blocs de pierre sur la promenade d'En-Haut. Partout, des échafaudages étaient dressés. Les jardins avaient retrouvé leurs limites et sur les troncs qu'on croyait morts avaient jailli des pousses nouvelles.

Quelle tâche accomplie depuis ce jour de février où il débarquait, transi, dans ce pays en ruines!

Hélène devait être levée, maintenant, elle s'habillait, rageuse. Certainement, elle avait dû com-

prendre en le voyant partir. S'il s'étaient expliqués de vive voix, tout de même, pour en finir, cela n'eût-il pas mieux valu?

Le jeune homme s'interrogeait, incertain. En se pressant, il pouvait encore arriver à la villa avant qu'Hélène fût partie. S'il y allait?

Mais il tint bon. A quoi cela le conduirait-il de lui parler encore? L'aimer, il savait bien qu'il ne le pouvait plus. Il y avait désormais une croix entre eux.

Ayant fauché un roseau sec d'un coup de son gourdin, il se remit en route, décidé.

En haut de la côte, en arrivant devant la Maison Blanche, une plaque de marbre, fixée sur le pilier, attira son regard. On lui avait déjà parlé, dans le pays, de cette inscription que le propriétaire, un magistrat retraité, avait fait graver. S'étant approché, Jacques lut :

La Maison Blanche
Bâtie en 1728
Pillée par les Prussiens en 1815
Incendiée par les Russes en 1816
Rebâtie en 1835
Pillée et incendiée par les Bavarois en 1870
Rebâtie en 1877
Pillée puis rasée par les Allemands de 1914 à 1918
Rebâtie en 1920

Il relut, mot à mot, puis laissa tomber son regard sur le bourg tant de fois saccagé, et il eut un geste de découragement.

Alors, ce serait donc une loi éternelle que des peuples de proie se ruent sur les moins forts? Les hommes ne seraient donc bons qu'à s'égorger jusqu'à la fin des temps? Ne trouveront-ils jamais,

mieux que dans des tueries, à dépenser l'amour hautain du risque, le goût du sacrifice, l'élan divin qui nous fait tout donner... S'il n'en restait que deux sur la machine ronde, se fouilleraient-ils encore le ventre à coups d'épieu?

Accablé, Jacques regardait cette campagne maudite, où, depuis tant de siècles, les mêmes nations viennent verser leur sang, mais son regard, ayant glissé sur le cimetière, revint au bourg, et il se redressa. Subitement, il retrouvait sa foi. Il lui semblait que tous ces murs éclatants répondaient aux croix noires. On a creusé des fosses, c'est vrai, mais on a fait des toits. Oui, l'homme tue, mais il crée. Il est féroce, égoïste, cupide, mais il invente, mais il travaille, mais il bâtit...

Alors, peut-on vraiment douter que le bonheur règne jamais? Mais si, le temps viendra. Il faut qu'il vienne!

Assis sur le bord du talus, Jacques regardait maintenant avec orgueil le bourg, encore tout poudroyant de la brume du matin, son bourg à lui, son œuvre!

Il s'étonnait, alors qu'il aurait dû souffrir, de porter en lui tout ce bonheur tranquille. Peut-être, en dormant, avait-il trouvé le secret de la paix intérieure : ne rien devoir aux vivants, ne rien craindre des morts... Rêveur, il cherchait un toit rose, parmi ces toits pressés.

A ce moment, un coup de sifflet monta des bords de l'Aisne, et Jacques se releva d'un mouvement irréfléchi. Le train... Bouche bée, les yeux fixes, il le cherchait. Un instant s'écoula, et, au tournant de la route, le petit convoi apparut, pas plus long qu'un joujou. Il ralentit, il s'arrêta...

Les mains croisées sur son bâton, tête nue, Jacques ne bougeait pas. Il regardait de tout son

être tendu, comme s'il avait pu, de si loin, apercevoir une silhouette sur le quai de la station, une robe d'été aux rayures cerise, sous une cape qui flottait.

Ses yeux se mouillèrent et il sentit trembler ses lèvres.

— Hélène, murmurait-il.

Ce n'était déjà plus elle qu'il regrettait : c'était tout son passé, tous les rêves faits à deux, toute sa jeunesse.

Silencieusement, sans que le vent eût apporté le sifflet du départ, le train s'ébranla.

Jacques le regardait s'éloigner, comme un paquebot en mer. On put le suivre un instant des yeux, puis un monticule le cacha et il reparut plus loin, se sauvant par les champs. Il devenait petit, petit...

Bientôt, on ne distingua plus que sa fumée, qu'il agitait à l'horizon comme un mouchoir.

— Adieu, adieu, faisait la fumée blanche.

Et Jacques, du haut de la colline, lui répondait en agitant la main :

— Adieu! adieu!

FIN

IMPRIMERIE RAMLOT et Cie
52, *Avenue du Maine*, 52
PARIS

ALBIN MICHEL, Éditeur, 22, Rue Huyghens, PARIS

Vol.

BARBUSSE (Henri)
Lauréat du Prix Goncourt 1916

L'Enfer. 1

BENOIT (Pierre)

L'Atlantide (*Grand Prix du Roman* 1919). 1
Pour Don Carlos. 1
Les Suppliantes (poèmes). 1
Le Lac Salé. 1
La Chaussée des Géants. 1
Mademoiselle de la Ferté. 1
La Châtelaine du Liban. 1
Le Puits de Jacob. 1
Alberte. 1

BERAUD (Henri)
Prix Goncourt 1922

Le Martyre de l'Obèse. 1
Le Vitriol-de-Lune. 1
Lazare. 1
Au Capucin Gourmand. 1

BERTRAND (Louis)
de l'Académie Française

Cardenio, l'homme aux rubans couleur de feu. 1
l'Épée et Balthazar. 1
Le Sang des Races. 1
Le Rival de Don Juan. 1
Le Jardin de la Mort. 1

BOCQUET (Léon)

Le Fardeau des Jours. 1

CARCO (Francis)

Bob et Bobette s'amusent. 1
L'Homme traqué (*Grand Prix du Roman* 1922). 1
Verotchka l'Étrangère. 1
Rien qu'une Femme. 1
L'Equipe. 1

COLETTE

L'Ingénue Libertine. 1
La Vagabonde. 1

CORTHIS (André)

Pour moi seule (*Grand Prix du Roman* 1920). 1
L'Entraîneuse. 1
La Belle et la Bête. 1

DERENNES (Charles)

Vie de Grillon. 1
La Chauve-Souris. 1
Emile et les autres. 1
Gaby, mon amour. 1

DESCAVES (Lucien)

L'Hirondelle sous le Toit. 1

DEVIGNE (Roger)

Ménilmontant. 1

DONNAY (Maurice)
de l'Académie Française

Chères Madames. 1
Education de prince. 1

DORGELES (Roland)

Les Croix de Bois (*Prix Vie Heureuse* 1919). 1
Saint Magloire. 1
Le Réveil des Morts. 1
Sur la Route Mandarine. 1
Partir. 1

Vol.

DUCHENE (Ferdinand)

Au pas lent des Caravanes (*Grand Prix Littéraire de l'Algérie* 1921). 1
Thamil'la (*Grand Prix Littéraire de l'Algérie* 1921). 1
Le Roman du Meddah. 1
Au pied des Monts éternels. 1

DUMUR (Louis)

Nach Paris! 1
Le Boucher de Verdun. 1
Les Défaitistes. 1
La Croix Rouge et la Croix Blanche. 1

ESME (Jean d')

Les Barbares. 1

HERMANT (Abel)

Le Cavalier Miserey. 1

LEBEY (André)

Le Roman de la Mélusine. 1
L'Initiation de Vercingétorix. 1

LOUYS (Pierre)

Aphrodite. 1
La Femme et le Pantin. 1
Les Chansons de Bilitis. 1
Les Aventures du Roi Pausole. 1

MAGRE (Maurice)

Priscilla d'Alexandrie. 1
La Luxure de Grenade. 1

MILLE (Pierre)

Le Diable au Sahara. 1
L'Illustre Partonneau. 1

MIRBEAU (Octave)

L'Abbé Jules. 1
Le Calvaire. 1

POURRAT (Henri)

Gaspard des Montagnes. 1
A la Belle Bergère. 1

RENARD (Jules)

L'Ecornifleur. 1

ROBERT (Louis de)

Octavie. 1
Paroles d'un Solitaire. 1

ROLLAND (Romain)

L'Ame enchantée. 2
(I. Annette et Sylvie).
(II. L'Eté).
Clérambault. 1
Colas Breugnon. 1
Jean-Christophe. 10
Liluli. 1
Pierre et Luce. 1
Le Jeu de l'Amour et de la Mort. . . 1
Pâques Fleuries. 1

SARMENT (Jean)

Lettres à Corysande. 1

t'SERSTEVENS (A.)

Les Sept parmi les Hommes. 1
Le Vagabond sentimental. 1

VILLETARD (Pierre)
Grand Prix du Roman 1921

M. et Mme Bille. 1
Les Poupées se cassent (*Couronné par l'Académie Française*). 1

WERTH (Léon)

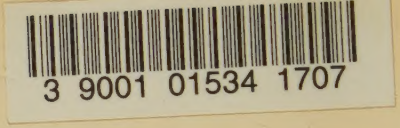
Clavel Soldat. 1
Clavel chez les Majors. 1
Pijallet danse. 1

WILD (Herbert)

Le Conquérant. 1
Dans les Replis du Dragon. 1

Catalogue franco sur demande

ETABLISSEMENTS BUSSON, 23, RUE TURGOT, PARIS (9e)


3 9001 01534 1707